

avec dédain l'opinion des Poilus qu'il amalgame de façon caricaturale en un fatras révolutionnaire et anticlérical. Il prévoit une atmosphère de règlement de comptes pour la fin de la guerre.

C'est la même crainte qu'il exprime presque deux ans après, le 26 mars 1918, toujours dans une lettre à sa femme, alors qu'il est aspirant, et encadre un stage de grenadiers vers Saint-Dié, dans les Vosges :

« *Je t'écris dans notre popote, nos deux cuisiniers bavardent comme des laveuses, de temps en temps, l'un d'eux chante, il n'a rien d'un grand prix ; il doit être anarchiste dans le civil, toutes ses chansons respirent la révolution et ses propos sont d'un libertaire. La guerre nous prépare, je crois, une belle génération de révolutionnaires ; beaucoup ont soif de vengeance ; quand ils ne seront plus saisis par la discipline, qu'ils pourront donner libre cours à leurs instincts aidés par la colère, nous assisterons à un beau déchaînement.* »

La discipline s'est déjà quelque peu relâchée : le cuisinier n'hésite pas à trahir, par ses propos et ses chants, ses opinions anarchistes ou révolutionnaires à proximité d'un sous-officier dont il doit bien savoir qu'il est d'un autre bord politique. La crainte a donc disparu, car, précédemment, le cuisinier n'aurait pas osé agir ainsi, ne serait-ce que par peur de perdre son poste privilégié d'« embusqué de régiment ». Quant aux funestes prédictions de bouleversement politique révolutionnaire dans l'après-guerre, le pessimiste Joseph Devaux se trompe. Mais il n'aura pas le temps de le voir : devenu sous-lieutenant, il va mourir le 6 novembre 1918, des suites de très graves blessures reçues le 31 octobre dans les Ardennes.

RELIGION

E- « *Et vous personnellement, vous avez pensé à Jeanne d'Arc en y allant ?* »

T- *Ah ben bien sûr ! Mon frère, là, il aimait Jeanne d'Arc. A Coise, on avait formé une Société de Jeanne d'Arc juste en 14. Alors moi, je la priais tous les jours, Jeanne d'Arc, et mon frère aussi avait une grande confiance à Jeanne d'Arc. Mais il voulait faire comme elle : sauver la France ! Mon frère ! Et il l'a ben sauvée ! Il a ben été courageux, hein ! Il était gentil ! Pour faire ça ! Faut pas l'oublier, moi ! J'aurais ben eu un cœur de pierre ! Quand on voit des soldats comme ça ! Un soldat de valeur, ça ! Ah oui ! J'ai prié Jeanne d'Arc ! » - **Francisque Ferret** (classe 1916) de Saint-Christo-en-Jarez, évoquant son frère aîné **Jean-Baptiste** tué en Champagne le 2 octobre 1915*

« *Je regarde une dernière fois mes photographies et mes souvenirs de famille avec émotion. C'est pour ces êtres chéris que je suis ici, que je vais tout à l'heure m'élancer hors de mon abri vers la victoire ou vers la mort. Un signe de croix, une brève recommandation à Dieu, et en avant ! Si je viens à être tué, ne me pleurez pas, chers Parents, j'aurais eu la plus belle mort que puisse souhaiter un soldat combattant pour son Dieu et pour sa Patrie...* ». Journal de **Joseph Sorgues** (classe 1915), de Romanèche-Thorins (Saône-et-Loire) à la date du 25 septembre 1915

« *Une fois, on avait passé la nuit avec un... Comment on appelle ça ? Un curé ? Un aumônier ! On était quatre ou cinq, on était à part, et il nous dit : « J'ai passé une nuit d'angoisse » - « Pourquoi donc ? » - « J'ai passé la nuit avec quelqu'un qui devait être fusillé au lever du jour... ». Parce qu'ils leur donnaient encore l'autorisation de passer la nuit avec un aumônier, quoi ! Oh ! mais c'est qu'il fallait marcher ou rester. Et puis on en a ben fusillé plusieurs... ».- **Antoine Sibert** (classe 1911) de Génillac.*

Ce thème va s'avérer infiniment plus riche que le précédent, comme on va le voir.

Un abbé républicain

On sait que la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat votée le 9 décembre 1905, et l'interdiction faite aux congrégations religieuses d'enseigner avaient laissé de profonds clivages entre le clergé et l'Etat, et entre nombre de chrétiens et l'Etat. Pourtant, à Usson-en-Forez, le départ des soldats à la mobilisation d'août 1914, s'est fait de manière originale sous les auspices d'un prêtre apte à galvaniser ses camarades. Le récit est donné par l'épouse d'**Auguste Equy** (cl.15), agriculteur au hameau de Tessonnière, qui a fait la guerre dans le Génie. Etant de la classe 1915, partie en décembre 1914, il n'a pas fait partie de ce contingent touché par la mobilisation générale d'août 1914 :

Epouse de T- « *Y a un abbé d'Usson qui les a entraînés à la gare (qui est parti à la guerre lui aussi, et il y est resté) en chantant la Marseillaise, il les a embarqués ! Il est parti au train d'Usson en chantant la Marseillaise !*

E- *Est-ce que vous vous souvenez du nom de cet abbé ?*

Epouse de T – Pardonneau ! ... Eh oui, il partait à la guerre. Et il partait avec d'autres, peut-être pas tous de sa classe, bien sûr... Et il est parti (ils l'avaient assez raconté, ça s'était assez dit) jusqu'à la gare, et à la gare, dans le train, il chantait La Marseillaise pour encourager les autres ! Ceux qui avaient trop de la peine à partir ! Et il y est pas venu bien vieux ! Il y est resté peut-être un an... »

L'épouse d'Auguste ne se souvient pas si cet abbé avait célébré une messe pour les soldats avant de partir. Ce départ en fanfare, aux accents de la Marseillaise entonnée par l'abbé (Marseillaise honnie par nombre de chrétiens à l'époque) est resté dans les mémoires à Usson, car il a été très souvent commenté. Et de fait, l'abbé Louis Pardonneau n'est pas mort au bout d'un an de guerre, comme le croit Mme Equy, mais au bout de quatre ans, comme le rappelle une plaque apposée dans l'église d'Usson.

Le « *Livre d'Or du Clergé diocésain de Lyon pendant la Guerre 1914-1918* » qui lui consacre deux pages (pp.174-175), avec son portrait, nous permet de mieux le connaître. Né en 1880 à Saint-Marcellin-en-Forez (il a donc 34 ans en août 1914), Louis Pardonneau a été élève du séminaire de Verrières, puis d'Alix et a été ordonné prêtre en 1906. Vicaire à Saint-Priest-la-Prugne, c'est en 1910 qu'il fut nommé à Usson. « Mobilisé dès le 3 août 1914, il partit avec la ferme volonté de faire son devoir et plein d'espérance en l'avenir ». Il fut infirmier en ambulance de première ligne jusqu'en 1918, puis devint brancardier à la 162^e division au début de 1918. Il fut tué le 22 mars 1918, vers Berry-au-Bac, dans des conditions que raconte un de ses confrères lyonnais du même groupe : « Il se trouvait de faction pour prévenir ses camarades de l'arrivée éventuelle d'obus asphyxiants, lorsqu'un percutant (on croit que c'est un 88 autrichien) tombe à ses pieds. On l'a relevé mort, le visage complètement carbonisé et le corps déchiqueté. Sa gaieté et son amabilité lui avaient attiré toutes les sympathies et sa mort a été pour tous ses confrères un coup terrible ». Et ce confrère de préciser qu'il avait célébré le matin même la messe de la Transfixion, « fête de Notre-Dame des Sept Douleurs »... Et d'espérer que la Vierge « lui aura facilité le passage du temps à l'éternité... ».

Une messe de Noël au front

Les soldats qui sont chrétiens pratiquants se font un devoir d'assister à la messe lors des grandes fêtes religieuses, si l'office peut être célébré dans l'endroit où ils sont (donc pas dans les tranchées), et s'il se trouve un officiant. **Jean-Baptiste Grousson**, sergent fourrier au 298^e R.I. de Roanne, qui a donné dans son carnet une brève mais poignante relation de l'exécution des six « Martyrs de Vingré » le 4 décembre 1914, évoque la rustique messe de Noël 1914 célébrée dans les grottes de Confrécourt, vers Vingré :

« 24 (décembre) matin, visite médicale, antipirhine, et consultation motivée, pas d'arrêt. Le soir à 11 h^{es} Maloron arrive de Compiègne, à minuit g^d messe dans la grotte, avec chœurs dont je fais partie. Kyrie de Desmont, Gloria, Je suis chrétien, Minuit chrétiens chanté par un vieux commandant du musée de l'armée avec reprise au refrain par les chœurs, à l'élévation sonnerie « aux champs » clairons bouchés et piquet d'honneur à l'autel, baïonnette au canon, officiers et soldats communient en armes. A la fin « La Marseillaise » par tout le monde – Jules est « Suisse » avec pour hallebarde un sapin surmonté d'un coupe-choux allemand et d'un hache-paille, éclairage féerique au fond de cette grotte !

Après la messe réveillon en 10 minutes avec une boîte de sardines à trois et 1 quart d'eau, puis on s'étend tout équipé sur la paille car on est en alerte.

« 25 X^e Noël – à midi, montée aux tranchées avec Maloron malgré sa blessure (ordre du médecin), de faction avec Jules et Maloron de midi à 6 heures et de minuit à 6 h matin, 3 jours et 3 nuits, pénibles, très longs, dont 2 à la pluie... »

Cette volonté d'imiter une messe de Noël de temps de paix avec les moyens du bord, à la limite du ridicule (voir la hallebarde composite et hétéroclite de Jules), a quelque chose de poignant, tout comme l'association entre cantiques traditionnels et « Marseillaise », et le souper de réveillon plus que frugal...

Dans une de ces grottes, le 298^e de Roanne et le 35^e R.I. de Belfort ont gravé leurs numéros côte à côte sur un autel qu'ils ont taillé dans la paroi crayeuse.

« Petit Paroissien du Soldat »

Le même J.B. Grousson possédait un livret de 111 pages intitulé « *Petit Paroissien du Soldat* » ayant obtenu l'imprimatur le 29 décembre 1914¹ dont on peut penser qu'il a été assez largement diffusé parmi les soldats chrétiens. C'est à eux qu'il s'adresse spécifiquement, comportant en quatrième de couverture les préceptes suivants en gros caractères : « **SOLDAT CHRETIEN Souviens-toi que tu as Ton Dieu à servir, Tes chefs à respecter, Tes camarades à aimer, Ta consigne à observer, Ton honneur à garder, Ton foyer à protéger, Ton drapeau à glorifier, Ta Patrie à venger** »

Comme on le voit, ces préceptes s'appliqueraient, sauf le premier, à tout soldat. Mais à l'intérieur, derrière la couverture, au-dessus de ce même texte présenté plus sobrement, figurent des consignes beaucoup plus spécifiques, totalement religieuses, présentées ainsi, avec un retour à la ligne permanent : **CHRETIEN**

¹ Edité à Paris chez le libraire-éditeur P. Lethielleux fin 1914-début 1915

Souviens-toi que tu as aujourd'hui : Ton Dieu à servir et à glorifier, Ton Sauveur Jésus à imiter, La Vierge sa Mère à prier, Tes péchés à expier, Ton âme à sauver, La mort peut-être à souffrir, L'enfer à éviter, le ciel à gagner.

L'ouvrage comporte une présentation de la messe et des sacrements, les répons à la messe en latin et en français, de nombreuses prières, et un nombre important de cantiques, avec leur notation musicale. Page 12, se trouve une liste d'invocations spéciales, censées être récitées par l'officiant et répétées par les fidèles. Elle commence par des invocations à Dieu le Père (« Seigneur, nous croyons en vous... »), le Fils (« Sauvez-nous, Jésus, nous périssons / « Coeur Sacré de Jésus... »), la Vierge (« Cœur Immaculé de Marie... »), puis de cinq saints, d'une sainte et d'une bienheureuse invoqués spécialement pour leur lien avec la France ou sa défense, à l'exception du premier, époux de Marie (« Saint Joseph, patron des familles, priez pour nous, sauvez nous », / Saint Michel, protecteur de la France, priez pour nous... / Saint Maurice, patron des soldats, ... / Saint Rémi, qui avez baptisé la France... / Saint Louis vaillant dans les combats... / Sainte Geneviève, mère de la Patrie... / Bienheureuse Jeanne d'Arc, libératrice de la Patrie... »). Petite précision à l'usage de lectrices féministes pointilleuses : si Jeanne d'Arc figure bien en dernier, car elle n'est pas encore sainte (elle le sera en 1920), Sainte Geneviève figure en milieu de liste, après Saint Michel...

A la dernière page du livret figure un texte essentiel, censé être complété par le porteur du livret, qui doit le porter toujours sur lui ; sous un crucifix d'un noir funèbre, se lit le texte suivant : « *Au nom de la liberté de conscience, assurée par la loi de 1905 (Art. 1^{er}) « La République assure la liberté de conscience », je déclare appartenir à la religion catholique. Conformément aux circulaires des 15 novembre 1905 et 24 janvier 1906 :*

A l'hôpital militaire, je veux avoir la visite du prêtre et tous les secours de son ministère.

En cas d'accident ou de maladie grave, je réclame près de moi le prêtre catholique.

Si je meurs, je veux les prières de l'Eglise catholique et l'inhumation religieuse.

C'est ma volonté formelle.

Date et signaturecompagnie régimentgarnison

On sait que les conditions horribles de cette guerre feront que de nombreux soldats, laissés sur le champ de bataille, déchiquetés, ensevelis par les obus, ou même morts en ambulance, ne pourront pas recevoir ces derniers sacrements religieux...

Dernières volontés d'un soldat chrétien

J.B. Grousson n'a pas rempli ces rubriques. En revanche, son carnet porte, à la dernière page, l'indication de ses dernières volontés si la mort venait à le frapper. Voici le texte de la page, en respectant à peu près la grosseur des caractères :

Prière de renvoyer ce carnet à ma famille

Guerre 1914-1915- 16/17

Avis (Dernières volontés)

Si je suis frappé à mort et que les circonstances le permettent, prière à MM. les sous-officiers commandant mon groupe, ainsi qu'à mes camarades, de faire confectionner un cercueil et une croix en pierre, indicatrice, pour que ma famille puisse me retrouver.

Lui indiquer l'emplacement exact de ma tombe et lui dire de ne pas se désoler, que je suis mort content de tomber pour la bonne cause. Les frais occasionnés pourront être prélevés dans le porte-monnaie que l'on trouvera sur moi (ou à défaut, ma famille remboursera avec urgence).

J.B. Grousson

Grousson 3 Rue de la Loire à St Etienne (Loire)

Voir Furnon à la 22^e Cie, voir cap. Pélade, fourrier Berthillot ou sergt major Ramousse C.H.R.².

A proprement parler, ces dernières volontés n'ont de chrétien que la croix, en pierre (demande peu réalisable, qui nécessiterait le recours à un sculpteur un peu expert, mais qui vise à demeurer impérissable au milieu des innombrables croix de bois des cimetières militaires de fortune, à supposer qu'un obus ne vienne pas pulvériser la pierre !). Mais elles marquent le souci d'avoir son corps rapporté dans le caveau familial, auprès des siens, ce qui suppose qu'il soit en bon état... La seule indication morale se veut consolante pour la famille : « *et lui dire de ne pas se désoler, que je suis mort content de tomber pour la bonne cause* ».

Le culte de Jeanne d'Arc

² C.H.R. = Compagnie Hors Rang, regroupant tous les services annexes du régiment, ne combattant pas

Francisque Ferret (cl.16), natif de Coise, dont nous avons vu le témoignage bref sur l'absence d'affrontements politiques entre soldats, accorde à la religion une grande importance, et le très long entretien que j'ai eu avec lui le 23 janvier 1984, chez lui, à Saint-Christo-en-Jarez, est revenu plusieurs fois, de sa part, sur la question religieuse.

Il a toujours voué un culte à Jeanne d'Arc, et la guerre lui a permis d'aller en Lorraine, et plus précisément dans le lieu d'où la famille paternelle de la sainte était originaire. Il a écrit un très bref résumé (8 pages de carnet) de sa guerre sur lequel je m'appuie pour lui rafraîchir la mémoire :

E- *« Vous écrivez : « Nous revenons le 3 avril (1917) au camp de Saffais. Puis à Arc-sur-Meurthe. »³*

T- *C'est le pays du père de Jeanne d'Arc : il s'appelait Jean. Arc-sur-Meurthe, c'est le pays de Jean d'Arc. Jeanne d'Arc, elle était à Domrémy et on était à côté de Domrémy⁴. Moi, j'ai pas été dans sa maison, j'ai été dans la maison de son papa, à Arc-sur-Meurthe⁵. Ça vient d'Arc, Jean d'Arc le père, et la fille s'appelle Jeanne d'Arc.*

E- *Ça vous a fait quelque chose d'aller voir la maison ?*

T- *Ah ben bien sûr ! On a rentré dans la cour, on a regardé...Un souvenir... C'est pas bien loin de l'église, la maison de Jean d'Arc. On a pas avancé dans toute la maison. Juste en arrivant, le reste était fermé. Une vieille maison, quoi, comme ce serait la mienne. Oui : je suis allé dans la maison de Jean d'Arc et pas de Jeanne d'Arc. J'aurais voulu y aller, à Domrémy. On ne pouvait pas y aller. Je voulais y aller un jour, on m'a pas donné la permission. A Pagny-la Blanche-Côte, c'était pas loin.*

E- *Vous avez pensé à Jeanne d'Arc, à ce moment-là ?*

T- *Ah bien sûr ! On nous a dit que Jeanne d'Arc, quand elle était née – elle est née à minuit, la nuit - tous les coqs s'étaient mis à chanter pour annoncer la libération de la France ! Vous savez que les Anglais tenaient la France par les cheveux ! C'est pour ça que Jeanne d'Arc a apparu ! Alors, tous les coqs s'étaient mis à chanter ! C'est pour ça qu'il y a un coq...(sur les clochers des églises ?). Je sais pas si... On nous a dit ça, là-bas. Je l'ai entendu dire autrefois aussi, qu'elle est née à minuit et que tous les coqs de Domrémy s'étaient mis à chanter !*

E- *Et vous personnellement, vous avez pensé à Jeanne d'Arc en y allant ?*

T- *Ah ben bien sûr ! Mon frère, là, il aimait Jeanne d'Arc. A Coise, on avait formé une Société de Jeanne d'Arc juste en 14. Alors moi, je la priais tous les jours, Jeanne d'Arc, et mon frère aussi avait une grande confiance à Jeanne d'Arc. Mais il voulait faire comme elle : sauver la France ! Mon frère ! Et il l'a ben sauvée ! (voix tremblante d'émotion). Il a ben été courageux, hein ! Il était gentil ! Pour faire ça ! Faut pas l'oublier, moi ! J'aurais ben eu un cœur de pierre ! Quand on voit des soldats comme ça ! (proche des larmes). Un soldat de valeur, ça ! Ah oui ! J'ai prié Jeanne d'Arc ! »*

Avant l'entretien, Francisque avait évoqué la figure de son frère aîné Jean-Baptiste (cl.1915) et montré son image religieuse memento, que j'ai pu photocopier. Du format classique d'une image pieuse que l'on insérait dans le missel comme signet (7 cm x 11,5 cm), bordée de noir, elle comporte la photo en buste du mort en uniforme militaire en haut de l'image. Dessous, avec le nom en gros caractères on peut lire :

Vous qui l'avez connu et aimé
Souvenez-vous dans vos prières
de

Jean-Baptiste FERRET

Soldat au 415^e d'Infanterie

Mort pour la France le 2 octobre 1915

à Perthes-les-Hurlus (Champagne)

à l'âge de 20 ans

« En soldat chrétien il a fait à Dieu le sacrifice de sa vie pour la Patrie ; il a quitté les siens ayant déjà le pressentiment de ne plus les revoir en ce monde.

Seigneur, vous nous l'aviez donné pour faire notre bonheur, vous nous le redemandez, nous vous le rendons sans murmure, le cœur brisé, mais cependant que votre volonté soit faite. »

St Jérôme

Seigneur, en l'arrachant à notre affection vous nous laissez l'espérance qu'il est heureux près de vous.

Qu'il repose en paix dans la gloire de la France et dans la gloire de Dieu.

Miséricordieux Jésus donnez lui le repos éternel.

7 ans, 7 quarantaines

Mon Jésus, miséricorde. »

300 jours d'ind.

³ Ces deux localités sont situées au sud-est de Nancy, la première à une quinzaine de kilomètres environ, la seconde à cinq kilomètres, sur la Meurthe. La vraie orthographe est Art-sur Meurthe, mais la graphie Arc est révélatrice de l'assimilation avec Jeanne d'Arc.

⁴ Cet « à côté » est tout relatif, car Domrémy-la-Pucelle se trouve environ à 50 km au sud-ouest de Nancy, à proximité de Neufchâteau. En revanche Pagny-la-Blanche-Côte (cf infra) en est à une dizaine de kilomètres, au nord.

⁵ Un coup de téléphone à la mairie d'Art-sur-Meurthe (le 26 août 1999) m'a confirmé qu'il y avait bien une « maison de Jeanne d'Arc » à proximité de l'église (rue du 18 Juin), mais la secrétaire de mairie n'a pu m'assurer si c'était la maison du père de Jeanne d'Arc. Selon des biographes, le père de Jeanne serait plutôt originaire d'Arc-en-Barrois

Ce genre d'image pieuse memento faisait beaucoup pour perpétuer le souvenir, et osons-le dire, le culte du soldat mort. Il est à la fois celui pour qui l'on prie (et si l'on veut respecter la prescription, pendant au moins sept années de suite, en récitant dans l'année et quarante fois de suite le texte religieux de prière figurant en bas de l'image), ce qui vaut au récitant trois cent jours d'indulgence (de réduction de son temps de Purgatoire après la mort), et celui qui fait figure d'intercesseur auprès de Dieu, protégeant sa famille restée sur terre. La prière donne sens à sa mort précoce, aide à l'accepter sans se révolter comme un décret de Dieu dont les desseins sont impénétrables, et comme un devoir suprême rendu à la Patrie. Dans mon enfance, il était peu de vieux missels qui n'enserraient pas une ou plusieurs de ces images memento. Parfois, c'est le soldat qui s'adresse aux siens, en termes si nobles qu'on se prend à douter qu'il les ait vraiment écrits...

Reprenons l'entretien au point où il a été interrompu :

E- *« Et vous l'avez priée là-bas ? »*

T- *Ah oui ! Tout le temps ! Dans l'armée, on pensait à elle, comme je vous ai dit !*

E- *Parce que c'était une sainte qui s'était battue ?*

T- *Eh ben, elle avait sauvé la France dans les combats, vous savez ben, comme elle savait bien mener les soldats et tout ! Alors, nous, c'était notre image ! Elle disait de pas avoir peur, quoi ! Elle disait : « Dieu premier servi ! ». Le matin, elle allait à la messe et elle disait à ses soldats : « Dieu premier servi ! ». Elle commençait à faire sa prière et puis après ça allait tout seul...pour les encourager ! Eh ! C'est des machins que j'ai appris, ça !*

E- *Et la prière, ça vous soutenait quand même ?*

T- *Ah beaucoup ! Bien sûr ! Moi, je suis un* espèce de curé manqué. J'aurais quasi voulu me mettre curé si j'avais été un peu plus instruit. Je n'avais pas assez été à l'école pour... J'avais le goût, j'avais le goût ! Et je me suis marié avec une sœur manquée aussi, qui voulait se mettre sœur ! Eh ben, on a ben fait une bonne famille ! »*

On voit que Francisque vit intensément, et depuis sa prime enfance à Coise, ce culte de Jeanne d'Arc, dont il connaît la devise célèbre *« Dieu premier servi ! »*, qui n'est pourtant pas encore sainte, puisque béatifiée en 1909 (alors qu'elle a été brûlée à Rouen en 1431 !), elle n'a été canonisée qu'en 1920. Des Sociétés de Jeanne d'Arc⁶ avaient été fondées dans certaines paroisses avant même sa béatification,

E- *« Est-ce que les autres soldats avaient, comme vous, cette admiration pour Jeanne d'Arc ? »*

T- *Oh pas tous, non ! Parce que j'allais à la messe, mais y en avait pas bien qui y allaient ! Et encore, je me faisais des fois disputer ! Ils m'appelaient « Marie » (son second prénom) parce que j'avais pas de moustache. « Ah ! Marie, t'as encore été à la messe ? » - « Ah ben oui ! ' « Ah ! Tu as encore donné tes sous au curé et puis il les envoie en Allemagne pour nous faire casser la gueule ! » - « Où c'est que t'as pris ça ? » - « Si, si ! C'est vrai ! ». Ça avait pris dans l'armée, ça : on disait que la France envoyait de l'argent en Allemagne ! Les communistes qui disaient ça ! Ils mettaient ça en champ (le répandaient). Mais enfin, quand même, ils m'aimaient bien ! - « C'est le plus brave de tous ! » « -« Eh ben, parce que je vais à la messe ! » (rire) Ils rigolaient, quoi ! Moi, je me fâchais pas !*

E- *Vous alliez à la messe le dimanche ? Ou même en semaine ?*

T- *Ah non ! Le dimanche, quand on pouvait ! Si on était en première ligne, on pouvait pas toujours y aller ! Si c'était quand ça battait ! Mais quand était un peu retirés, au repos. A Pont-à-Mousson, on était ben en première ligne, mais on y allait toujours. Y avait des messes dans les sapes mêmes...dans les chapelles. Même en première ligne, je suis allé, franc (tout à fait) en première ligne, dans une sape, à la messe. Oh ! On y allait ben encore. Et y avait des séminaristes. Et puis, cet aumônier, il avait de l'influence sur le régiment. »*

L'assistance à la messe marque un clivage entre pratiquants et non pratiquants ou athées, et l'assistance régulière donne la mesure de l'intensité de l'attachement à ce rite.

Cet aumônier, beaucoup plus loin dans l'entretien (deux heures après), il le fera ressurgir à un moment critique, celui de l'attaque :

T- *« Alors, on l'a pris, ce Bois des Seigneurs, le deuxième coup, ça a été vite fait !... La veille, on avait fait une tranchée. On était couchés, on était derrière la première ligne, on a fait une tranchée couchés, pendant la nuit, on a travaillé toute la nuit. Le lendemain, la tranchée était à peu près faite, pour démarrer. Tout par un coup*, on nous dit : « Dites que ... (une prière ?), l'aumônier, il donne l'absolution ! ». (mêle rire et pleurs). Et nous voilà partis !*

E- *Vous saviez ce que ça voulait dire, ça !*

T- *Eh oui ! Ceux qui étaient croyants ! Y en a qui critiquent !*

E- *Comment ça se passait, cette absolution ? On vous réunissait ?*

⁶ On ne parle pas ici de la Société Jeanne d'Arc créée à Lyon en 1903 par une certaine Mme Combes, médium, disciple du spiritiste Allan Kardec.

T- Alors là... « Dites votre acte de contrition⁷, l'aumônier, il donne l'absolution ! ». De l'autre côté de la tranchée, quoi ! On se faisait passer...(le mot / l'information) comme ça. On était dans la tranchée, les uns contre les autres. Alors on a dit : « L'aumônier, il dit qu'il donne l'absolution à toute la tranchée, quoi ! »

E- On ne vous réunissait pas ? Vous vous le faisiez passer de bouche à oreille !

T- Eh oui ! On était prêts à partir !

E- Qu'est-ce que vous a fait, quand vous avez appris ça ?

T- (s'étrangle d'émotion, puis pleure). On a dit : « Ben, on sera pardonnés, si on meurt ! » (pleure). Puis on est partis, courageux !

Indéniablement la foi, avec cette ultime absolution donnée par l'aumônier, confère à Francisque du courage pour attaquer, et la quasi certitude de savoir ses péchés « pardonnés » en cas de mort...

La protection de la Vierge

L'attaque qu'il évoque ici, c'est celle du Bois des Seigneurs, près de Château-Thierry, avec le 170^e R.I. d'Epinal, en juillet 1918. Il y sera blessé par un éclat d'obus. Mais l'année précédente, le 4 mai 1917, vers Fismes, il a eu le bras traversé par un autre éclat d'obus. Et dans le feu de l'action, il a fait un vœu à la Vierge :

T- « Puis, nom d'un chien, un avion qui passe : il nous envoie des bombes sur ce petit pont ! Allez ! Tout dans la rivière ! J'étais là, dans la rivière, allongé dans les pierres... Putain ! Puis ça tombait ! Tout par un coup... je me suis dit : « Nom d'un... je suis foutu ! » Allez ! J'ai dit à la Sainte Vierge, si elle me sauve, j'irai la voir à Lourdes... Comme ça ! Tac ! Tout de suite ! Terminé : dans le biceps, les morceaux, d'éclats d'obus, quoi ! Y en a un comme un sucre, qu'on sucre le café, qui est resté dans le biceps ! Et l'autre, il est parti ! Le biceps tout dépecé ! »

Pour le Poilu croyant, la protection surnaturelle, ce n'est pas rester indemne, c'est ne pas mourir et le plus souvent recevoir la « bonne blessure » qui éloigne temporairement du front, comme on l'a vu. Par la suite, Francisque a amplement tenu sa promesse de faire un pèlerinage à Lourdes.

La protection surnaturelle de son frère tué au combat

Vers la fin de l'entretien, qui a duré près de trois heures, après ma question générale : « Et quand vous vous battiez dans les tranchées, vous pensiez à quoi ? », il évoque assez longuement le courage et un peu le patriotisme :

T – « ...On avait là le patriotisme qui nous conservait, qui nous donnait de l'ardeur ! Et du courage ! Du courage ! C'est une belle qualité ! Chasser le cafard ! Oh, moi, je l'ai jamais eu le cafard, moi ! Je l'avais pas, le cafard ! C'est comme ça : j'ai toujours eu bon moral. Et je l'ai encore ! C'est le moral qui tient la personne ! C'est le premier signe de la santé, ça ! Celui qui a le moral, la santé accompagne quasi toujours... »

E- Dans votre cas, y avait la religion aussi !

T- Ah oui, ben bien sûr ! Si y avait pas eu la religion, on aurait pas eu le courage qu'on avait ! Puis comme mon frère m'avait dit...qu'il donnait sa vie pour que je sois pas tué ! (il s'étrangle d'émotion). Rien que ça, ça m'a conservé ! Il a fait ça ! Je vois : j'ai été blessé, j'ai pas été tué ! J'aurais bien pu être tué où j'ai été blessé ! Je croyais pas m'en tirer : je m'en suis bien tiré ! C'est grâce à lui, qu'il a voulu payer pour moi !

E- Il vous a protégé ?

T- Eh oui ! Et ça me consolait ! Et j'ai pas été tué ! Et mon frère non plus !

E- Votre frère plus jeune ?

T- Plus jeune : de la classe 18. Rien qu'à Coise, y en a eu quatre conscrits qui ont été tués !

E- Quatre sur combien ?

T- Quatre sur huit ! (conscrits de sa classe, la 16 : jeunes gens nés en 1896)

E- Votre frère, il l'a dit, il l'a écrit, ce que vous dites ?

T- Il me l'a écrit ! Deux fois ! Deux-trois fois ! Il voulait mourir pour la France et pour que je sois pas tué ! Parce qu'il voyait que ça avait mal tourné. Puis il était patriote. C'était comme ça : dévoué ! C'était un type, il avait du cran, il s'en faisait pas, c'était pas un froussard ! Et il avait ça dans la tête, c'était comme ça !

E- Il avait ce pressentiment qu'il serait tué ?

T- Vous avez ben vu sur son machin (l'image pieuse memento : cf supra). S'ils l'ont écrit, c'est que c'était vrai, hein, sur son machin ! Il voulait payer pour les autres, voilà ce qu'il voulait faire ! Sauver la France et ses frères ! Sauver la France et sa famille ! C'est bien dit, qu'il mourrait pour sa patrie, sa famille, et pour que je sois pas tué ! Moi ! Ça lui a été accordé ! Il a gagné son procès ! »

Recru d'émotion, Francisque laisse un long silence. L'entretien s'achève sur ces mots.

On voit que la figure de son frère Jean-Baptiste, héroïsée à l'extrême, est élevée à la hauteur d'un patriote modèle, d'un martyr de l'amour familial et de la générosité, de l'abnégation, à la hauteur d'un Saint...

⁷ Dans le sacrement de la confession, l'acte de contrition (de repentance) est récité par le confesse après l'énumération de ses péchés au prêtre, et précède immédiatement l'absolution (le pardon) des péchés prononcée par le confesseur, qui donne aussi une pénitence (en général une série de prières –« Notre Père, » « Je vous salue, Marie-) à réciter ensuite.

L'ultime assistance de l'aumônier

Antoine Sibert (cl.11), agriculteur et forger de chaînes à Génillac (Tapigneux) n'a connu que le tout début de la guerre, car il a été grièvement blessé au poumon par des éclats d'obus le 4 septembre 1914, à La Ferté-Gaucher. D'hôpital en hôpital, il finira par être réformé et il gardera toute sa vie une gêne respiratoire. Sur le court laps de temps vécu au front, il a gardé un souvenir fort :

T- *« Une fois, on avait passé la nuit avec un... Comment on appelle ça ? Un curé ? Un aumônier ! On était quatre ou cinq, on était à part, et il nous dit : « J'ai passé une nuit d'angoisse » - « Pourquoi donc ? » - « J'ai passé la nuit avec quelqu'un qui devait être fusillé au lever du jour... ». Parce qu'ils leur donnaient encore l'autorisation de passer la nuit avec un aumônier, quoi ! Oh ! mais c'est qu'il fallait marcher ou rester. Et puis on en a ben fusillé plusieurs... ».*

Malheureusement, Antoine n'en dira pas davantage. L'aumônier, qui a commencé de se confier pour décharger un peu le poids de la souffrance morale qu'il a vécue, leur a-t-il décrit les affres du condamné à mort ?

La fonction si pénible de l'aumônier consiste aussi à informer la famille des derniers moments du condamné. On a vu au chapitre VI l'exécution, le 4 décembre 1914, des six « Martyrs de Vingré », soldats au 298^e R.I. de Roanne, condamnés de façon inique et réhabilités en janvier 1921. La femme d'un des deux fusillés d'Ambierle, **Michelle Blanchard**, jeune femme de 23 ans qui avait épousé **Jean** (de douze ans son aîné) en décembre 1912, mais n'avait pas encore d'enfant, a conservé la lettre qu'elle a reçue de l'aumônier, écrite sept jours après l'exécution :

11 Décembre 1914

abbé Dubourg, aumônier militaire, Groupe des brancardiers de corps, 7^e corps, 6^e armée, Bureau central militaire de Paris

Madame,

Je suis chargé par votre mari de vous faire parvenir la lettre ci-jointe. Elle vous causera une douleur profonde que je voudrais atténuer par le récit de la mort courageuse et chrétienne de votre cher époux.

Le 27 novembre, un groupe de soldats français parmi lesquels était votre mari a reculé devant quelques Allemands ; ils ont été pris de panique. L'autorité militaire a jugé qu'il y avait dans ce fait une faute grave. Les soldats ont été traduits en conseil de guerre et six d'entre eux ont été condamnés à mort. Votre pauvre mari était du nombre. C'est le 3 décembre au soir que le jugement a été prononcé. J'ai été prévenu dans la nuit que l'exécution aurait lieu le matin du 4 à 7 h1/2. J'étais à 7 heures avec un de mes confrères auprès des six malheureux qui allaient mourir. Ils étaient tous les six ensemble dans une petite cave qui leur servait de prison : c'est là que je vis votre mari. Il se confessa admirablement, fit preuve des sentiments chrétiens les plus élevés, et montra un courage héroïque. Ce qui le faisait souffrir le plus, c'était la pensée de vous quitter, c'était aussi la crainte du déshonneur. Mais je l'ai bien rassuré, en lui disant qu'il n'y avait pas de déshonneur dans une mort comme celle-là, que s'il était fusillé avec ses autres camarades, c'était pour une faiblesse devant l'ennemi dont il ne se sentait pas responsable et qu'on ne punissait cette faiblesse que pour faire un exemple...

Oh ! le bon chrétien que votre mari ! Jusqu'à la dernière minute il m'a édifié. Plusieurs fois, nous nous sommes embrassés comme deux amis... Puis nous avons quitté la petite cave et nous nous sommes acheminés vers le lieu de l'exécution. Votre mari et ses camarades ont marché d'un pas très énergique. Ils n'ont pas eu la moindre faiblesse. Nous nous sommes dit un suprême adieu ; quelques secondes après les six camarades tombaient morts, pendant que nous priions pour eux, mon confrère et moi. Nous avons béni la fosse où ils ont été enterrés. Depuis ce jour j'ai célébré deux fois la Ste Messe pour votre mari.

Combien je m'unis à votre douleur, Madame. Supportez-la courageusement. Votre mari vous donne d'admirables conseils ; priez pour lui. J'oserai dire priez-le, car j'ai la conviction qu'il est déjà au Ciel. Croyez, Madame, à mes sentiments les plus dévoués.

M. Dubourg

Quand il écrit, l'abbé Dubourg ne peut pas connaître l'injustice de l'accusation qui pèse sur les vingt-quatre accusés, dont six seront condamnés à mort « pour faire un exemple »... A la différence du cas cité par Antoine Sibert, qui date du premier mois de guerre, les deux aumôniers n'ont pas passé toute la nuit avec les six fusillés (qui ont tous écrit à leurs épouses à la lueur des bougies, dans la petite cave voûtée de Vingré), mais seulement une demi-heure, ce qui paraît bien chiche pour recueillir chacun l'ultime confession de trois condamnés et pour les reconforter. Ce qu'il dit de la profondeur des sentiments chrétiens de Jean et de ses craintes (notamment celle du déshonneur pour la famille) est conforme aux deux dernières lettres qu'il a écrites (à son épouse, et à ses beaux-parents). L'assurance qu'il lui donne qui relève de l'intime conviction de l'homme d'Eglise (« J'oserai dire priez-le, car j'ai la conviction qu'il est déjà au Ciel. ») peut reconforter la chrétienne en Michelle, mais l'épouse ?

Protection par un objet religieux porté sur soi

Benoît Crépet (cl. 17), fils d'agriculteurs de Saint-Jean Soleymieux (Le Verdier) venu à Saint-Georges Hauteville (Le Cellier) exploiter la ferme familiale de son épouse, incorporé au 61^e R.I. de Privas, a eu le sentiment d'être protégé de la mort le 16 avril 1917, premier jour de l'offensive du Chemin des Dames, où son régiment a subi de très lourdes pertes. Malheureusement son témoignage est tellement fragmenté, arraché par bribes, qu'il faut le résumer. Le témoignage commence alors qu'il vient de poser sur la table un petit drapeau tricolore replié dans un carnet troué d'une balle.

T- *« C'est un carnet, il a fait toute la guerre. Il a été mouillé, je l'ai fait sécher. Regardez : les balles, ils*⁸ sont passées par là, ils ont traversé là ! ... Et elle est ressortie ici ! Et moi j'ai rien eu ! ... »*

E- *Vous aviez une protection ?*

T- *Tout le temps de la guerre ! Le Sacré-Cœur de Jésus ! ... C'est ma mère qui me l'avait acheté ! ...*

E- *C'est donc écrit : « Cœur Sacré de Jésus. Espoir et salut de la France ». Et ça, vous l'aviez toujours porté sur vous ? »*

Ce petit drapeau tricolore en tissu (format 10 cm x 8 cm environ), dont j'ai la photo sous les yeux, porte dans sa partie blanche le dessin classique du Sacré-Coeur de Jésus, rouge, entouré d'une couronne d'épines, avec une goutte de sang qui tombe, cœur surmonté d'une croix noire s'élevant au milieu d'un bouquet de flammes jaunes. Les deux expressions citées sont l'une au dessus-du cœur, l'autre en dessous, en lettres d'or brodées. Les pages du carnet (dont les premières pages comportent des chansons) dans lequel ce drapeau était replié portent des imprégnations de rouge pour l'une, de bleu pour l'autre, liées au fait que les couleurs ont été délavées quand le carnet a été mouillé. Le coin gauche de la page gauche porte le trou d'une balle que l'on voit se reproduire sous les pages du dessous ; en revanche les quelques pages sur la droite (donc après l'emplacement du drapeau) sont exemptes de trou. Un très mince ruban tricolore est attaché à la partie bleue du drapeau par un petit anneau en cuivre

T- *« Ah ! Tout le temps ! ... Et je l'ai fait voir quelques jours après à des copains qui étaient pratiquants ; Ils ouvraient les yeux ! ... Il a été mouillé aussi, il a passé du mauvais temps comme moi dans les tranchées !*

E- *Vous l'aviez à l'intérieur de votre portefeuille, ce scapulaire, ou bien porté au cou ?*

T- *Non, non, il était là ! (montre son côté gauche, à l'emplacement du cœur). J'avais deux portefeuilles, mais celui-là, il était là !*

Fille de T- *La balle s'est arrêtée juste à l'endroit, elle est pas allée plus loin !*

T- *Ah ! Il* avait pas passé loin de moi, la balle ! Et y a un obus qu'il a passé presque aussi près et j'ai pas eu de mal ! Et il a passé presque aussi près que la balle ! Et il m'a tombé les pattes en l'air, bien sûr, dans un ravin, mais j'ai rien senti ».*

Le café vient interrompre ce début d'entretien. La conversation reprend après sur ce thème, n'apportant pas de nouveaux détails. Il ne sait pas si ses frères plus âgés, soldats aussi, en avaient été dotés par leur mère. Je lui fais préciser sa croyance :

E- *« Et c'est ça qui vous a sauvé la vie ?*

T- *A mon idée ! Je sais que je l'ai fait voir à plusieurs. Y en a qui ont pas... ça les a fait rigoler, et d'autres qui ont dit : « Fffiou ! Tu y as passé près ! » Mais y en a bien d'autres qui y sont passés près, ils ont bien entendu les balles siffler, quante... qu'on disait : « Hop là ! Quand il fallait avancer !*

E- *Y avait beaucoup de chrétiens qui portaient des scapulaires ou d'autres objets religieux ?*

T- *Ben c'était caché !*

E- *On savait pas trop qui en avait ?*

T- *Non ! Je sais que quante qu'on était en arrière, on allait à la messe, y en avait beaucoup ! Quand on pouvait, quoi ! »*

Benoît est moins catégorique que sa fille quant au miracle de la balle arrêtée net par le Sacré-Cœur de Jésus, (si elle « ressortie ici » c'est qu'elle a été déviée en fin de course ; quant à l'expression « il avait pas passé loin de moi, la balle », cela relève de la litote, car effectivement, les pages du carnet portent des traces de perforation au même endroit) et prenant sans doute ma question comme une marque de scepticisme, il invoque deux catégories de camarades consultés : ceux qui en rigolent (les sceptiques ou les incrédules) et ceux qui consentent à croire qu'il a échappé à la mort grâce à cet objet religieux, parce qu'ils sont chrétiens fervents. Implicitement, cela peut vouloir dire : libre à chacun d'y croire ou de ne pas y croire, mais moi, « à mon idée », j'y crois.

Ce type de protection par l'arrêt « miraculeux » de la balle ou de l'éclat d'obus sur un rempart textile ou en papier pourtant matériellement sans rigidité, l'historienne **Annette Becker** l'a maintes fois retrouvé dans les souvenirs de Poilus : « Nombreux sont les récits de soldats qui évoquent les protections dont ils ont

⁸ Le patois de Saint-Jean Soleymieux omettant le pronom sujet, il n'était pas rare qu'en français, chez les vieilles personnes, « il » et « elle » soient confondus ou permutés.

bénéficié : les uns sont persuadés d'avoir eu la vie sauve grâce à un portefeuille bourré de lettres de leur fiancée qui aurait détourné un éclat d'obus, d'autres à l'intervention de la Vierge, des saints, ou une amulette, ou encore à une prière copiée. Les soldats protestants par exemple, pratiquants ou non, emportaient une bible dans leur paquetage ; certains la lisaient, la plupart n'en ressentaient pas la nécessité. Mais la présence du livre, le contact physique avec l'objet, plutôt que le contact spirituel avec son contenu, les rassurait. La bible tout entière était alors utilisée comme une amulette. »⁹

Jean Salanon (cl.14) habitait à guère plus d'un kilomètre du témoin précédent (au lieu-dit Les Jeannettes, à Saint-Georges-Hauteville), qu'il connaissait très bien, dont il partageait la profession d'agriculteur, associée à des activités annexes comme sonneur de cloches à l'église et fossoyeur. Incorporé au 28^e B.C.A. de Grenoble, puis versé au 14^e B.C.A., il sera fait prisonnier le 23 février 1915. Mais dans son début de guerre, lui aussi s'estime sauvé comme son voisin (dont il connaît l'histoire) par un objet religieux :

E- *« Vous n'aviez pas de scapulaire ? Qu'est-ce que vous aviez ?*

T- *Une médaille dans le cor de chasse !¹⁰*

E- *Qui est-ce qui vous l'avez donnée ?*

T- *C'étaient des sœurs de la Croix-Rouge de Grenoble. Elles m'avaient dit : « Conservez-la ! Mettez-la à votre cor de chasse ! ». Y en a qui l'ont pas mis. Mais on est plusieurs qu'on l'a mis !*

E- *A votre cor de chasse ? Le petit insigne qui est sur le béret ?*

T- *Oui ! Alors, je l'avais cousue là-dedans, moi. Et je l'ai conservée quand j'étais prisonnier. Je l'avais ! Et puis après, je l'avais sortie, étant prisonnier, je l'avais rangée dans mon porte-monnaie... »*

Il explique ensuite assez longuement qu'à la suite de travaux importants de rénovation faits dans sa maison, la médaille (rapportée en France) a été perdue, ce qui le désole, car il l'avait pieusement conservée.

E- *« Vous l'avez perdue ! Mais alors vous disiez que cette médaille, elle vous a sauvé ?*

T- *Je vous dis ben ! Ce morceau d'éclat....*

E- *Racontez ! C'était quel jour qu'elle vous a sauvé ?*

T- *Eh ben, c'est ce jour-là que celui de Boën a été tué à côté de moi ! Après qu'il a été tué ! Après qu'il a été mort ! Dans la tranchée. Alors, ils ont bombardé, les Allemands, l'artillerie, sur nous. Un morceau qui était comme ça, ça a rentré dans terre ! Si ça avait attrapé la tête ! Ça a raflé¹¹ le béret, je l'ai bien senti ! Ah ! j'ai dit, « Eh ben ! »... Ça a raflé le béret à côté du cor de chasse ! Parce qu'on avait le cor de chasse, là ! Il fallait saluer le cor de chasse, hein, les Chasseurs ! Alors, je l'avais mis là cette médaille, une médaille de la Sainte-Vierge, de la rue du Bac, à Paris ! Sainte... Comment ? La Sainte Catherine ! Une médaille comme ça ! Elle avait douze étoiles, y avait la Sainte Vierge, et derrière, une croix et deux cœurs ! Et puis on a déménagé... »*

La médaille que décrit Jean est celle commémorant l'apparition de la Vierge, en novembre 1830, à Catherine Labouré (1806-1876), religieuse des Filles de la Charité (au couvent de la rue du Bac, à Paris), canonisée en 1947. Les deux cœurs sont le cœur de Jésus, couronné d'épines, et celui de Marie, transpercé par un glaive ; les douze étoiles font référence au récit de l'Apocalypse par Saint Jean. Cette médaille, appelée « médaille miraculeuse », fut reproduite à des millions d'exemplaires dès le XIX^e siècle.

E- *« Donc, là, pratiquement, cette médaille vous a sauvé ?*

T- *Eh oui ! Un éclat d'obus m'a raflé le béret ! Ça a raflé le béret : ça a rentré dans la terre ! Ça avait ben de la force, attention, hein ! Des gros obus, attention ! C'est de la grosse artillerie ! C'est là qu'on a battu en retraite. On a abandonné le copain de Boën. Le capitaine, vous savez pas ce qu'il nous a dit ? « Sauve qui peut ! » Alors c'était le désordre [...]*

E- *Donc cet éclat pouvait très bien vous tuer ?*

T- *Eh oui ! Si ça m'avait tapé la tête, sûrement ! Ça avait de la force, hein ! Ça a rentré dans la terre ! J'étais accroupi avec mon fusil ! J'ai regardé ça, j'ai dit : « Oh ben ! Tu y as passé près !*

E- *Et là, qu'est-ce que vous avez fait ? Vous avez fait une prière ?*

T- *Ah oui ! J'ai remercié tout de suite ! Parce qu'après on a reculé... »*

Il semble que le récit de Jean, dans la phase cruciale du frôlement par l'éclat d'obus qui se fiche dans la terre, se soit figé en phrases quasi immuables. Le fait que l'obus s'enterre atteste de sa violence meurtrière, et le « frôlement / éraflément » du béret témoigne du miracle qui vient de s'accomplir grâce à la médaille. A la différence de Benoit Crépet, le don de la médaille ne vient pas de la mère, mais des religieuses grenobloises qui en distribuaient à tous les Chasseurs Alpains, voire à tous les régiments de la ville. Et la mort du « copain de

⁹ Annette Becker, « Eglises et ferveurs religieuses », p. 740 de « L'Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 » dirigée par Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker, éditions Bayard, Paris, 2004, 1343 pages

¹⁰ Ce cor de chasse est l'insigne métallique que portaient les Chasseurs Alpains sur le devant de leur large béret, et qui pouvait effectivement servir à y accrocher un petit objet comme une médaille

¹¹ On ne sait s'il faut comprendre « frôlé » ou « éraflé » en laissant une trace de déchirure dans le tissu du béret

Boën » à ses côtés, qui sans doute ne portait pas la médaille (dans l'esprit de Jean), renforce l'idée de protection surnaturelle, par comparaison avec son propre sort.

Etre indemne alors que l'on aurait dû être tué, et que son camarade resté à sa place l'est, voilà qui demeure, comme dans l'exemple de Jean Salanon, l'exemple le plus probant de la protection, si l'on se croit protégé. C'est le cas encore de **Charles Suard** (cl. 18) né à Torcy (Seine-et-Marne) qui voue une véritable vénération à une médaille religieuse qui lui a été donnée dans des conditions qu'il raconte précisément. Serrurier à Paris avant son incorporation en avril 1917, il est devenu après guerre ajusteur à Courbevoie, puis monteur de rotatives de presse, puis de métiers à tisser, et, après 1945, a terminé sa carrière comme concierge de l'hôpital Saint-Joseph de Lyon, avant de se retirer à Marcilly-le-Châtel. Il raconte d'abord le « miracle » qui l'a fait échapper à la mort peu de temps avant l'armistice, au 130^e régiment d'artillerie de Dôle où il était artificier :

T- *« C'est encore un épisode miraculeux (il m'est arrivé beaucoup de miracles dans ma vie), un machin miraculeux vraiment. Les Allemands mettaient leurs obus de 77 dans un panier (nous les 75, ils étaient accrochés après la douille) puis la douille à côté. Et l'obus de 77 pesait à peu près 7 kg, c'était un petit obus, comme le 75 d'ailleurs. Et il restait un obus dans un osier. Alors, le type (il s'appelait Rousseau, c'était un boulanger de Meaux ; je me rappelle bien son nom, pauvre type !) il met donc, pour alimenter le feu qui nous séchait les capotes, il met des paniers dans le feu !*

E- *Sans regarder ce qu'il y avait dedans !*

T- *Sans regarder ! C'était pas lourd. Y en avait une brassée : il met ça dans le feu. Moi, j'étais pas inquiet, mais j'étais pas bien, je dis aux gars : « Ah ben, écoutez, je vais rentrer, j'ai quelque chose à faire. ». Je suis parti. D'un seul coup, j'entends « Boooooom ! ». Je dis : « Tiens ! Voilà que ça recommence ! ». Mais c'était pas ça ! C'était l'obus qu'a été dans l'osier qu'avait éclaté ! Il avait tué donc mon Rousseau, il en avait blessé un ou deux, et moi, épargné parce que j'étais pas présent ! Vous vous rendez compte, hein ! »*

La conversation dérive sur un autre thème, jusqu'à ce que je le ramène à l'épisode de la mort stupide de ce Rousseau à laquelle a échappé le témoin :

E- *« Et pour en revenir à l'épisode du panier contenant la douille d'obus (non ! la charge de l'obus !), qu'est-ce qui vous avait fait vous éloigner, vous ?*

T- *Je ne sais pas, j'ai eu une intuition, je suis parti parce que... J'ai eu quelque chose qui m'a dit : « Va t'en ! Va t'en ! ». Il m'est arrivé plusieurs choses comme ça !*

E- *Une sorte de pressentiment ?*

T- *Un pressentiment, oui. »*

Il raconte ensuite le rêve de sa sœur où elle a la certitude qu'il reviendrait indemne de la guerre, puis deux autres épisodes où il aurait pu être tué, de sorte que je l'interroge ainsi :

E- *« Mais vous vous sentiez protégé ?*

T- *Je me sentais protégé, oui, vraiment !*

E- *Par quoi ou par qui ?*

T- *Ah ! Ben ça, c'est encore une histoire ! Je vous la raconte ?*

E- *Ah ! Volontiers !*

T- *Une histoire qui me poursuit toute ma vie. Voilà ! (il prend son portefeuille et en extrait une grosse médaille). Cette médaille m'a été offerte quand je suis parti à la guerre !*

E- *Par qui ?*

T- *Par une sainte femme. C'était la nièce du curé de Bonne Nouvelle¹² à Paris, Mlle Julie, elle s'appelait, Casabianca : c'était une Corse. Elle est morte en 15¹³ d'ailleurs. Et elle m'avait offert cette médaille en me disant : « Charles, si vous la porterez toujours... (sanglots dans la voix)*

E- *Oui, je comprends bien : « Tant que vous la porterez...*

T- *« Vous serez épargné ! »*

E- *Elle représente la Vierge, j'imagine, mais une Vierge particulière ?*

T- *Elle l'a portée ! C'est elle qui l'a portée !... C'est Saint Augustin et... la Sainte Vierge !*

E- *Saint Augustin et la Sainte Vierge ! C'est donc une médaille qui ressemble à une pièce de 5 francs à peu près*

T- *Elle est pas en or ! C'est du cuivre, c'est du bronze quoi !*

¹² L'Eglise de Notre-Dame de Bonne Nouvelle, de style néoclassique, est située dans le II^e arrondissement de Paris (25 rue de la Lune). Elle doit son nom à l'Annonciation : l'annonce par l'archange Gabriel à Marie qu'elle enfanterait d'un fils divin. Construite entre 1823 et 1830 sous la direction de l'architecte Etienne Godde, elle est le troisième édifice religieux sur le site, les deux premiers ayant été détruits, l'un par la Ligue vers la fin du XVI^e siècle, et l'autre par les révolutionnaires de 1789.

¹³ La mémoire de Charles lui fait défaut, car il n'est parti à la guerre qu'en avril 1917, comme toute la classe 1918, sauf les agriculteurs qui sont partis début mai. A moins que ce ne soit la mère de Mlle Lucie qui soit morte en 1915.

E- *Et vous avez une autre petite médaille à côté...*

T- *Là j'ai donc mis Notre Dame pour l'accompagner !... Quand mon père était communiste, moi j'ai été converti par cette femme !*

E- *Mais quel âge avait-elle ?*

T- *Elle ? Elle avait 45 ans à peu près. Elle était la nièce du curé de Bonne Nouvelle. C'était pas une jeune fille, c'était une demoiselle ! [...] Elle était professeur de sténographie et, en même temps, donc, nièce du curé de Bonne Nouvelle... »*

Charles explique longuement qu'il connaissait la famille Casabianca depuis son enfance, à Torcy, car cette famille y possédait une grande maison bourgeoise, et que la mère, veuve, de cette demoiselle Julie lui avait plusieurs fois souvent demandé de faire des courses pour elle alors qu'il était enfant et adolescent, lui enfant du peuple, fils de serrurier, second d'une famille de huit enfants : « *Et je suis rentré dans une maison qui était vraiment catholique, qui m'a, en somme, converti* »

E- *Alors que vous ne l'étiez pas ?*

T- *Je l'étais pas parce que mon père l'était pas !... Je vous dis : mon père était communiste, mais pas communiste comme ceux d'après ! Non, il était vraiment, vraiment un homme honnête. Il n'était pas contre les types de la religion. On avait un copain curé, même, vous vous rendez compte ! Donc j'ai connu ces personnes-là qui m'ont converti au catholicisme.*

E- *Donc vous la connaissiez d'avant, cette Mlle Julie !*

T- *Je la connaissais avant, oui, parce que de Paris, elle venait tous les samedis voir sa mère à Torcy¹⁴*

E- *Mais alors, elle vous l'a donnée à Torcy ou à Paris ?*

T- *A Torcy ! Au moment de partir à la guerre, quand j'ai passé le conseil de révision, ... de partir à la guerre, elle m'a donnée cette médaille [...] Elle m'a dit : « Charles, vous partez comme soldat. Vous allez certainement combattre. Et alors, je voudrais quand même faire quelque chose pour vous. » Elle m'a donné cette médaille pour me protéger... J'ai cette médaille depuis soixante-dix ans !... Je l'ai toujours portée sur moi, au front et à tous les moments de ma vie ! [...] Elle avait fait ça pour me protéger en somme, parce qu'elle m'avait connu jeune homme. Elle s'est dit : « Voilà un jeune homme qui va partir à la guerre ; il va voir mille dangers. Si j'ai quelque chose pour le protéger, ben, faisons-le ! ». C'est ce qu'elle a fait !... Toujours, je l'ai portée !*

E- *Et à quel endroit ? Vous la portiez à un endroit particulier ?*

T- *Ah ! Dans ma poche, toujours du côté du cœur ! »*

Il est clair que l'attachement de Charles à cette médaille tient plus de l'affection et de l'admiration qu'il avait pour cette demoiselle Julie Casabianca, « *une sainte femme* » de bonne famille, instruite (« *professeur de sténographie* »), qui ne méprisait pas l'enfant du peuple, que de la dévotion à Saint Augustin. Le fait qu'elle soit nièce d'un prêtre, curé d'une église parisienne connue, rajoute à l'aura religieuse qui plane autour d'elle. Cette aura et le fait qu'elle aurait pu être sa mère, par son âge (45 ans), la rendent inaccessible au sentiment profane de l'amour du côté de Charles, mais du sien ?

On a pu constater que la médaille religieuse est toujours donnée par une femme : une mère, une sœur, une relation familière, voire plus anonymement une religieuse, et que cette donatrice participe de l'identité de la médaille. Le fait qu'elle soit souvent portée du côté du cœur est complexe : elle protège l'organe de vie qu'une balle peut perforer, mais elle touche aussi ce que notre civilisation considère comme le siège des sentiments, alors qu'ils proviennent évidemment du cerveau. Par ailleurs, dans ce dernier cas, cette médaille rappelle à Charles sa conversion définitive au catholicisme à la fin de l'adolescence, la grande mue spirituelle de son existence...

Finalement, Charles ne sera pas blessé, mais ne reviendra pas intact tout de même, car il se fera une mauvaise hernie en septembre 1918 en aidant à recaler un canon de 155 dérégulé par le recul...

L'envoi d'une médaille pieuse à son frère et à son fiancé

En dehors des cultes nationaux à la Vierge, comme la Rue du Bac à Paris (Catherine Labouré), Lourdes (Bernadette Soubirous) ou La Salette, des cultes locaux à la Vierge associés à des pèlerinages peuvent donner lieu à la gravure de médailles pieuses, que l'on envoie aux soldats. C'est le cas de **Claudine Peyrard** de Villars, qui envoie à son frère **Gabriel**, une médaille de Notre-Dame de Pitié épinglée sur une carte illustrée par l'intérieur de la chapelle de Notre-Dame de Pitié de Saint-Genest-Lerpt (localité voisine de Villars) carte sur laquelle ne figure aucune date, mais qui doit correspondre au pèlerinage annuel du 14 septembre, sans doute 1917, puisque Gabriel a été incorporé cette année-là.

Claudine, rédigeant aussi au nom de sa mère, écrit à l'envers de cette carte :

« Chère Fils et Chère Frère

¹⁴ Torcy est à peu près à 25 km de Vincennes, qui est en bordure sud-est de Paris

« Je menprèse de t'écrire ses deux mots de cartes poure te donnez de nos nouvelles qui sont toujours très bonne ainsi que dans apprendre des tienne. Chèr Frère long t'envoie Madame de pitié poure qu'elle te porte bonheur nous arivonz de genets Lerpts nous y avonz était avec la maman et la caroline long a donné une messe poure toi que sa serat un soldat qui et prète (prêtre) qui te la dira long ta acheter se porte feullie je croit qu'il ne pourrat pas te servir a grand chosse mais il y a une glasse poure te regarder et une y mage qui et dedans qu'il faudra toujours consèver parce que elle et bénite ainsi que la carte que je t'envoie et la médallie nous l'avonz pris vaire les sœur tu n'y perdra pas tout dans ton portefeullie l' y un billet de 25 fcs Je termine pour se soire en t'enbrasent bien fort » Claudine

C'est une accumulation d'éléments religieux qu'annonce cette carte : non seulement une médaille de Notre-Dame de Pitié, mais aussi une image pieuse la représentant sans doute, toutes les deux bénites (et achetées chez les religieuses de Saint-Genest-Lerpt), la photographie de l'intérieur de la chapelle dédiée à la Vierge, ainsi qu'une messe déjà payée qui sera célébrée au front par un aumônier ou un autre soldat prêtre.

Nous n'avons pas la réponse de Gabriel. En revanche, datée du 21 septembre 1917, nous avons la réponse du fiancé **Jean-Baptiste Jourjon**, qui a dû bénéficier d'un envoi similaire (sauf le don d'une messe), bien qu'il n'évoque pas explicitement la médaille :

« Mat petite Chérie Claudine

« C'est avec un grand plaisir que je fet réponse a ton aimable carte que je viens de resevoire qui été bien jolis je voit que tu pence bien a mois tu es bien jantille Je taime encore davantage de mat voire envoiller c'est jolie carte est surtout de prende la painne de la faire bénire je pançe quelle me prottégera jusque at la fin tu peux croire chère Claudine avoire fait la gerre comme mois pandans 3 ans saserer (ça serait) bien malheurs de mourire a présant, same feret bien de la peinne Sètre tant émèt tout les deux est que je taime toujours encore plus quat vant... »

La formule finale est la suivante : « ton amie Jourjon quit panse a toi une grosse quarèsse »

C'est la protection de la Vierge jusqu'à la fin de la guerre qu'attend spontanément Jean-Baptiste de la jolie carte bénite de Claudine, et il trouve dans cet envoi une preuve supplémentaire de l'amour de la jeune fille. Quand à la litote maladroite à propos d'une mort survenant après trois ans de guerre, elle est très touchante dans sa gaucherie : « ça serait bien malheureux de mourir à présent, ça me ferait bien de la peine ».

Jean-Baptiste ne mourra pas, Gabriel si, le 28 mai 1918, vers Dikkebus, en Belgique...

Deux objets de protection religieuse sur soi

Paul de Lambert (cl.03), né à Langeac (Haute-Loire), fils de notaire de Vertaizon s'étant installé à Lyon, cadre administratif à l'entreprise de combustibles Streichenberger à Bordeaux, épousant en 1918 (après sa réforme définitive en 1917) une jeune fille de Saint-Just-Malmont, fille d'un entrepreneur de tissage de soieries qu'il va reprendre et diriger jusqu'à l'âge de 70 ans, a été incorporé en août 1914 comme adjudant-chef au 252^e R.I. de Montélimar. Il reçoit sa seconde blessure, de loin la plus grave (une balle de mitrailleuse qui lui brise la jambe gauche) le 11 juin 1916 à Verdun, alors qu'il commandait une section de mitrailleuses. On apprend, au fil de l'entretien, qu'il portait sur lui deux objets bénis :

T- « Ma seconde blessure... J'étais revenu à neuf. C'était une seconde blessure... alors je suis tombé., je suis resté là. Je commandais une pièce de mitrailleuse et tout à coup... J'ai crié au caporal, il s'appelait Chirouze : « Chirouze, prenez le commandement, ne comptez plus sur moi ! ». Alors, je me traîne comme j'ai pu ; je me suis mis dans une espèce de trou et là je me suis dit : « Je suis...Y a plus qu'à attendre la mort ! », parce qu'il en tombait ! Et j'avais à la main un petit chapelet que m'avait donné ma sœur. Je l'ai pris dans ma main... Et tout à coup, j'entends des voix : j'ai trois baïonnettes sur la poitrine ! (petit rire) Et quand toute la cérémonie a été terminée, je serrai la main à mes agresseurs !

E- Quelle cérémonie ? Comment est-ce qu'on passe de ces trois baïonnettes à la cérémonie ?

T- Quant ils m'ont vu, ils se sont levés... Ils ont commencé... Y en a un qui a taillé ma jambe de pantalon, il a regardé... Un qui taillait un morceau de bois pour me faire une attelle...

E- Vous parlez des Allemands qui étaient autour de vous ?

T- Oui, trois Allemands ! A un moment, j'ai eu peur, parce qu'il y en a un qui s'est mis à genoux, le fusil à l'épaule, et dans ma direction. Je me dis : « Y en a un qui me soigne, y en a ben un qui va m'abattre ! ». C'était pour riposter à qui serait venu déranger. Ils m'ont soigné, nous sous sommes serrés la main, et puis ils sont partis. Je leur ai dit : « Merci bien, camarades ! »

E- [...] Ils vous ont donc soigné ?

T- Comme ils ont pu. Et puis à ce moment là, il tombait tellement, tellement d'obus, qu'ils sont partis. Et je suis resté étendu, et sur le dos. Alors, là, je sais ce que c'est que voir tomber les obus ! J'ai été toute la nuit sur le dos, j'étais couvert de terre phosphorescente, la terre volait en éclats. J'entendais le départ de l'obus, je savais le nombre de secondes avant qu'il m'arrive dessus ! J'étais entouré d'obus de tous les côtés, je sais pas comment je suis pas été mis dix fois en bouillie ! »

Le récit est très haché ; on apprend que finalement il est recueilli par des infirmiers français qui l'emportent dans un tunnel, manifestement celui de Tavannes, dont c'était une des fonctions. Je le ramène à la question du chapelet :

E- *« Vous avez parlé de chapelet, et je sais que pour les croyants, c'était extrêmement important comme support moral, la religion... »*

T- *« Ecoutez, je vais vous dire une chose : ma sœur, elle m'avait donné un petit drapeau tricolore comme ça¹⁵ où y a un petit écusson du Sacré-Cœur. Elle m'a dit : « Mets-ça sur ta poitrine : ça te protégera ! » »*

E- *« Vous l'aviez sur vous ? »*

T- *« Sur la poitrine ! Ma sœur m'avait dit : « Ça sera une protection, prends-la ! ». Et j'avoue que j'en ai vu tomber, des obus ! » »*

Sans expliciter la relation de cause à effet, notamment dans cette phrase, il est clair que, dans son for intérieur, Paul pense avoir été exceptionnellement protégé : à partir du moment où sa jambe a été brisée par la mitrailleuse (qui aurait pu le tuer, mais qui aurait pu aussi le manquer !) vers dix heures du matin, il n'est pas écrasé par les obus, puis les trois soldats allemands le soignent au lieu, soit de l'ignorer, soit de l'achever (ce qui s'est produit dans les deux camps !) puis le bombardement continuant de plus belle, il n'est pas encore touché par la pluie d'obus jusqu'au milieu de la nuit suivante où il peut enfin être recueilli par une équipe de brancardiers français. Sa blessure ne peut pas être qualifiée de « fine blessure » car, aggravée par la gangrène gazeuse, elle lui vaudra l'amputation totale de la jambe gauche à l'hôpital de Saint-Germain-en-Laye. Mais elle lui vaudra d'échapper définitivement à la guerre...

Cependant, il conserve, en paroles au moins, une vision lucide de la demande de protection divine. L'amenant à revenir sur ce qu'étaient ses pensées au milieu du déluge d'obus, alors qu'il ne pouvait pas se mouvoir pendant une quinzaine d'heures, je vais obtenir une réponse réaliste :

E- *« Mais j'imagine qu'on croit sa dernière heure arrivée ? »*

T- *« Ben toutes les secondes, on dit : « Ça peut arriver ! » »*

E- *« Et qu'est-ce qu'on fait ? On se confie à Dieu ? On pense à sa famille ? »*

T- *« On se confie à Dieu, mais on sait bien que le Seigneur ne va pas empêcher les gens d'être écrasés par les obus ! Y a de très braves gens qui ont été aplatis ! Enfin, j'ai été tiré d'affaire... » »*

Parfois c'est l'entourage familial du témoin qui avance l'idée de protection religieuse, alors que le témoin n'a pas pensé ou pas voulu en faire état. C'est le cas de l'épouse et de la fille de **Justin Charat** (cl. 12) né à Montagnieu (Isère), ayant vécu à Bourgoin-Jallieu, interviewé au domicile de sa fille à Saint-Etienne, le 8 novembre 1987, alors que le couple venait de fêter son 70^e anniversaire de mariage :

Fille de T : *« Il se sentait protégé ! »*

Epouse de T : *« Ah oui, il a été protégé ! Maman lui avait offert une médaille de la Vierge parce que Maman était très croyante. Elle lui avait offert une médaille de la Vierge qui l'a protégé parce qu'il y a un éclat d'obus qui a traversé sa blague à tabac et qui a été arrêté par le médaille de la Vierge ! »*

On a ici un schéma très proche du cas de Benoît Crépet, dont le scapulaire au Sacré-Cœur aurait soit dévié, soit arrêté la balle qui a perforé le carnet dans lequel il était plié. S'il a été protégé par la Vierge, c'est de la mort seulement, car le pauvre Justin Charat, resté trois jours et trois nuits en juin 1916, à Verdun (voir chap. XXIII) dans l'immense cratère d'un obus lourd sur les cadavres de ses camarades, a dû avoir une jambe entièrement amputée, et a presque perdu l'usage de son bras droit par suite d'une grave atteinte de l'épaule et de l'omoplate résultant de la même déflagration...

La balle ou l'éclat d'obus qui aurait pu, voire dû être mortel, et qui s'arrête sur un objet porté sur soi, est un archétype que l'on retrouve sans que le soldat qui se croit sauvé de la mort impute une origine surnaturelle à l'événement. Cela dépend s'il a ou non des convictions religieuses, ou s'il adhère à la croyance protectrice d'objets bénis.

On peut citer le cas d'**Edmond Buisson** (cl. 18) agriculteur à Mars, dans le Roannais, pourvoyeur au fusil-mitrailleur au 121^e B.C.A.. Le 5 mai 1918, à Guiscard (Oise), il est grièvement blessé par un obus qui le crible de onze éclats :

T- *« J'en ai dans les deux jambes et les deux bras, les deux pieds....et point dans le corps ! J'avais mon livret militaire dans ma poche de vareuse : il a été traversé, ça a pas touché la peau ! Je peux vous le faire voir, mon livret militaire ! »*

E- *« C'est une chance, ça ! »*

T- *« Eh oui ! Sans le livret, vous seriez pas ici à me questionner ! (rire) »*

E- *« ... J'en ai vu plus d'un qui ont été sauvés par des papiers, ou des portefeuilles, qu'ils avaient sur la poitrine.. »*

¹⁵ Il montre alors la photographie, parmi celle que j'avais étalées sur la table, du petit drapeau de Benoît Crépet, portant le Sacré-Cœur de Jésus (cf supra)

T- *Ah oui ! C'est mon livret militaire qui m'a sauvé la mise ! Je sais pas s'il a fait une plus grosse affaire, mais... (éclate de rire)*

E- *Mais certains me disent qu'ils ont été sauvés par des médailles religieuses*

T- *Oh ! J'ai jamais porté de ça, moi ! Ah non ! C'est pas mon affaire ! »*

L'épaisseur d'un livret militaire de l'époque peut sans doute faire s'achever la course d'un petit éclat sans grande vitesse. Comme dans le cas de Justin Charat, c'est la mort seule qui est évitée, car le pauvre Edmond se trouve en piteux état, et l'infection chronique de sa main et de son avant-bras gauche lui vaudra une amputation vers 1930. Le crochet qui remplacera sa main ne l'empêchera pas de poursuivre son activité d'agriculteur.

Un objet fétiche

Une seule fois parmi mes témoins (et encore est-ce un témoignage indirect, à propos d'un tiers) figure une protection attendue d'un objet totalement profane, une sorte d'amulette. Le témoin est **Jean Roche** (cl.14) né à Saint-Symphorien-de-Lay, qui sera ouvrier à Régny jusqu'en 1938 avant d'entrer à l'arsenal de Roanne. Soldat au 92^e R.I. de Clermont-Ferrand, il sera fait prisonnier le 10 mars 1916 au Morthomme, à l'ouest de Verdun. Il évoque un camarade :

T- *« Je me souviens, un type de mon escouade, Déal, qui était de Thiers. C'était un tailleur. Il avait un fétiche : c'était une tête de singe qu'il avait au cou. « Avec ça, je risque rien ! ». Ah ! Pauvre... Quand on est partis à l'attaque, alors... il a pris l'obus en plein ! Alors, il a pas souffert. C'est bien le Déal qui avait pris !*

E- *Une tête de singe, Un crâne de singe ?*

T- *Une tête en métal, une petite tête en médaillon ! En médaillon ! Avec ça, je risque rien ! Ah ben oui ! »*

On ne voit pas d'où peut venir cette croyance en ce type de grigri, qui évoque plus l'animisme africain qu'un culte thiernois ou auvergnat ; il relève de l'histoire de l'individu. Mais aux yeux de Jean Roche, son inefficacité est très vite démontrée...

Quand j'évoque le port de médailles religieuses, il paraît clair que Jean n'en portait pas, mais cela lui remet en mémoire tout de suite la figure d'un aumônier apprécié :

E- *« Mais je parlais de médailles religieuses. Beaucoup m'ont dit : « On avait les médailles religieuses »*

T- *Ah ! Y en a qui en avaient, oui. Y avait un aumônier qui passait, le Père Bœuf, Bœuf, il s'appelait. Il parlait, il remontait le moral un peu, quoi ! Il serrait la main à tout le monde. Et puis : « Quand vous viendrez, je dirai la messe au Cessier, à l'ancienne remise, vous viendrez. ». Ceux qui voulaient y allaient, ceux qui voulaient pas restaient à côté. »*

Prendre la peine de monter en ligne, serrer la main à tous les soldats, et pas seulement à ceux qu'on sait chrétiens pratiquants, cela fait du Père Bœuf une figure courageuse et sympathique.

Le glissement sémantique du profane au sacré

Bon nombre de témoins n'évoquent pas spontanément leur conviction religieuse, par habitude, ou par méfiance envers cet enquêteur étranger que je suis ; ce n'est qu'en donnant des gages, en montrant que je connais le phénomène de la protection religieuse, en l'abordant avec compréhension, que je suis de culture chrétienne, que j'obtiens que ce qui était défini comme de la chance devienne la revendication d'une protection surnaturelle.

Un bon cas, bien condensé, est celui de **Claude Richard** (cl. 11), agriculteur à Cuzieu (Les Guichards), qui fut maire de Cuzieu de 1953 à 1965. Il était maître pointeur au canon de 65 au 1^{er} R. d'Artillerie de Montagne de Grenoble, où il avait effectué le début de son service militaire. Le moment le plus intense, il l'a vécu à proximité du fort de Tavannes, en juin 1916, à Verdun :

T- *« Et moi, j'étais à la première pièce, j'étais à côté du fort. Les autres étaient à côté d'une tranchée, et les pièces étaient dessus, à découvert, quoi ! Eh ben, les trois autres pièces ont été nettoyées ! Y avait des blessés, y avait des morts, y en avait guère qui s'étaient sauvés. Et à ma pièce, nous avons rien eu, aucun blessé, rien du tout, parce que les Allemands pouvaient nous tirer dessus !*

E- *Parce que vous étiez protégés par le fort ?*

T- *Protégés par le fort, oui ! oui, oui ! »*

Trois canons sur les quatre de la batterie anéantis, et leurs servants tués ou blessés pour la plupart, cela laisse une proportion réduite de chance de s'en tirer, mais l'explication de la protection du fort empêchant par sa masse le tir ennemi relève du réalisme le plus strict, même si la chance fait que l'on est affecté à la position protégée et non aux autres endroits.

Mais lorsqu'il fait le bilan des pertes, sur toute la guerre, des servants de sa « pièce » (six hommes pour le canon de 65), Claude figure encore au rang des chanceux :

E- *« Et vous donc, aucune blessure ?*

T- *Eh non ! Nous étions deux dans ma batterie... à ma pièce, qu'on avait pas été touchés ! C'est ben de la veine ! C'est ben que ça devait arriver comme ça !*

E- *Est-ce que vous vous sentiez protégé ?* (silence) *Parce que certains se sentaient protégés, notamment par la religion : ils avaient un scapulaire, ils avaient une médaille, ils avaient un drapeau béni de leur mère...*

T- *Oui !*

E- *Vous, vous aviez des...*

T- *Oui, oui... (très ému)*

E- *Vous aviez un scapulaire ou un drapeau ?*

T- *Un scapulaire ! J'avais un scapulaire, moi ! Oui...*

E- *Je crois que la religion était d'un grand secours !*

T- *Ouh la la ! Oh bien sûr ! (très ému) ! Sûrement ! Y en avait point qui parlaient contre la religion à ce moment là ! Oh oui ! »*

D'où vient son émotion ? De l'évocation indirecte de sa mère par ma question ? Pourtant, ce n'est pas elle qui le lui a donné, ce scapulaire, puisqu'il déclare un peu après « *C'est à la batterie qu'on nous l'avait donné !* ». De l'évocation de la religion ? De sa peur de la mort ? Plus loin, sur ma question, il va reconnaître le rôle moral de la prière :

E- *« Est-ce que la prière servait à maintenir le moral ?*

T- *Ah oui ! Certainement ! Pas tous mais les trois quarts ! »*

De chanceux, en quelques phrases, Claude s'est reconnu un « protégé » par sa foi, par sa prière quotidienne, par son scapulaire... Et il regrette le temps béni où sa religion chrétienne était quasi unanimement pratiquée, sa croyance partagée...

Nous retrouverons encore dans d'autres témoignages qui suivent le sentiment de protection lié au port sur soi d'un objet religieux béni. L'historienne **Annette Becker**, auteur notamment de « *La Guerre et la Foi* » -« *De la mort à la mémoire – 1914-1930* »¹⁶, reprenant le thème religieux dans la guerre dans sa contribution intitulée « *Eglises et ferveurs religieuses* » à la monumentale « *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918* », constate l'essor des pratiques religieuses parmi les combattants et leur soif d'objets sacrés protecteurs, plus familiers des femmes :

*« Parmi les dévotions partagées, une complicité nouvelle naît entre front et arrière, entre hommes et femmes. Les premiers, dans l'ensemble moins religieux que les secondes, s'étonnent eux-mêmes de leur pratique religieuse, même s'il ne s'agit bien souvent que d'assister à l'enterrement de leurs camarades. Au front, un monde d'hommes découvrait les pratiques religieuses qui jusque-là touchaient majoritairement les femmes. Prières, médailles, livres pieux, images accompagnent les soldats en un va-et-vient qu'eux-mêmes sollicitent. Dons de médailles et ex-voto de reconnaissance participent de la vision de la guerre sainte, dont la preuve est l'intercession des saints. Les ex-voto – principalement à la Vierge et à d'autres saints – conservés dans de nombreux sanctuaires, sont des mises en scènes de grâces reçues, des prières théâtralisées, des hymnes à la vie d'hommes et de femmes qui traversaient la mort de masse. Comme les soldats, les héroïnes de la foi, telles Jeanne et Thérèse, sont jeunes, ont souffert, se sont offertes comme ils s'offrent à la patrie. »*¹⁷

Il convient de constater que, parmi la totalité de mes témoins, jamais Sainte Thérèse de Lisieux n'a été citée comme figure protectrice...

Le sentiment diffus du destin

Parfois (mais c'est rare parmi mes témoins) existe profondément le sentiment d'être protégé sans qu'on impute une origine religieuse à cette intuition. C'est le cas de **François Potin** (cl.14), de Gennetines (Allier), fils de métayer devenue ouvrier agricole, puis, après guerre, métayer lui-même dans l'Allier, avant d'exercer divers métiers qui l'amèneront finalement dans la Loire, à Saint-Just-en-Chevalet, pour soigner ses poumons gazés. Soldat au 85^e R.I. de Cosne-sur-Loire, il a échappé trois fois à la mort de justesse (fusil coupé en deux dans ses mains par un éclat d'obus, obus s'enterrant sous lui sans éclater, obus explosant à proximité en l'enterrant à demi sans blessure pour lui), trois fois précises et conservées en mémoire au milieu de centaines d'occasions plus diffuses. Je l'amène à tenter d'explicitier ce sentiment :

E- *« Vous me disiez tout à l'heure, avant de commencer l'enregistrement, que vous étiez protégé. Est-ce que vous pouvez me raconter ?*

T- *« Ça, on peut pas savoir ce que c'est. On est protégé. Y a quelque chose au-dessus de nous. Moi, j'ai toujours cru qu'il y avait quelque chose qui nous menait. Je suis pas croyant, hein ! Je vais jamais à la messe, parce que les curés, c'est tous ces crapules. Mais, moi, je sais qu'il y a quelque chose qui nous a protégés !*

E- *Mais ce quelque chose, ce serait quoi ?*

T- *« On peut pas savoir. Il y a peut-être rien ! On a cru, d'après les curés, qu'il y avait un bon Dieu, qu'il y avait... Mais y a sûrement quelque chose. J'ai vu des choses que jamais j'aurais crues !*

¹⁶ Annette Becker, op.cit., édition Armand Colin, Paris, 1994, 141 pages

¹⁷ Annette Becker, op.cit., p. 734

E- Par exemple ?

T- Partir à l'attaque ! J'avais les conditions de pas être touché, hein ! Tous les bonshommes étaient tués ou blessés ! Y en avait pas de reste. Jamais une balle m'a touché et jamais j'ai eu l'idée d'être touché par une balle ! Jamais !

E- Alors, ce quelque chose, ce serait quoi ? La destinée ?

T- J'en sais rien ! Il y a sûrement quelque chose qui travaille le cerveau. Parce que quand on vous disait : « On attaque dans dix minutes », et qu'on est à vingt mètres des Boches, qu'il faut y aller devant le gars... Si c'est un tireur, il vous manque pas, hein ! Alors, moi j'ai dit : « Mon vieux, tant pis, faut y aller, faut y aller ! » Eh ben, j'avais toujours de la chance. Y a des chances. Les balles m'ont passé entre les jambes, m'ont passé sous les bras, partout, ma capote traversée... Pas touché !

E- Et vous me disiez qu'il y avait eu une prédiction dans votre famille ?

T- C'était un curé, le curé Costelle. Il est mort il y a longtemps, avant 70. Il avait annoncé la guerre de 70, il l'avait dit à mon grand-père. Ils se tutoyaient tous les deux. Il a dit : « Il y en aura une autre, toi, tu la verras pas. T'en iras pas loin, mais tu la verras pas. Tes enfants n'iront pas, mais tes petits-enfants vont tomber en plein dedans ! ». Mais c'est là qu'il a dit : « Ils reviendront ! ». C'est là que j'ai cru qu'il y avait quelque chose de pas ordinaire. Pourquoi que je suis revenu, et mon frère aussi ? Il était au 1^{er} d'Artillerie, il était moins exposé que moi... »

Bien plus loin dans l'entretien, il relate une sorte de « miracle » (c'est le terme employé à la fin, mais dans un sens plus profane que sacré), mais un miracle collectif où sa compagnie s'est trouvée sous un bombardement d'une intensité rare, en 1916, devant le fort de Tavannes, dans le secteur de Verdun. C'est le moment de la relève, et le capitaine part d'abord en reconnaissance de l'itinéraire, pour éviter que certains n'aillent, dans la nuit et le fouillis des tranchées et boyaux, sur les positions allemandes :

T- ... « Alors il y a été avant la nuit, et puis on a été pris par un bombardement ! On allait en ligne, le capitaine était devant... Oh ! Bon Dieu ! Un bombardement ! Jamais j'avais vu ça ! Les obus tombaient comme la grêle ! Un miracle... que jamais j'avais vu ! J'étais tombé dans la tranchée, les obus m'avait soufflé, j'étais à moitié enterré [...] Tout par coup, qu'est-ce que je vois devant moi ? Le capitaine qui redescendait. Au lieutenant qui était devant la compagnie, le capitaine dit : « Vous avez des pertes ? » Le lieutenant dit : « On n'a pas un homme de touché ! ». On avait reçu un bombardement ! Le capitaine, je lui ai vu couler les larmes des yeux ! Il a dit : « Vous avez été sous un bombardement, vous pouvez pas y croire ! Je croyais pas revoir un homme de ma compagnie ! » [...] Bon Dieu, jamais j'avais vu tomber tant d'obus ! On pouvait plus respirer, tellement les déflagrations.... C'est ben un miracle, pas un homme de touché ! »

E- Ceux qui étaient croyants parmi vous devaient se dire : « C'est un miracle ! »

T- Moi, j'ai jamais été un croyant sincère. [...] Y en a point qui peuvent croire, c'est pas vrai. Non ! Ils peuvent penser qu'il y a quelque chose, qu'on ne sait pas, mais des vrais croyants, c'est fini ! Ils ont compris ! Si ça venait que de là... D'abord, les guerres devraient pas exister, s'il y avait un bon Dieu. Ceux qui la font faire, il devrait les faire disparaître avant. Seulement, c'est les petits malheureux qui sont dessous. Alors, là, c'est au petit bonheur la chance ! »

On se trouve devant l'éternel débat : si Dieu existe, un Dieu bon, pourquoi le mal existe-t-il ? **Voltaire** dans le « *Poème sur le Désastre de Lisbonne* », **Camus** dans « *La Peste* », et des milliers d'autres penseurs de toutes nations ont été confrontés à cette contradiction, que les théologiens résolvent, en général, par la liberté d'action laissée par Dieu aux hommes. On songe à la fameuse phrase de **Blaise Cendrars** dans « *La Main coupée* » qui inaugure le chapitre « *Dieu est absent* » : « Dieu est absent des champs de bataille et les morts du début de la guerre, ces pauvres petits pioupious en pantalons rouge garance oubliés dans l'herbe, faisaient des taches aussi nombreuses mais pas plus importantes que des bouses de vaches dans un pré. C'était pitoyable à voir. »¹⁸. La comparaison avec les « bouses de vaches », qui déshumanise les cadavres épars, choque profondément et interroge sur l'existence d'un Créateur qui tolérerait un tel avilissement de la Créature...

Nettement plus loin encore dans l'entretien, c'est le terme de « destinée » qui est prononcé par François Potin. Il est interrogé à propos de son sentiment quand un camarade meurt à ses côtés, déchiqueté :

T- « Ah ! ça fait quelque chose ! Moi ça me rendait malade un moment. Un gars que je connaissais, qui était en train de mourir ! Ah la la ! ... Il était de ma compagnie. Mais qu'est ce que vous voulez y faire ? On est tout désigné pareil. Tout à l'heure, c'est vous, un moment après c'est moi ou un autre... C'est le petit bonheur la chance ! Et quand ça bombarde, ça bombarde ! La destinée est là. Vous devez pas être touché, vous le serez pas ! Moi, j'ai jamais été touché ! »

C'est donc la comparaison entre autrui, touché, et soi-même, épargné, ou entre l'effet inévitable logiquement d'une avalanche d'obus sur cent cinquante hommes (parfois deux cents, pour une compagnie) qui devraient être anéantis et la réalité totalement inespérée de la survie de tous qui crée le sentiment d'inexplicable, de force surnaturelle décidant de la vie humaine, mais que François se refuse d'appeler Dieu.

¹⁸ Blaise Cendrars, op.cit., édition Denoël, 1946, en Folio, p. 184

Une dernière fois, en forme de bilan, il revient sur cette notion obscure qui l'obsède, et la qualifie plus prosaïquement de « chance » :

T- *« C'était la guerre, il faut tuer du monde, c'est fait pour ça, pour tuer, hein ! C'est pas pour nous garder. Celui qui a pu s'en sauver, il peut pas remercier personne. C'est qu'il a eu la chance de s'en tirer ! Moi, j'aurais pu être tué cent fois, j'ai jamais été touché, jamais ! Il y a des moments, tout seul, je me dis : « Mais comment que ça se fait ? »*

Finalement, le croyant a plus de repos de l'esprit car son explication est toute trouvée...

Le mystère de « Celui qui est en haut »

Jean-Claude Lafay (cl.08), agriculteur à La Tuilière (Le Rail), était conducteur de chevaux au 36^e R.A. de Campagne de Clermont-Ferrand. Il s'interroge (à 101 ans !) sur le sens de sa survie alors que tant de ses camarades sont morts à la guerre :

T- *« Ça me touchait de voir qu'il en manquait trop ! Qui sont pas revenus après ! Tous les jeunes comme moi qui sont pas revenus, pourquoi ? Ils ont bien encore mieux souffert que moi ! Moi je dirais : j'ai pas souffert de rien, j'ai marché comme une bête, pas plus [...] Je disais, des types que j'ai vu tomber devant moi : « Et pourquoi que ceux-là sont pas retirés, comme moi ? ». On pouvait pas les retirer, ils étaient morts ! J'ai dit grand fois : « Pourquoi qu'on m'a choisi pour m'en sortir ? Je demande ça : « Qui sait pourquoi qu'on m'a sorti de devant la mort ? J'ai vu passer la mort... Mon cheval a pas été tué, mais blessé ; il aurait bien pu me tuer, l'éclat ! Pourquoi ?*

E- *Vous posez la question : « Pourquoi ? » Est-ce que vous êtes reconnaissant à quelqu'un, à Dieu, ou à quelque chose, d'être en vie ?*

T- *Je dis comme j'ai toujours dit : « Y a quelque chose que c'est pas nous qu'on se commande ! ». Y a quelqu'un qui sont* plus fort que nous !*

E- *Et ce quelqu'un, est-ce que vous l'appellez Dieu ou est-ce que vous l'appellez autrement ?*

T- *C'est Celui qui est en haut ! Que je dis qui nous commande ! Je peux pas dire le contraire ! Qu'on le connaît pas ! On connaît pas ce qu'il nous commande ! Voilà »*

On dirait que Jean-Claude n'ose pas prononcer le mot « Dieu ». Ce centenaire est bien placé pour évaluer l'injustice du sort qui a tué beaucoup de ses camarades dans leur prime jeunesse, ou plus mûrs, alors que lui est devenu l'homme le plus âgé du canton. Et lors de ce troisième entretien avec lui, qui a eu lieu le 15 octobre 1989, il lui reste encore près d'un an et demi à vivre (décédé le 24 mars 1991, à près de 103 ans). Sa famille (les Barlerin, devenus des amis) m'a fait l'insigne honneur de me demander de prononcer son éloge funèbre à ses funérailles, dans l'église de La Tuilière, dont, charpentier compétent tout en étant redevenu agriculteur par suite de la mort à la guerre d'un frère aîné, il avait construit la charpente du clocher après la Grande Guerre.

La fin des préjugés anticléricaux ?

Armand Primpier (cl.12) de Roanne, fils de tisseurs de chanvre, apprenti horloger avant guerre, ayant dû se reconverter après guerre en représentant en textiles par suite de la baisse de sa vision, altérée par l'ypérite, était musicien-brancardier au 121^e R.I de Montluçon. Il reconnaît que la fréquentation d'hommes d'Eglise au front a changé la vision qu'il avait d'eux :

T- *« Et puis nous avions un abbé, l'abbé Martin, de Varennes-sur-Allier, qui avait un poumon d'abîmé, qui s'était engagé, l'abbé Martin. Ah ben, vous savez, avant guerre, lorsqu'on voyait un prêtre dans la rue (je parle des ouvriers dont je faisais partie) ça portait malheur ! Et on changeait de trottoir !*

E- *A ce point-là ?*

T- *A ce point là ! Voilà comment on voyait les curés avant guerre. Et alors, ils nous ont fait voir pendant la guerre que c'étaient des hommes charmants et puis qui n'avaient pas ...(peur ?). L'abbé Brottier ! Le Père Brottier qui a créé à Paris...*

E- *Brottier, c'est le missionnaire qui a créé un ordre ?*

E- *Epouse de T – Les Orphelins d'Auteuil !*

T- *Eh bien, il venait manger avec nous de temps en temps, et il nous racontait justement ces histoires...[;...] le Père Brottier, moi je l'ai vu se promener (au front) comme on se promène dans la rue, avec l'abbé Martin ! Il se promenait partout ! Il était aumônier de la Division. »*

Le Père Daniel Brottier (1876-1936), missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit, d'abord vicaire de la paroisse de Saint-Louis du Sénégal, de santé fragile et exempté d'incorporation, s'engagea néanmoins comme aumônier militaire pour toute la durée de la guerre. Il ne fonda pas, mais prit la direction en 1923 des Orphelins Apprentis d'Auteuil et étendit considérablement cette œuvre charitable, qui de 70 orphelins sur un seul site, finit par en recueillir 1400 dans huit orphelinats. Il fut béatifié par le pape Jean-Paul II le 25 novembre 1984.

A propos du port d'objets religieux par les soldats, le brancardier qu'était Armand peut témoigner, car il a dû très souvent dévêtir des soldats blessés :

E- *« Est-ce que beaucoup de gens portaient un scapulaire ? »*

T- *Ah oui beaucoup ! Beaucoup, beaucoup ! Y en a peut-être qui en envoyaient dans les lettres. Mais tous ceux qui revenaient de permission avaient des scapulaires bénis ! Oh ! pensez-vous !*

E- *Ou des médailles ?*

T- *Ou des médailles, des machins comme ça. Nous, comme parmi nous (les brancardiers) on avait un prêtre, je pense qu'on n'avait pas besoin de médailles ! On était préservés ! Parmi nous, y avait personne qui portait des scapulaires. Ça, c'est plus de la religion, c'est un peu de lasuperstition ! ».*

On voit qu'Armand conserve une opinion distanciée par rapport aux objets de piété censés protéger le porteur. Mais son témoignage sur l'abondance de scapulaires, et la précision sur leur multiplication au retour de permission indiquent que c'est sans doute la connaissance des horreurs de la guerre qui a incité ceux qui n'en portaient pas lors de leur première venue au front de s'en munir au retour chez eux.

Une leçon de courage donnée par un camarade prêtre

Jean-Marie Quet (cl.17), d'abord carrier comme son père à Essertines-en-Chatelneuf, puis, après guerre, scieur de long dans une scierie proche de Montbrison, était incorporé au 22^e R.I. de Bourgoin. Il revient plusieurs fois sur un événement qui l'a marqué, de sorte qu'il faut rapprocher les extraits éloignés pour en tirer une cohérence :

T- *« On peut pas tout expliquer de ce qu'on a vu ! »*

E- *Vous avez vu des choses affreuses ?*

T- *Ah la ! Eh la la ! Hélas ! Un nommé Victor, un curé, oui... C'est lui qui m'a encouragé... On s'était mis entre deux arbres. On disait « Ben là, la tranchée craindra rien ! ». C'est là justement que ça a peté dedans ! Entre les deux arbres, l'obus est rentré là-dedans : ça a tout comblé ! (enseveli. Et on a tout déterré ça, vous voyez, je vous dis pas un mensonge, avec nos mains ! Et les sortir morceau par morceau ! [...]) On en a déterré huit ! Huit qui ont été tués ! »*

Il explique de manière hachée comment Victor, après le creusement d'une partie de tranchée, a parlé d'écrire une lettre avant l'arrivée du vaguemestre, et que lui en a fait de même, ce qui les a mis un moment à l'écart de leurs camarades qui fumaient une cigarette à l'abri entre les deux arbres qui étaient censés protéger cette portion de tranchée :

T- *« On était en train de faire une lettre quand l'obus est arrivé ! On était pas dans le tas ! [...] Le premier que j'ai tiré, j'ai ben tiré le bras tout seul ! Sans rien d'autre ! Ça m'avait ben... Ah ! Ça vous fait des secousses, entre nous soit dit ! Eh ben, ce nommé Victor, il disait : « Que veux-tu, mon ami, il faut se gendarmier ! Il faut prendre du courage. Et si c'était nous qu'on soit dans la terre ! On serait bien contents... enfin, nos amis seraient bien contents qu'on nous ressorte ! ». Eh bien, il m'a encouragé, ça fait que j'ai marché avec lui ! »*

E- *Sinon vous l'auriez pas fait tout seul ?*

T- *Ah ! Tout seul, je sais pas ! Je peux rien dire ! Mais ce Victor, il était tellement brave !¹⁹ Ah, il me dit : « Il faut quand même penser à leurs parents ! Et si c'était nous qu'on soit là ! On serait bien content qu'on sache où on est ! ». « Eh ben, j'ai dit, t'as raison, Victor ! ». Puis ça y est ! On les a sortis tous les huit ! ».*

Jean-Marie, revenant plusieurs fois dans l'entretien sur cet épisode qui l'a bouleversé, révèle clairement sa reconnaissance envers ce Victor²⁰ qui lui a donné, avec gentillesse, une leçon d'humanité et de courage, sans aucune référence explicite à la religion qu'il représente, et qui a donné l'exemple en accomplissant aussi la sale besogne...

Un contre-exemple

On a vu que les porteurs d'objets religieux bénis en justifient « l'efficacité » protectrice par un événement où la logique aurait dû faire qu'ils meurent, ou soient très grièvement blessés, alors qu'ils ont été préservés ou faiblement blessés. Mais on peut avoir un contre-exemple, où la protection religieuse requise se trouve démentie. C'est le cas cité par **Antoine Gayet** (cl.16), fils d'agriculteurs de Mionnay (Ain), valet de ferme avant guerre, puis métallurgiste après guerre à Oullins puis Vénissieux, avant de se retirer à Feurs. Il a combattu au 71^e R.I., puis au 172^e R.I.

T- *... « Alors y a un aspirant qui s'amène. Et puis, moi, j'étais de garde, il tombe à côté de moi (j'étais de garde dans la tranchée pour voir si quelqu'un venait, quoi !). Alors, on se met à discuter ; il me dit : « Mais*

¹⁹ Bien que le contexte soit celui de la guerre, le ton indique qu'il faut prendre « brave » non au sens de « courageux » (ce que Victor était sûrement) mais de « gentil », « bienveillant ».

²⁰ A un moment, il croit se souvenir de son nom de famille : Edaline ;

moi, avant d'envoyer mes hommes, j'irai me renseigner. » - « Hein, t'iras te renseigner ! (rire) Tu veux²¹ pas y aller deux fois ! » - « Eh ben, on verra bien ! » - « Oh ! Ce sera tout vu ! » - « Mais Celui qui est là-haut, je ferai ma prière, il me protégera ! ». Je lui dis : « Fais comme tu veux ! ». Le lendemain, le surlendemain, il est parti, il a fait vingt mètres à peu près, et puis ça y est, il a tombé ! Il a reçu un coup de mitrailleuse ! Et il en a gueulé ! Mais personne a été le chercher ! Oh ! Plus d'une heure, il a crié ! Avant qu'il soit mort, quoi ! »

Il explique ensuite assez longuement que le secteur était très dangereux, car sous le tir des mitrailleuses allemandes. Je reviens ensuite sur l'épisode de la prière :

E- « Alors vous dites, il faisait sa prière et il partait ! Est-ce que vous avez l'impression que la religion, ça jouait un rôle de soutien du moral ? (silence du témoin) Plus ou moins ? Ça dépendait des soldats ?

T- Ça dépend des gens. Comme celui-là, c'est ça qui le tenait, quoi ! Mais je lui ai dit : « Mon vieux... » - « Oh ! Il me protégera ! »... Y a pas de protection, là ! »

Manifestement, Antoine ne faisait pas partie des gens que « ça tenait ». Mais il ne profite pas du démenti qu'apporte à la croyance de l'aspirant le sort cruel qui le touche pour invalider l'efficacité protectrice de la prière. C'est le réalisme qui lui fait constater qu'on n'échappe pas au tir d'une mitrailleuse proche quand on est visé...

La distribution de scapulaires par des religieuses

Jean Giraudon (cl.11) né à Saint-Etienne, qui, après avoir appris la mise en carte pour la passementerie, a eu deux carrières après-guerre : une militaire jusqu'en 1928 qu'il termine comme adjudant-chef (sera lieutenant de réserve en 1935) une civile comme inspecteur des Postes, a été mobilisé en août 1914 au 16^e R.I. de Montbrison. Il a vu une distribution de scapulaires :

T- « En passant à Paray-le-Monial y avait des sœurs... Quand on partait au front, la première fois qu'on est partis, en 14. Alors les sœurs nous distribuait des scapulaires (rire), je sais pas quoi ! Alors, il fallait les mettre. Je les ai jamais mis, moi, parce que c'est pas mes idées, mais enfin c'est pour dire ! »

La distanciation par le rire du mot « scapulaire » et du principe du don général aux soldats permet déjà de comprendre que le témoin n'adhère pas à la croyance en l'efficacité protectrice de ces objets, peut-être même à la religion (« c'est pas mes idées »). Mais on apprend là que celui qui n'avait pas été doté par sa famille de cet objet pouvait le recevoir au cours de son trajet en train, au cours d'une halte dans une gare. Paray-le-Monial n'est pas une gare quelconque. Il s'agit du lieu où, entre 1673 et 1675, serait apparu, entouré de flammes, le Sacré-Cœur de Jésus, (ou Jésus montrant son cœur brûlant) à la sœur Visitandine Marguerite-Marie Alacoque, béatifiée en 1864, canonisée en 1920. Ces religieuses sont donc des Visitandines qui distribuent des scapulaires portant le Sacré-Cœur.

Selon **Louis Perroy**, qu'**Annette Becker** présente comme « l'historien de la dévotion au Sacré-Cœur » pour la revue « Etudes », la dévotion au Sacré-Cœur a culminé avec la Grande Guerre : « Qui eût jamais cru que la guerre de 14 verrait sur les poitrines de nos soldats près d'un million de fanions du Sacré-Cœur ? 100 000 soldats et officiers ont adhéré à la « Garde du Sacré-Cœur ». ²²

Une inimitié sur un fond religieux

Jean-Louis Richardier (cl.18) né à Chevrières, fils d'agriculteurs-passementiers, aîné d'une famille de quatorze enfants, a fait de 1910 jusqu'au printemps 1917 des études primaires et secondaires en Italie dans un pensionnat religieux tenu par des Frères français dans l'optique de former des enseignants pour les écoles catholiques. Après avoir été instituteur dans l'enseignement catholique dans la Loire et en Haute-Loire, il sera directeur d'écoles confessionnelles dans la Loire, la Saône-et-Loire et le Rhône, et s'établira à sa retraite, en 1962, à Bellegarde-en-Forez où il s'était marié en 1925.

Incorporé en avril 1917 au 36^e R.A. de Moulins, il sera versé au printemps 1918 au 14^e R.A de Tarbes, comme canonnier-conducteur, puis sera téléphoniste. Il aura de mauvais rapports avec son lieutenant, inimitié qu'il essaie d'expliquer par une divergence religieuse :

T- « J'avais pour chef un lieutenant, comme chef de groupe... Je sais pas pourquoi il m'avait pris en grippe. Et il m'a même humilié devant ses collègues, soi-disant parce que j'étais pas propre ! Que je me lavais pas suffisamment ! Alors que c'était pas vrai ! Je sais pas pourquoi il m'en voulait, ce type-là ! Cet officier, ce lieutenant. C'était un juif ! Il était juif ! Alors, je me demande si c'est pas parce que j'étais vraiment catholique. Nous avions l'aumônier, je vous l'ai pas dit, l'aumônier avec nous. Et l'aumônier disait la messe quelquefois et je servais d'enfant de chœur. Est-ce que c'est pour ça que le lieutenant m'en voulait ? J'ai

²¹ Vouloir est ici employé au sens local d'aller : « tu vas pas y aller deux fois ! », sous-entendu « car tu seras tué à la première ! »

²² Annette Becker, op.cit., p. 79

jamais su. J'aurais dû lui demander le pourquoi ! Si c'était aujourd'hui, je le ferais bien sûr ! J'avais pas assez de toupet à ce moment-là !

E- *Vous vous souvenez de son nom ?*

T- *Je l'ai su longtemps....Salmon ! Pas Salomon, mais Salmon ! Le lieutenant Salmon !*

E- *[...] Alors, puisque vous abordez la question de la religion... Je sais que la religion était très importante pour soutenir le moral. Est-ce que vous portiez une médaille ou un scapulaire sur vous ?*

T- *Ah ! moi, je devais avoir une médaille certainement ! Mais je me souviens pas. Je devais avoir une médaille parce que j'étais vraiment catholique, pratiquant convaincu, comme je le suis resté. »*

On peut s'étonner qu'un catholique qui s'affiche tel avec tant de clarté ne se souvienne pas s'il portait une médaille religieuse. Il a pourtant échappé à la mort de près, en Argonne, dans l'été 1918, alors qu'il faisait une épissure sur une ligne téléphonique coupée et qu'un obus est tombé à proximité, mais il n'attribue pas sa survie à sa médaille en racontant l'épisode.

Le journal d'un chrétien fervent

François Baizet (cl. 97), agriculteur à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire), sergent qui deviendra adjudant, et sera versé, en 1917, en raison de son âge, dans un régiment territorial, tient son journal quotidien tout au long de la guerre, et le prend comme confident de ses pensées, à la différence d'autres qui se contentent de noter les faits. Son catholicisme lui inspire des pages que je n'ai retrouvées nulle part.

Ainsi, le 10 février 1915, alors qu'il encadre une section de soldats chargés, en Belgique, de poser des réseaux de fils de fer la nuit, dans un terrain boueux, il trouve le moyen de sublimer cette épreuve :

« Je reprends le travail : pose de fils de fer. On n'y voit goutte. Un de mes hommes roule dans un grand fossé plein d'eau et de boue, il est presque caché là-dedans. Je le renvoie se faire sécher et en commande un autre . Peu après je tombe dans un trou d'obus plein d'eau. Je suis mouillé jusqu'aux genoux. Je continue néanmoins mon travail dans une obscurité épouvantable. Le fil de fer est horriblement emmêlé dans le rouleau et il faut une patience d'ange pour ne pas se mettre en colère. La boue vient jusqu'à mie-jambe dans les endroits où l'on passe souvent. Mais je veux être patient et obtenir quelques mérites. Si un de ces jours, une balle ou un obus m'envoient* de l'autre côté, je voudrais avoir quelques choses à mettre dans la balance de la Justice divine. La pluie vient à 11h ½... »*

Il faut avoir la foi chevillée au cœur pour considérer que les souffrances endurées à la guerre doivent être acceptées sereinement, sans colère, afin que cela pèse comme des mérites devant Dieu au jour de la mort, pour être jugé digne d'accéder au Paradis. Avec cette optique, toute épreuve devient une bénédiction...

Un mois plus tard, le 11 mars 1915, toujours en Belgique (Wlammertinghe) alors qu'il souffre depuis plusieurs jours, il renonce à en profiter : *« Je suis toujours fatigué. J'avais l'intention de me faire porter malade. Je vais attendre le prochain repos, si cela ne va pas mieux, j'irai à la visite. Et puis on aurait peut-être pu croire que c'était par peur et que je voulais pas aller aux tranchées de 1^{ère} ligne. Certes, je n'y tiens pas plus que cela, mais enfin, c'est le devoir, et il faut y aller, et* bien allons-y. Ce soir je suis allé voir un prêtre et me suis confessé. On ne sait pas ce qui peut arriver et il faut se tenir prêt. »*

Le sentiment du Devoir, celui de sa réputation, et la solidarité avec ses hommes poussent François à faire taire sa souffrance et à monter encore une fois en première ligne alors qu'un médecin-major aurait pu l'exempter cette fois-ci. Et il y monte en ayant préalablement confessé ses péchés, en avoir reçu l'absolution, pour être en état moral de paraître dignement devant Dieu si la mort survenait. *« Car vous ne savez ni le jour ni l'heure... »*, ainsi que l'enseigne la parabole des Vierges folles et des Vierges sages.

Plus d'un an plus tard, alors qu'il se trouve dans l'enfer de Verdun, c'est à la fois à un Dieu compatissant et à un Dieu vengeur qu'il s'adresse. Il se trouve avec son régiment à la côte de Froideterre, et souffre de la chaleur et de la soif. Après avoir longuement décrit les tranchées dévastées par les bombardements incessants, il évoque la soif, ce 1^{er} août 1916 :

« L'officier que j'ai relevé et qui n'avait plus rien à boire depuis un jour m'a demandé un verre d'eau. Toute la journée nous n'avons que très peu bu à la fois, l'économisant au possible pour le lendemain au cas où l'on ne nous en apporterait pas. Un verre d'eau ne restera pas sans récompense, dit l'Evangile. Mon Dieu, à notre secours et aidez nous ! La nuit chacun est à son poste, nous avons des morts à enterrer qui sentent mauvais, des feuillées à creuser. Vers 22 heures, une attaque allemande à la grenade se déclenche, elle est repoussée. A notre droite, le 130^e reçoit quelques obus de 75 de chez nous, nous avons tiré des fusées vertes pour faire allonger le tir, les allemands* en tirent de toutes les couleurs. L'explosion des grenades produit une fumée épaisse, on n'y voit rien. Je lance des fusées éclairantes. On m'apprend que le cap^{me} Moulard est tué, Bouchard blessé. Les gradés mettent du calme parmi les hommes énervés et tout rentre dans l'ordre, sinon le silence. Quelquefois, pendant une minute, rien, pas un coup de fusil ni de canons. Comme c'est bon, le calme ! Faut-il que les hommes soient bêtes de se tuer de la sorte. Je me demandais au plus fort du combat tout à*

l'heure comment il se faisait que le ciel²³, témoin de pareils crimes, ne nous écrasent pas tous autant que nous sommes. Il faut avoir passé 5 minutes sous cet enfer pour se faire une idée de ce que c'est. Vers 1 heure du matin une attaque repoussée également.... ».*

C'est au Dieu compatissant du Nouveau Testament (qu'il cite) que François réclame du secours, et en l'occurrence de l'eau. C'est au Dieu vengeur de l'Ancien Testament qu'il se réfère, destructeur de Sodome et Gomorrhe, lanceur des sept plaies d'Egypte, quand il s'étonne que tant de barbarie de la part des hommes des deux camps belligérants ne leur vaille pas les foudres du Ciel. Ici, la foi supplante le patriotisme qui donne toujours le bon droit à son camp.

Les grandes fêtes religieuses annuelles inspirent à François, quand il a le temps d'écrire, des réflexions plus approfondies. En témoigne cette page écrite le jour de la Toussaint 1916, alors qu'il se trouve à Bulainville, au sud-ouest de Verdun, suivant un cours de chef de section, fonction qu'il occupe déjà depuis quinze mois !

« 1^{er} Novembre – Bulainville » - C'est aujourd'hui la Toussaint. Voici la 3^e que nous passons en guerre et cela n'a pas l'air de finir. De chaque côté on arme, on arme toujours tant et plus. Les hommes semblent devenir plus rare, aussi le matériel s'augmente pour les remplacer. Il faut aussi que les hommes se reposent pour tenir aux efforts qui leur sont demandés. La Toussaint, les morts ; autrefois on pleurait les morts, on allait les voir au cimetière, c'était leur fête. Combien de morts ont été accumulés depuis 27 mois de carnage féroce ? Pas une famille qui n'est* à pleurer quelqu'un, et où sont leurs corps ? Pour la plupart, pulvérisés par les obus et sans sépulture sur les champs de bataille. Et tout cela est fait pour la culture, la civilisation. Elle est jolie ma foi et la civilisation peut être fier* de son œuvre. Est-elle plus excusable en Europe sous prétexte qu'elle est régit* par les lois internationales. Je sais bien qu'il ne faut pas voir la guerre sous ce jour et que nous l'avons subie. Cette guerre, l'allemand* nous l'a imposé* et nous la faisons pour défendre notre pays, notre sol, notre liberté contre l'emprise germanique. Quelle qu'elle soit elle est navrante et combien j'estime ces troupes noires qui se battent pour nous, nous qui leur avons fait la guerre autrefois et changé leurs mœurs. Bien sûr, ils ont gagné au changement mais le comprennent-ils ? Cela est probable heureusement.*

J'ai été à la messe ce matin et le curé de la paroisse, vénérable vieillard à barbe et cheveux blancs, emmenés en captivité par les boches* pendant plus d'un an, a fait un gentil sermon... »*

La comparaison entre le sort des morts, pieusement ensevelis et honorés lors des Toussaints d'autrefois (ou du lendemain, jour des Morts), et ceux qui sont déshonorés, sans sépulture souvent, pourrissant sous les intempéries depuis trois Toussaints de guerre, fait prendre conscience encore plus profondément à François du recul des valeurs et des pratiques de la prétendue civilisation occidentale. Cependant, il ne discute pas la supériorité morale française lui donnant le droit de se défendre devant l'agression germanique. Quant à son appréciation sur les troupes africaines (dites « Sénégalaises ») elle est à la fois exempte de racisme, admirative, et teintée d'ethnocentrisme de façon désuète (pour nous qui le lisons un siècle plus tard) car il ne conteste pas le bien-fondé de la colonisation culturelle française dont il semble penser naïvement que c'est par gratitude et spontanément que les colonisés africains viendraient à sa rescousse...

Aspects religieux dans la correspondance de Joseph Devaux

Joseph Devaux (cl. 99) de Belmont-de-la Loire, fils d'agriculteurs, a été un séminariste brillant (au point d'être envoyé au grand séminaire de Saint-Sulpice à Paris) avant d'abandonner l'idée de prêtrise, de se marier, et d'entamer une carrière dans la banque. Il est cadre bancaire à Annonay au moment où il est mobilisé en août 1914, et a la chance de profiter, sans l'avoir demandé, comme on l'a vu au chapitre XXIX, de la politique peu avouable du Crédit Lyonnais d'« embusquer » une partie de ses cadres. En juin 1915, il est à Excideuil, en Dordogne, et, simple caporal, sert de secrétaire au colonel du 92^e R.I. Territoriale. Il écrit régulièrement à sa femme Eugénie revenue à Belmont avec leurs deux jeunes enfants.

La guerre comme punition divine

Ce thème, répandu dans une partie de l'intelligentsia catholique, revient épisodiquement dans ses lettres. Ainsi le 6 juin 1915, il prophétise et explique : *« La guerre actuelle entraînera la ruine de toute l'Europe en hommes et en finances. J'y vois un châtement épouvantable de tous les peuples adonnés à l'irréligion et au matérialisme, on a ri de Dieu, Dieu se rit des nations. »*

Le 24 juillet, il revient sur ce thème, alors qu'il attend une permission agricole pour faire les moissons dans la ferme de ses parents : *« La guerre menace toujours de durer très longtemps, on ne peut prévoir aucune issue, de plus c'est toujours l'incertitude sur le résultat final. C'est un terrible châtement pour tous les peuples de l'Europe, les stupides et les inconscients ne comprennent rien à tout cela, ils sont hébétés dans leur inconscience et leur matérialisme. J'ai un voisin de table, amusant par son optimisme naïf, rien n'ébranle son*

²³ Le mot « ciel » est écrit sans la majuscule attendue « Ciel » lorsque le sens est Dieu, par métonymie.

entêtement, les meilleurs arguments se brisent contre sa stupidité. Je me contente de l'écouter pour m'égayer dans les tristesses présentes, heureux imbécile ! Inutile de te dire que c'est un anticlérical forcené d'une haute ignorance en matière religieuse. »

L'irrégion de ses compatriotes, et particulièrement celle du peuple, le scandalise et lui paraît constituer une justification de ce châtement divin. Monté au front fin août 1915, d'abord comme instructeur des réformés temporaires et auxiliaires versés dans le service armé par suite de l'application de la loi Dalbiez, il découvre la vie en tranchées en décembre 1915, dans l'Artois, au bois de la Hache. Le 23 décembre, il écrit à Eugénie :

« Malgré la guerre, malgré le danger, j'ai constaté que le sentiment religieux n'existait pas chez l'immense majorité de ceux qui m'entourent ; on n'entend que blasphème et ordure. L'autre jour, trois ou quatre imbéciles qui m'ont inspiré de la pitié ont longuement singé la confession. Cependant que les obus sifflaient sur nos têtes, le dévouement et l'abnégation marchent de pair avec l'irrégion ; la plupart de ceux que je vois sont d'un égoïsme féroce, ils sont à peine sociables. Jamais je n'ai éprouvé autant de dégoût pour l'humanité. Quand on vit avec le peuple, surtout en face du danger, on voit tout de suite la bête dans sa férocité et ses instincts répugnants ».

Le fils du peuple qu'est Joseph Devaux, mais d'un peuple paysan, croyant et bien pensant, de la région de Charlieu, fait l'expérience d'un autre peuple, en partie ouvrier, incroyant, qu'il trouve vulgaire, asocial, bestial, haïssable. La charité chrétienne ne lui inspire aucune mansuétude envers ses compagnons de misère et de combat, et sa misanthropie et son manichéisme se trouvent augmentés de cette fréquentation.

Plus de deux ans après, en février 1918, alors qu'il est aspirant et a déjà été blessé deux fois, il se trouve vers Saint-Dié, dans les Vosges, comme instructeur de jeunes recrues, puis de territoriaux. Sa vision de la guerre lui paraît toujours téléguidée par les forces divines, mais le châtement divin lui paraît moins viser l'irrégion du peuple et le matérialisme généralisé, que le pacifisme (lire : d'obédience socialiste) qui prévalait avant guerre et qui a ressurgi en 1917, au moment des mutineries. Le 10 février, il écrit à son épouse :

« Je m'ennuie un peu dans ce pays solitaire avec cette existence stupide à laquelle nous sommes assujettis du matin au soir. La guerre paraît toujours devoir être interminable, aucun événement qui fasse prévoir une solution même très lointaine ; de part et d'autre, on se regarde, c'est une désolante immobilité. Oui ! à moins d'un miracle, celui que Tante Eugénie nous promet depuis longtemps, cet équilibre entre les belligérants peut durer bien longtemps encore. Il est vrai que la question du pain devient de plus en plus pressante. La Providence attend son heure et comme elle a permis la guerre à l'heure où tout le monde s'endormait sur le mol oreiller du pacifisme, elle réglera le conflit universel quand nous prédirons qu'il est impossible de terminer cette calamité. »

Le style de Joseph, au fil du temps, est devenu moins tranchant, la Providence, version féminisée du Pouvoir divin, n'a plus déclenché la guerre pour punir les hommes et les peuples oublieux de Dieu, elle l'a seulement permise, et elle peut la faire cesser quand bon lui semblera...

Une réflexion amère sur la déchristianisation d'une région, voire du pays

Un bon mois plus tard, alors qu'il n'a pas changé de lieu ni d'activité, le dimanche 17 mars 1918, Joseph fait à nouveau part à son épouse d'un fait qui le désole, et en détecte l'origine :

« Cependant le jour dominical ne gêne pas beaucoup dans leurs habitudes tous ces Vosgiens primitifs. Ils travaillent dans leurs champs, ils lient leurs bêtes comme un autre jour. C'est l'indifférence absolue en matière religieuse, à part quelques jeunes filles qui viennent pour regarder les officiers, il n'y a presque personne à la messe. Le curé a eu ce matin quelques dures paroles mais combien méritées à l'adresse de ses ouailles. Comme presque partout, la population est stupide à l'endroit des idées religieuses et d'une ignorance qui ne m'étonne plus depuis que je parcours le front. Oui, je croirai qu'il s'est opéré un grand miracle si la guerre ramène la masse à la religion. Le poilu lui aussi est d'une rare inintelligence pour tout ce qui touche aux questions de la morale et de la religion. Sur trois ou quatre cents hommes qui constituent le C.I.D.²⁴, une trentaine vont à l'église. La république a fait du bel ouvrage depuis quarante ans, elle recueille en ce moment les fruits de l'éducation qu'elle a donnée et de la politique qu'elle a pratiquée. Attendons la fin. »

La désaffection vis-à-vis de la messe dominicale, et du repos sacré du dimanche, est pour Joseph un signe sûr de l'indifférence religieuse, qu'il impute essentiellement à l'instauration des lois scolaires de la III^e République, promouvant la laïcité parmi ses trois valeurs fondamentales dès le début des années 1880, puis séparant l'Eglise de l'Etat en 1905. Même l'assistance à la messe des jeunes filles ne lui paraît pas sincère car il lui impute une raison frivole de coquetterie, voire de séduction à l'égard des officiers. Et comme la religion lui paraît le seul fondement de la morale, celle-ci a manifestement fléchi (et même disparu aux yeux de cet intellectuel pessimiste) du fait de cette carence.

²⁴ Centre d'Instruction Divisionnaire, auquel est rattaché pour le moment Joseph Devaux

Cependant Joseph ne peut se résoudre à imaginer que Dieu punira la France et son régime républicain au point de lui infliger la défaite. Deux semaines après, le 1^{er} avril 1918, malgré l'avancée spectaculaire de l'armée allemande au cours de son offensive de printemps, il rassure son épouse :

« Tout autour de moi, on lit le journal, chacun suit avec passion les événements actuels. Ce qui arrive ne me surprend nullement, je ne serai pas étonné que la situation devienne encore plus critique, c'est alors que Dieu fera éclater sa puissance en nous sauvant, il ne faut pas se faire illusion, le Sacré-Cœur nous donnera la victoire pour nos armées mais seulement quand la France officielle le lui demandera. »

Sous quelle forme conçoit-il cette demande ? Une réconciliation des forces politiques avec les dirigeants de l'Eglise de France ? Un appel au Pape ? La promotion de l'enseignement confessionnel ? La présence massive de l'armée américaine sera d'un grand secours pour donner raison à Joseph Devaux, avant même la fin de l'année, ce qu'il est loin d'imaginer pour le moment.

La certitude de la protection divine

Joseph, à la différence des soldats vus précédemment, ne paraît pas faire dépendre sa vie de la protection d'un objet religieux, médaille ou scapulaire. Certes, il lui est arrivé de recevoir une image pieuse peinte pour lui, comme il le confie à son épouse dans une carte du 20 janvier 1917, alors qu'il est à Joinville pour passer des épreuves lui permettant d'être officier :

« J'ai bien reçu le Sacré-Cœur qu'a peint pour moi Mlle Beluze, je vais lui envoyer une lettre de remerciements » ;

La destinataire a bien reçu cette lettre puisqu'elle répond huit jours après, sur un papier à en-tête de l'Hôtel du Parc, tenu par Beluze, Perrin successeur, de Belmont :

« Monsieur Devaux,

Je suis heureuse de savoir par votre aimable lettre que mon petit Sacré Cœur vous a fait plaisir, c'est bien peu de chose, mais je l'ai peint pour vous avec d'autant plus de plaisir que je sais que vous le porterez avec confiance et je désire de tout cœur ainsi que les miens qu'il vous porte bonheur ».

On apprend ainsi que l'objet de piété censé protéger le soldat pouvait être conçu spécialement pour lui, par une personne étrangère à sa famille. Mais l'expression profane *« vous porte bonheur »* est mal adaptée à la conception intellectuelle et rigoriste qu'a Joseph de la religion.

Souvent Joseph affirme sa conviction d'être protégé par Dieu ou la Vierge, sans se référer à un objet de piété. Nous l'avons vu dans le chapitre précédent. Nous le relisons par exemple dans sa lettre à Eugénie du 15 août 1917, alors qu'il est aspirant au 158^e R.I. et qu'il va quitter le dépôt divisionnaire pour le front :

« Mais je t'en prie, ne t'alarme pas afin de ne pas attrister les mignons, je t'avoue que j'ai pleine confiance, je suis absolument persuadé que je serai protégé, comme je l'ai toujours été d'ailleurs »

Moins d'un mois plus tard, le 11 septembre, il affirme la même conviction :

« La guerre paraît toujours devoir durer de plus en plus, à présent nous attendons les Américains, mais c'est toujours à nous de tenir et les quelques hommes valides qui restent encore seront démolis quand les nouveaux alliés seront prêts à entrer dans la danse. Nous voulons châtier tous nos ennemis mais je crois que le châtiment nous éprouve aussi quelque peu. Enfin, j'ai toujours foi en la Providence et j'espère bien qu'elle me conservera et que nous pourrons encore être heureux après la guerre dans notre petit ménage avec les mignons. »

Le 9 octobre, alors que se prépare une attaque d'envergure pour sa division, il écrit à Ninette :

« Je ne dois pas te cacher que sans doute bientôt nous attaquerons, mais il ne faut pas te désoler ni te laisser aller au découragement ni au désespoir. Songe que beaucoup de personnes prient pour moi ; je suis absolument tranquille au sujet de ma conservation, je suis même très étonné de n'éprouver aucune appréhension, je suis certain que Dieu me conservera pour notre bonheur à tous, sois donc forte, surtout ne pleure pas, je ne veux pas que tu t'attristes. Aie confiance comme moi et songe que la puissance de Dieu se moque des dangers que courent ceux qu'elle veut conserver. Si je te dis tout cela, ce n'est pas pour te prodiguer de vaines consolations ; d'ailleurs tu sais comme moi que la Providence veille sur nous tous et qu'elle tient compte des prières qui lui sont adressées, donc courage et confiance absolue. »

La profondeur de leur foi commune donne aux exhortations de Joseph une puissance persuasive pour convaincre Eugénie, la consoler, la rassurer, la pousser à prier pour renforcer encore le décret divin de la conservation en vie, ce qui tendrait à dire que ce décret peut être modulable, alors que Joseph le perçoit comme absolu. Le mot de « confiance » a ici son sens psychologique ordinaire et, de plus, un sens sacré d'adhésion totale en la bonté de la Providence divine.

Le 29 octobre 1918, le sous-lieutenant Devaux, dans un mot bref, tente encore de rassurer son épouse avec le même argument mystique malgré le contenu peu rassurant de l'information donnée :

« Ma petite Ninette, Aujourd'hui nous avons soutenu un très dur combat, mais comme toujours, grâce à la protection divine, je m'en suis tiré indemne, malheureusement j'ai perdu les deux tiers de ma section en tués ou en blessés. Je pense que nous ne tarderons pas à être relevés. Mille baisers et caresses à tous »

C'est la dernière lettre de Joseph Devaux. Dans la correspondance pieusement conservée par sa veuve, figure sa dernière citation, à l'ordre de l'armée, où il est appelé par son prénom officiel, Maurice : « *DEVAUX Maurice, sous-lieutenant de la II^e Compagnie du 409^e Régiment d'Infanterie :*

« Le 1^{er} novembre 1918 à l'attaque de Banognes, a réussi, par son exemple, à faire progresser sa section sur un glacis entièrement battu par les mitrailleuses ennemies ; blessé en essayant de faire un bond en avant, est mort de ses blessures ».

C'est le 6 novembre 1918, à l'hôpital de Mont-Notre-Dame, dans l'Aisne, que Joseph Devaux a rendu son âme à ce Dieu qui l'avait si bien protégé jusque là, malgré quelques blessures...

Eugénie et la consolation de la religion

Eugénie est à l'unisson de son époux en matière de religion, sauf que la sienne reste plus simple, ne débordant jamais dans le domaine de la politique ou de la métaphysique. On pourrait citer nombre de ses lettres pour le prouver. En voici deux, proches de la fin de la guerre.

Le 4 août 1918, elle lui écrit : *« J'ai lu et relu tes deux lettres qui m'ont bien attristé, hélas ! Je comprends trop bien ta tristesse, la vie que vous menez est une vie de misères et de souffrances, remonte toi tant que tu pourras, mon cher Joseph, il n'y a que les consolations de la religion qui peuvent adoucir tes peines et puis songe que si là-bas dans le civil il y en a qui jouissent, rappelle-toi également qu'il y a une femme qui souffre de tes peines et deux enfants qui parlent et prient pour leur papa qu'ils aiment tant. Dieu t'a conservé jusqu'à maintenant, il te gardera encore et nous aurons la joie de nous revoir. »*

Le 24 septembre 1918, elle lui fait part d'une visite à un malade à l'agonie : *« Tout à l'heure je suis allée passer un moment auprès d'un malade, le père Ducasse, qui est agonisant, il m'a dit qu'il prierait bien pour toi dans le ciel, il a ajouté avec peine qu'il avait beaucoup d'estime pour toi et qu'il demanderait à Dieu de te conserver sain et sauf à ta famille. Je t'assure que j'étais contente, je me disais en le regardant qu'il allait paraître devant Dieu et qu'il allait lui demander ta conservation. ».*

La foi d'Eugénie est vraiment celle du charbonnier. Elle ne doute pas que cet agonisant, aussitôt mort, paraisse devant Dieu et devienne auprès de Lui un intercesseur en faveur de Joseph...

Aspects religieux dans la correspondance du couple Reymondon

Comme on l'a vu dans le chapitre précédent, ce couple d'agriculteurs de Saint-Maurice-en-Gourgois a été séparé par la guerre peu de temps après son mariage, en avril 1914. Le mari, Eugène, a 36 ans en 1914, l'épouse, Antonia, est beaucoup plus jeune puisque de quinze ans sa cadette. Elle doit désormais s'occuper d'une ferme importante, avec un père peu valide et un domestique porté sur la boisson.

Dès décembre 1914, Eugène, sergent au 23^e B.C.A. de Grasse, contracte une grave fièvre typhoïde en Belgique et sera hospitalisé jusqu'en mai 1915. De l'hôpital de Saint-Riquier, près d'Abbeville, il lui écrit le 15 février 1915 ce qu'il espère de bénéfique de cette guerre qui commence :

« Cependant cette terrible guerre ne fera certainement pas de mal à tout le monde, que d'incroyants ont retrouvé la foi, que de tièdes catholiques ont pris des résolutions sérieuses pour s'acquitter de leurs devoirs de religion. De mes yeux j'ai vu s'accomplir ces transformations. La chapelle de l'hôpital est tous les soirs à la prière et le dimanche à la messe bondée d'assistants. Que des membres de certaines familles divisées se rallieront, reconnaissant que pour des choses trop légères ils s'étaient brouillés. Le Père deviendra meilleur Père, l'époux meilleur époux, le fils meilleur fils et le citoyen meilleur envers ses semblables car pour la plupart la mort a plané bien des heures et des jours au combat ou même a* l'hôpital. Dans ces heures de dangers beaucoup qui n'avaient jamais réfléchi ont compris ce que c'était que la vie, ils ont vu ces milliers* de camarades dont la vie était terminée à vingt ans, et attendant leur tour. Que c'est donc vrai qu'il faut faire le bien ; et être sage, la vie est courte, il faut bien l'employer.*

C'est ce que je me propose de faire si comme je l'espère Dieu veut me rendre à toi. »

Un mois plus tard, à l'occasion du dimanche des Rameaux, le sergent Reymondon, en convalescence à Abbeville cette fois, adresse cette lettre à Antonia, où se conjugue la fierté du gradé en fonction de commandement et la fierté du chrétien qui se sent presque investi d'une mission de réévangélisation :

«...A 7 heures moins le quart j'ai rassemblé tous les hommes de l'hôpital désirant assister à la messe, j'en ai réuni près de 200, les ai formés sur quatre rangs en profondeur et conduit a* l'église de la ville. Si tu avais vu ton petit mari conduisant à travers les rues de la ville cette petite troupe marchant bien en ordre, tu aurais ouvert grands les yeux. Etant le sous-officier le plus ancien, j'avais toute responsabilité, aussi me tenais-je a* mi-hauteur de ma colonne pour pouvoir observer si les derniers ne se cavalaient point dans les cafés. A l'Eglise* encore, je devais me tenir à la porte afin que aucun de ces faux chrétiens ne se sauve et croyais être obligé de me tenir tout à fait au fond, mais heureusement que la rentrée a eu lieu par une porte latérale et je me suis trouvé de cette façon en bonne place pour entendre le prédicateur, qui a fait pour nous spécialement un sermon de préparation a* la Fête de Pâques. J'espère en conduire un grand nombre*

dimanche prochain à la Sainte Table. Moi, c'est fait du 19 mars à St Riquier, mais je renouvellerai. A la sortie de la messe distribution par un prêtre de médailles, cantiques et chapelets. »

Eugène fait allusion à la communion pascale (« la Sainte Table ») à laquelle tout chrétien doit s'astreindre. Lui a déjà communié le dimanche précédent, jour des Rameaux, mais il le refera. Il place son honneur dans le nombre important de soldats qu'il amènera à accomplir leur devoir de communion annuelle, mais n'est pas dupe de la ferveur affichée de tous, puisqu'il traque les fuyards éventuels à la fois au cours du déplacement et à l'intérieur même de l'église... Ce qui laisse à penser que certains se sont joints au groupe pour être bien vus, mais croyaient y trouver une bonne occasion pour aller discrètement au café, en comptant sur la masse pour passer inaperçus !

Les références à la religion ont rarement cette longueur sous la plume d'Eugène, et elles ne sont pas très nombreuses. On en trouve cependant une importante à l'approche de la naissance de leur premier enfant, dans la lettre du 17 février 1916 :

« Il faut espérer que samedi le Capitaine me permettra de me mettre en route et que nous aurons tous deux le plaisir d'offrir dans le courant de la semaine prochaine une petite créature au Seigneur, le remerciant de nous avoir unis et à travers ces malheureux temps, de nous donner aide et protection, nous ménageant de petits moments heureux dans cette affreuse tempête. Oh oui, si tout se passe bien, malgré la séparation qui aura lieu à la fin de la permission, malgré de longs mois de guerre encore, je m'estimerai heureux. »

Finalement, le petit Antoine verra le jour le 4 mars 1916. Eugène, dans sa lettre, inverse la formulation habituelle : les nouveaux époux offrent « une petite créature au Seigneur » alors que la coutume chrétienne est plutôt de dire que Dieu donne un enfant aux époux. Mais l'inversion fait apparaître la naissance comme une action de grâces adressée à Dieu, en augmentant d'un être le nombre de ses fidèles, pour le remercier de sa protection, notamment contre les périls de la guerre.

De la part d'Antonia

L'essentiel des lettres d'Antonia concerne la gestion de la ferme, qu'elle a beaucoup de mal à assumer, car elle est peu aidée, mais qu'elle accomplit bravement. Elle se déplace chaque semaine de son hameau de Sabonnaire jusqu'au bourg de Saint-Maurice-en-Gourgois pour assister à la messe dominicale, et même parfois aux vêpres le dimanche après-midi. Dès le début de la guerre, elle constate une affluence inhabituelle à cette dernière cérémonie. Ainsi écrit-elle le 4 octobre 1914 :

« Je suis allée à vêpres cette après-midi. L'assistance était nombreuse. Tout le monde a beaucoup de grâces à demander à Dieu. On fait beaucoup de prières après les vêpres, le chemin de la Croix, et aussi des prières pour les soldats. Ayons confiance, mon cher Petit, que nous serons exaucés. Que de bonheur nous retrouverons tout à la fois après l'épreuve cruelle que nous aurons traversée. Car je ne sais combien cette séparation pénible doit durer encore... »

Si Antonia savait qu'elle durerait encore douze fois plus que les trois mois de séparation qu'elle a vécus ! Et qu'elle aurait à élever seule son fils (à naître) pendant deux ans et demi ! Elle témoigne de la ferveur religieuse retrouvée de toute la population de Saint-Maurice, et d'ailleurs sans doute : la guerre, en mettant en péril les vies des hommes, en brisant le train-train de la vie quotidienne, ramène tout le monde aux valeurs essentielles, et la religion pour beaucoup constitue la réponse à l'inquiétude générale.

Début décembre 1914, Antonia voit mourir sa mère. Elle n'en informe pas son mari malade pour le préserver, et regrette, dans une lettre du 3 janvier, qu'il en ait été informé par une belle-sœur. Désormais, elle peut en parler, et lui écrit le 8 janvier 1915

« Je prie toujours bien la Sainte Vierge. Hélas je suis des plus éprouvée en ce moment mais j'ai confiance que Dieu bénira la résignation avec laquelle j'ai accepté le sacrifice qui m'a été imposé si subitement. Espérant que je serai toujours protégée par ma mère qui m'a tant aimée, je conserve espoir, courage et confiance. Au revoir mon Chéri, reçois avec tous mes baisers ma tendresse, mon affection et mon amour. »*

Comme on l'a lu dans la lettre de l'aumônier Dubourg à la jeune veuve du fusillé de Vingré Jean Blanchard, le mort aimé et chrétien modèle de son vivant devient au Ciel un protecteur des siens. Et Antonia escompte que son acceptation résignée de la mort de sa tendre mère sera portée à son actif de mérites par Dieu. Le lendemain 9 janvier, disposant de plus de temps, elle explicite davantage cette notion de mérite, qui est vécue comme du donnant-donnant : j'accepte sans rechigner les épreuves que Dieu m'envoie et Lui exaucera mon souhait le plus cher, ramener intact mon époux à la maison (tout en m'octroyant d'ici là la force morale suffisante pour ne pas céder au désespoir) :

« Moi je vais bien ; en ces moments de tristesses et d'épreuves Dieu m'accorde une force et un courage que je ne croyais pas d'avoir. Oh ! que je suis éprouvée ; que j'ai des peines et toutes à la fois. Si je n'avais pas toi je n'aurais plus d'espérance et je me laisserais aller au découragement. Mais je veux vaincre pour te rendre toi aussi un peu heureux si Dieu veut bien me le permettre. Ton retour a toujours été bien désiré et il l'est encore davantage dans mes moments de tristesse. Il me semble qu'en toi je trouverai de la consolation comme j'en trouvais quand je comptais* mes peines à ma Mère. Elle m'a tant consolé* de fois*

quand je pleurais ton absence, alors qu'elle ne pouvait s'en consoler elle-même. Oh ! mon cher Eugène, Dieu nous envoie des moments bien terribles. Acceptons tout cependant car les mérites ne resteront point sans récompense. Vois-tu j'offre toutes mes peines à Dieu pour qu'Il m'obtienne ton retour. »

La catholicisme intellectuel et conservateur de Joseph Sorgues

Le lecteur doit commencer à se familiariser avec ce témoin, qui a tenu son journal tout au long de la guerre dont il a été éloigné par une très grave blessure reçue le 25 septembre 1915, au déclenchement de l'attaque de Champagne. Né en 1895 à Romanèche-Thorins (Saône-et-Loire), il a étudié dans l'enseignement catholique avant de devenir lui-même enseignant au pensionnat de Bellegarde à Neuville-sur-Saône, puis, après guerre, instituteur puis directeur de l'Ecole Saint-Nizier à Lyon jusqu'en 1929, avant d'être, jusqu'à sa retraite en 1962, professeur d'enseignement général littéraire à l'Ecole Professionnelle des usines Péchiney, à Saint-Auban (Alpes-Maritimes).

Chronique religieuse avant son incorporation

Incorporé avec la classe 15 en décembre 1914 (le 20 pour lui), Joseph a eu le temps de noter des aspects religieux divers du tout début de la guerre, mais dans sa région lyonnaise, tout en réagissant aux grandes nouvelles nationales qu'il connaît par la presse dont il est lecteur assidu.

Le 15 août 1914, jour de l'Assomption, il se trouve à Romanèche et rapporte la demande faite par le prêtre de protection générale pour les soldats de la localité, avec une promesse à la Vierge :

« A la messe de la Sainte Vierge Monsieur le Curé a promis au nom de tous les habitants de faire réparer la chapelle de la Vierge Marie si tous les enfants de Romanèche revenaient de cette guerre. Nous mettrons, a-t-il dit, 2 ans, 4 ans, 8 ans s'il le faut, mais nous accomplirons notre œuvre sacrée. Daignez, ô Marie, écouter notre prière ; nous n'avons plus d'espoir qu'en vous, et la France est sauvée ; un désir exprimé, et tous nos frères, nos pères, nos parents et amis sont sauvés. Ah ! Reine du Ciel, patronne de la France, comme nous le chantions à Bellegarde, pourrez-vous rester insensible à nos supplications ? Non, n'est-ce pas, vous les exaucerez, vous garderez tous ceux qui sont partis et vous lutterez avec nous pour abattre cette Allemagne maudite, ces protestants qui vous blasphèment et ne veulent pas reconnaître votre titre de mère de Dieu. Vierge de Bellegarde, dont la statue domine au loin la plaine, conservez tous ceux qui ont vécu au Pensionnat sous votre protection ; en ce beau jour de votre fête, vous ne pouvez rien nous refuser... ».

A la différence de la plupart des catholiques français, Joseph connaît un des principaux points de divergence entre catholicisme et protestantisme, et annexe la Vierge dans le camp catholique français puisque les disciples de Luther en renient le statut mystique exceptionnel. Quant au vœu des paroissiens de Romanèche, il est bien intentionné, mais bien irréaliste. Un bon mois plus tard, le 27 septembre 1914, Joseph établit la liste nominative des pertes subies dans les rangs des soldats de Romanèche : on y compte déjà 11 morts (+ 9 dans ses relations d'ailleurs, notamment de Bellegarde), 39 blessés et 10 prisonniers.

Le dimanche 13 septembre 1914, après l'annonce de la victoire de la Marne (appelée par beaucoup de Français « *le miracle de la Marne* » tant l'avancée allemande sur Paris paraissait irrésistible), Joseph dresse un vaste diptyque en opposition scandé par les leitmotifs antagonistes « *Gloire à...* » / « *Honte à...* ». Cette seconde partie est fortement marquée de religion, dont divers aspects servent à flétrir d'ignominie les nations ennemies :

« Honte sur toi, Autriche qui, tenue en laisse comme un chien par ton alliée, n'a pas craint d'attaquer injustement un petit peuple déjà bien éprouvé et de provoquer ainsi une conflagration générale où vont s'engloutir tant de vies humaines ; toi dont le monarque, pourtant croyant, a frappé au cœur le Souverain Pontife et l'a fait mourir²⁵, plus cruel que Colonna, en déchaînant la guerre européenne. Honte surtout sur toi, Allemagne maudite, ange d'orgueil qui sombrera comme Lucifer ; perturbatrice de la paix du monde depuis un demi-siècle, persécutrice des Polonais à l'est, des Alsaciens-Lorrains à l'Ouest et des Danois au nord ; honte sur toi, blasphématrice de la Vierge et insolente envers Dieu, honte sur toi qui fait la guerre en lâche, tuant les femmes et les enfants, tirant sur les ambulances, achevant les blessés, massacrant les innocents, torturant les prisonniers, semant partout le deuil et la ruine ; ne respectant ni les lois de la guerre, ni le droit des gens, ni la vie des otages, ni la soutane du prêtre ou de l'évêque, ni la croix rouge de l'infirmière. Honte sur vous, nations qui serez clouées au pilori de l'histoire humaine par tous les peuples, outrés de voir vos attentats contre la civilisation, et désireux de vous voir écrouler dans la boue et le sang ! ».

Outre tous les poncifs qui avaient cours au début de la guerre pour accuser l'ennemi de toutes les infamies, l'accusation temporelle d'avoir causé la mort du Pape, les griefs spirituels de blasphème envers la Vierge Marie et de similitude envers l'ange déchu devenu Satan, Lucifer, le porteur de Lumière devenu maître

²⁵ En réalité, Pie X est mort d'une bronchite le 20 août 1914 (il avait été élu le 4 août 1903) ; mais on peut toujours alléguer que le déclenchement d'une guerre européenne a contribué à aggraver son mal moral. Il a été béatifié en 1951 et canonisé en 1954.

des ténèbres de l'enfer, servent à montrer que Dieu est du côté des Français, bons catholiques, faisant dans leur bon droit une guerre défensive. Cet irrespect envers la Vierge Marie, à qui est dénié un lien avec le Divin, est un des éléments fondateurs de la détestation de l'Allemand chez nombre de penseurs catholiques, ainsi que le rappelle **Annette Becker** citant **Paul Claudel** : « *Paul Claudel confie de même à plusieurs reprises dans sa correspondance cette haine de l'Allemagne matrice du protestantisme : « N.S. ne laissera pas sans vengeance cette injure faite à sa mère. Les protestants détestent tellement la Sainte Vierge ! [...] Voici le mois du Rosaire, il nous apportera la victoire, contre les armées du Diable, contre les hordes de Luther. »* (lettre de P. Claudel à Francis Jammes du 1^{er} octobre 1914).²⁶

Le lendemain 14 septembre, Joseph relate une cérémonie religieuse exceptionnelle ayant eu lieu à Paris, montrant que la France entière - et sa capitale en tête - se mobilise derrière ses chefs religieux :

« *Hier à Notre-Dame a eu lieu une grandiose cérémonie. On a promené les reliques de Ste Geneviève, St Denis, St Marcel, St Rémi, St Louis, St Vincent de Paul, la statue de Jeanne d'Arc portée par 2 caporaux de tirailleurs algériens et de 2 soldats d'infanterie, et celle de Notre-Dame de Paris, haute de 1m80, en argent massif, don de Charles X. Dans la foule innombrable qui put pénétrer dans l'église, évaluée à 10 000 personnes, on remarquait des députés, des sénateurs, des conseillers généraux, de nombreux officiers, dont plusieurs blessés. Le cardinal Amette, qui revenait de Rome, a donné à la foule et à l'armée la bénédiction toute particulière du Pape pour la France. De nombreux cris ont éclaté : « Vive Monseigneur ! Vive la France ! ». En effet, vive l'Eglise et vive la France, on ne les sépare pas, on les aime ensemble et je crois que ceux qui se battent le mieux là-bas, sur la ligne de feu, ce sont les catholiques, qui furent persécutés, bannis, exilés même et qui sont noblement revenus se mettre au service de leur ingrate patrie, ceux qui ont communie avant de partir, ceux dont un célèbre général chrétien – Sonis²⁷, je crois- disait : « Quand on possède Dieu dans son coeur, on ne capitule jamais ! ».*

Tous les saints protecteurs de Paris ou de la France, un saint pacifique mais vénéré comme Saint-Vincent de Paul, la bienheureuse Jeanne d'Arc ayant contribué à « *bouter les Anglais hors de France* » (entièrement, après sa mort sur le bûcher toutefois) en galvanisant les soldats sont convoqués pour unir leurs forces protectrices. La France retrouve pour l'occasion son statut de « fille aînée de l'Eglise », qu'elle avait bafoué – selon Joseph - par les lois de séparation de l'Eglise et de l'Etat qui avaient obligé les congrégations enseignantes à abandonner leur activité, à se former en Italie (deux de nos témoins sont dans ce cas : Jean-Baptiste Richardier et le Père Joseph Avril).. Et pour Joseph Sorgues, suivant en cela le général de Sonis, le fait de croire en Dieu stimule et ennoblit les qualités guerrières de l'individu, quand il combat pour la bonne cause... Il atténue sans doute la peur de la mort, qui n'est pas pour le croyant, l'anéantissement définitif de l'être.

Le 20 septembre 1914, le catholique fervent qu'est Joseph Sorgues est doublement touché :

« *Dimanche 20 septembre- Les allemands* reculent ; ils reculent surtout à gauche et au centre, malgré les formidables retranchements qu'ils ont élevés ou plutôt qu'ils ont creusés. Dans leur rage de n'avoir pu rompre notre centre entre Craonne et Reims, ils ont bombardé la cathédrale de Reims, le joyau gothique dont chaque Français est si fier. On ne sait pas encore l'étendue des dégâts – On annonce la mort de Charles Péguy, le grand poète catholique, le fondateur des « Cahiers de Quinzaine » dont l'influence lors de la renaissance catholique en France a été si grande. Que de nobles victimes, que de beaux talents vont disparaître dans les abîmes où tomberont les Hohenzollern ! Mais tant pis, a dit Déroulède : « En avant ! Tant pis pour qui tombe, // La mort n'est rien. Vive la tombe // Quand le pays en sort vivant // En avant ! ».*

La lecture des revues très illustrées de l'époque, comme le populaire « *Le Miroir* » ou le bourgeois « *L'Illustration* » montre abondamment combien le bombardement de la cathédrale de Reims a servi à flétrir la « Kultur » teutonne, et à mettre en doute la sincérité du christianisme des Allemands.

Joseph médite ensuite sur la formule de Déroulède « *La mort n'est rien* ». En voici la partie plus proprement religieuse : « *La mort n'est rien pour qui croit en Dieu, en sa justice, en sa bonté infinie, pour celui qui tombe en état de grâce et dont l'âme palpitante vole tout droit vers son Créateur pour jouir éternellement et pour témoigner au jugement général contre l'instigateur du massacre. La mort n'est rien quand on tombe pour la justice, pour la religion ; ce n'est pas la mort, c'est le commencement d'une autre vie supérieure à la nôtre quant à l'essence et à la durée. »*

Joseph est totalement dans l'orthodoxie catholique du temps et de toujours, de celui dont les attaches terrestres, bien que fortes, ne le sont pas suffisamment pour faire regretter la vie auprès des êtres chers. Mourir « *en état de grâce* » c'est-à-dire entièrement absous de ses péchés par une confession récente, ou par l'adhésion en la parole de l'aumônier faisant relayer sa parole d'absolution au moment de l'attaque, comme

²⁶ Annette Becker, *La Guerre et la Foi*, pp. 18-19

²⁷ Le général Gaston de Sonis (1825-1887) modèle du « miles christi » - soldat chrétien - , très pieux, ayant combattu à la guerre de 1870 à la tête des Zouaves pontificaux et des volontaires de l'Ouest, sous l'étendard du Sacré-Cœur de Jésus, fut amputé d'une jambe dans cette brève guerre. Il fut anobli en comte romain par le pape Léon XIII en 1880.

dans le témoignage de Francis Ferret, est l'idéal du soldat chrétien qui n'a pas le moindre doute sur la survie de l'âme, sur l'existence du Paradis comme une félicité éternelle pour les Justes.

Une quinzaine de jours avant d'être incorporé, Joseph participe à Lyon, à la basilique de Fourvière, à un grand pèlerinage directement inspiré par la guerre. Il écrit le 7 décembre 1914 dans son journal :

« Nous avons commencé hier la neuvaine de prières nationales pour la France, elles se continueront jusqu'au 13 décembre. Le pèlerinage des hommes à Fourvière hier a été grandiose ; il n'y a pas eu d'illumination à cause de la guerre²⁸, mais le défilé des pèlerins, qui a duré trois-quarts d'heure a été singulièrement émouvant. D'abord venaient des centaines de blessés de tous âges, de tous grades, de toutes armes, les uns marchant péniblement avec un bâton, les autres la tête bandée ou le bras en écharpe ; derrière, les soldats qui attendent à Lyon l'heure de partir sur le front, puis toute la foule des hommes restants qui disaient le chapelet et chantaient : « Nous voulons Dieu ! » accompagnés par les notes éclatantes du carillon de la basilique. Des milliers de fidèles ont dû rester dehors, le vaste édifice étant plein. Mgr Sevin a prononcé un sermon et a félicité la foule immense d'être venue à Fourvière prier pour le succès de nos armes. Alors que partout dans le monde, chez nos alliés et chez nos adversaires, chez les peuples neutres aussi, des prières publiques sont adressées à Dieu pour qu'il mette un terme à cette guerre mondiale, la France, jadis le soldat du Christ, est seule à vouloir l'ignorer. C'est au peuple chrétien à réparer l'erreur – je dirai le crime – de ses gouvernants et à prier pour que Dieu qui tient le destin des nations entre ses mains écarte de notre chère patrie les horreurs de l'invasion et lui donne la victoire que mérite l'héroïsme de ses soldats. »*

On le voit : le très conservateur Joseph Sorgues ne pardonne pas aux autorités laïques de l'Etat républicain de boudier l'Eglise, après l'avoir persécutée. Quant aux « horreurs de l'invasion », elles sont déjà vécues par une dizaine de départements français du nord-est de la France...

Une semaine avant d'être incorporé, le 14 décembre 1914, c'est dans cette même basilique de Fourvière que se rend à nouveau Joseph :

« Lundi 14 décembre – Je suis allé ce matin à Fourvière. J'ai mis brûler 3 cierges au pied de la statue miraculeuse et j'ai récité mon chapelet en demandant à la Sainte Vierge de bénir et de sanctifier ma vie de soldat, en lui demandant la grâce de revenir sain et sauf ou bien de mourir glorieusement pour le salut de la France. Après la guerre, j'espère retourner à la basilique pour remercier la Sainte Vierge de m'avoir protégé et d'avoir assuré le triomphe de la patrie sur ses ennemis. Avec quelle joie je referai ce pèlerinage ! »

Certes, Joseph pouvait juger que « la mort n'est rien », certes il l'accepte glorieuse pour le salut de la Patrie, mais on voit bien qu'au moment ultime de partir, il préfère la Vie et demande la protection de la Vierge comme n'importe lequel des croyants plus humbles, qui n'ont pas son niveau d'études, sacrifiant comme beaucoup au rituel des cierges...

Cérémonie religieuse avant la montée au front

Le 20 décembre 1914, Joseph est incorporé au 23^e R.I. de Bourg-en-Bresse ; il effectue son instruction militaire dans le Doubs, au Valdahon, jusqu'au 21 avril 1915. Après un retour au dépôt de Bourg, il est versé au 153^e R.I. de Fontainebleau qu'il rejoint le 31 mai dans le Pas-de-Calais, vers Arras, puis au 160^e R.I. de Saint-Pierre-le-Moûtier (Nièvre) qui se trouve à proximité du 153^e R.I. Ce sera son régiment définitif.

Le 11 juin, avant de partir aux tranchées, il assiste à un office religieux à Izel-les-Hameaux, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest d'Arras :

« 11 juin- J'ai assisté ce soir au salut à l'église : le curé d'Izel nous a annoncé notre prochain départ aux tranchées. Nous avons reçu l'absolution générale et la communion en viatique, je me suis confessé après la cérémonie. Comme c'était touchant de voir tous ces hommes unis dans la même pensée avant de retourner à la mort ! Je sens mon âme débordante d'une joie intense, communicative, que je voudrais faire partager à tous ceux qui m'entourent. Que m'importe la mort, maintenant ! Puisque Dieu est avec moi, que peuvent me faire les souffrances, puisqu'elles seront pour moi un resserrement d'union avec le Christ, que m'importe l'éloignement des miens puisque le Divin Ami est dans mon cœur. Je ne crains plus rien !

J'ai écrit à mes parents pour leur dire que nous partions aux tranchées. Puisse l'allégresse de ma lettre dissiper leurs soucis à mon sujet et leur inspirer la confiance et la résignation s'ils venaient à apprendre ma disparition ou ma mort. ».

²⁸ On sait que depuis 1852, la ville de Lyon (et la région lyonnaise) célèbre le 8 décembre la fête de l'Immaculée Conception de la Vierge en installant des lumignons (petites bougies trapues dans des verres) sur le bord de chaque fenêtre, car la statue de la Vierge de Fourvière du sculpteur Fabish a été inaugurée ce jour-là. Elle relaie une bien plus ancienne fête, datant de 1643, appelée Vœu des Echevins, où les notables de la ville firent vœu de remercier annuellement (le 8 septembre, fête de la Nativité) la Vierge si elle protégeait la ville de la peste qui sévissait en France. Cette fête a été renforcée par la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception en 1854, et par les apparitions de Lourdes à Bernadette Soubirous en 1858. Récemment, cette fête religieuse s'est transformée en très profane Fête des Lumières, devenant une attraction touristique.

Face à l'imminence de l'épreuve des tranchées, Joseph puise dans sa foi, dans l'absolution qu'il a doublement reçue (à titre général et après la confession particulière), une exaltation qui confine à l'état d'esprit des Martyrs.

La certitude d'avoir été protégé par Dieu et la Vierge Marie

L'épreuve des tranchées dans la Somme se passe sans anicroche pour la section de Joseph, dont le régiment, après une période de grand repos, va être transféré en Champagne fin août. En septembre, il remonte aux tranchées à Somme-Bionne, à 15 km à l'ouest de Sainte-Menehould.

Le 18 septembre 1915, Joseph éprouve pour la première fois la certitude d'avoir été épargné miraculeusement, alors que des camarades proches sont soit tués, soit blessés grièvement. Il écrit :

« Notre dernière nuit de travail aux tranchées a été tragique. Alors que nous n'avions eu jusqu'ici aucune perte, ma section a maintenant à déplorer deux morts et deux blessés, dont l'un grièvement. C'était sur le coup de minuit, nous travaillons comme d'habitude depuis huit heures du soir à la parallèle²⁹ et les Boches nous avaient laissés assez tranquilles, lorsque pour répondre à quelques furieuses salves des 75, deux bombes arrivèrent dans la tranchée. La première tua Honoré d'un éclat à la tête, traversa le bras droit et le côté de Kerjouan et le poignet de Lecomte. Un des éclats de la seconde, tombée plus en arrière, atteignit le pauvre sergent Finck à la tête le blessant mortellement : il est mort pendant qu'on l'emmenait. Par un hasard extraordinaire, je n'ai aucun mal : ma capote est tachée du sang de Kerjouan, j'ai été aveuglé et étourdi par la seconde bombe, mais c'est tout. Dieu m'a protégé ! »*

C'est en effet le plus souvent la comparaison avec le sort tragique de ses camarades très proches de soi qui donne le sentiment à l'épargné d'avoir bénéficié d'« un hasard extraordinaire », vite rebaptisé religieusement en protection divine.

Mais c'est une semaine plus tard, le jour du déclenchement de la grande offensive de Champagne, le 25, que Joseph sera protégé vraiment, selon sa croyance, non au point de s'en sortir indemne, mais d'échapper définitivement à la mort en recevant la « bonne blessure » qui l'éloignera définitivement du front. Nous retiendrons le début et la fin de ce qu'il écrit ce matin là, sachant que l'attaque n'a eu lieu qu'à 9h15, comme il l'indiquera plus tard, en travers du bas de la page, d'une autre écriture. C'est donc dans l'heure qui précède l'attaque qu'il a encore le courage d'écrire, poussant la description et l'introspection jusqu'au moment fatidique :

« Samedi 25 septembre – 8 heures – Nous voilà au grand jour. Dans la parallèle, je mets mon Journal au point pendant que mes camarades constatent les effets du bombardement qui continue depuis hier avec une intensité croissante.

Je mets le nez à un créneau, en m'élevant par les petits escaliers que chacun a façonnés devant lui pour bondir plus vite quand le signal sera donné. Les ouvrages ennemis sont informes, tout a été bouleversé, des dépôts de munitions soigneusement repérés, mais bombardés au dernier moment, ont fait explosion toute la nuit, projetant des gerbes de flammes de 25 à 30 mètres de hauteur [...].

Je regarde mes camarades : les figures, un peu pâlies par l'angoisse inévitable dont on ne peut se défendre car c'est notre première attaque, sont toujours vaillantes et résolues à faire leur devoir : il y a même de la gaieté sur certains visages, on se serre la main en se souhaitant bonne chance.

Je regarde une dernière fois mes photographies et mes souvenirs de famille avec émotion. C'est pour ces êtres chéris que je suis ici, que je vais tout à l'heure m'élancer hors de mon abri vers la victoire ou vers la mort. Un signe de croix, une brève recommandation à Dieu, et en avant ! Si je viens à être tué, ne me pleurez pas, chers Parents, j'aurais eu la plus belle mort que puisse souhaiter un soldat combattant pour son Dieu et pour sa Patrie... »

C'est sur ces mots que se termine la page. Rarement un soldat écrivant son journal l'aura fait à si peu de temps de l'attaque. Le dernier paragraphe est particulièrement émouvant : le dernier regard à ses photos de famille de Romanèche : ses parents et ses frères et sœurs, pour lui qui n'a pas de fiancée, sans doute à des lettres ou objets familiers, le signe tangible de sa foi fait sur son corps, comme à la messe, sans se préoccuper du regard des incroyants parmi ses camarades, une ultime demande de protection qu'il appelle « recommandation à Dieu », et une dernière phrase de testament spirituel à l'adresse de ses parents si ce carnet devait être retrouvé sur son corps, phrase qui se veut consolatrice, montrant que l'idée de Dieu l'a habité jusqu'à la fin, et qu'elle est sa première raison de combattre et de mourir...

Cette phrase corrobore parfaitement l'analyse d'Annette Becker dans « La Guerre et la Foi », montrant que la mort au combat est vécue, par les Poilus, et spécifiquement les chrétiens, non seulement comme l'assassinat perpétré par ces Barbares que sont les « Boches », mais aussi comme le suprême don de soi, pour un idéal supérieur : « Mais la mort, c'est aussi le sacrifice, la mort du martyr qui choisit ce sort pour lui, son pays, ses proches. La mort est alors un don, celui du sacrifice. La guerre de religion, c'est bien cette dialectique entre l'idéal de vie malgré la mort parce qu'on a foi en la résurrection, - l'imitation du Christ pour

²⁹ En général, on dit et écrit « le parallèle » ou, plus précisément « les parallèles de départ » désignant les petits bouts de tranchées se greffant en angle droit sur la tranchée principale pour faciliter le départ des soldats au moment de l'attaque.

les chrétiens, une vie éternelle pour les juifs – et les forces de mort contre lesquelles on impose ses forces de vie. »³⁰

Le journal de Joseph Sorgues ne reprend que le 1^{er} novembre, soit cinq semaines après. C'est le jour de la Toussaint. Il pose immédiatement la question de la difficulté d'écrire :

« 1^{er} Novembre – Comment vais-je pouvoir continuer mon Journal, étendu sur le dos dans un lit, sans pouvoir seulement m'asseoir, ne me tournant que le côté droit qu'au prix de mille difficultés, et la main fatiguée au bout de cinq minutes de travail ? Comment vais-je pouvoir noter les événements survenus depuis ce fatal 25 septembre, alors qu'ils se brouillent dans ma pauvre tête en une formidable vision de gloire et de sang ?... »

Il continue pourtant, d'une écriture très fine et régulière, sensiblement comparable à celle d'avant, en précisant bien qu'il ne continue que pour lui, qualifiant son journal de « *ce petit confident que je ne destine à être lu de personne* ».

C'est le lendemain 2 novembre que sont décrites très longuement (9 pages serrées) les conditions dans lesquelles il a reçu sa blessure et comment s'est organisée son évacuation jusqu'au poste de secours. Mais cette longue description commence par l'expression du sentiment de protection divine, comme une action de grâces.

« 2 Novembre – Voilà le jour des Morts, célébré une fois de plus par la France endeuillée et sanglante. Je devine les fidèles assistant à la cérémonie religieuse le matin, puis épanchant dans les cimetières leurs larmes et leurs prières ; un grand nombre d'entre eux sanglotant au-dedans de leur coeur sur la tombe inconnue où gît leur petit soldat tombé pour la France. Je pense que, sans une puissante intercession, je serai* parmi ceux-là, ceux pour lesquels on dépose une couronne tricolore au pied de la croix du champ funèbre, ceux qui n'ont plus pour asile que la main de Dieu et la mémoire des leurs. Mes parents seraient, en ce moment, vêtus de deuil, et songeraient à moi, sous le poids de leur douleur, à moi, perdu dans la foule immense des morts de cette guerre, dans l'anonymat des héros obscurs de la Patrie. Dieu m'a protégé et m'a sauvé ! »

Une page plus loin, il évoque sa blessure, très grave, reçue peu de temps après le déclenchement de l'attaque :

« Je venais de tirer un coup de fusil dans un abri de la première tranchée ennemie et je franchissais les réseaux de fils de fer étendus en désordre à terre par nos canons, lorsqu'une balle m'atteignit par derrière, dans les reins. Un choc épouvantable qui me fit pirouetter et tomber sur le dos, me coupant instantanément les jambes et toute la partie inférieure du corps. J'agitais les jambes inconsciemment et je me dis : « Tu vas mourir ! » car je ne me sentais plus ; ô moment terrible et suprême où j'allais me trouver face à mon Créateur ! Ce moment ne vint pas ! Un camarade grenadier de la 3^e escouade, Mangin, passait : « Défais-moi mon sac ! », lui criai-je, dans un suppliant appel... »

Finalement, au bout d'un long moment, il parvint à se mouvoir et aidé d'un autre camarade blessé, à parcourir un fossé pour regagner la tranchée française. Là encore, la notion de protection religieuse lui vient à l'esprit :

« J'y rencontrai Valat, un camarade de la 4^e, blessé à la cuisse, qui m'encouragea et m'attendit pour se sauver avec moi. Quel calvaire furent pour moi ces trois cents mètres qui me séparaient du salut ! Marchant sur les genoux et sur les mains, courbant la tête sous les rafales de mitraille des tirs de barrage, m'arrêtant exténué à tous les cinquante pas, enjambant les morts et les blessés avec terreur, comment ai-je pu arriver jusqu'à notre tranchée sans avoir été atteint et sans être mort d'épuisement en route ? Plus j'y réfléchis, plus je n'y vois qu'une seule explication : la protection de la Sainte Vierge, car, en ce moment, un cierge brûlait pour moi, devant son autel, dans la petite église de mon village, et ma pieuse mère unissait sa prière à celle de la flamme montant droit vers le ciel. Aucune puissance humaine n'aurait pu avoir le même effet et ma conviction est absolue sur ce point. C'est Marie qui m'a sauvé et ma reconnaissance pour Elle durera plus que ma vie ! ».

Curieusement, il ne fait aucune allusion aux trois cierges mis à brûler par lui en l'honneur de la Vierge à la basilique de Fourvière juste avant son départ. C'est la concomitance entre le moment de la blessure, celui de la prière de sa mère et celui de la combustion du cierge mis par elle à l'église de Romanèche qui lui paraît décisive. Il y a donc du rationnel temporel dans son explication surnaturelle. Et naturellement, la reconnaissance envers la Vierge Marie engendre le vœu de l'honorer, de la prier, et de la remercier le reste de ses jours, qui s'achèveront en 1969 à Lyon...

Chronique religieuse après la Toussaint 1915, tenue de Saint-Pierre-le-Moûtier

Joseph continuera fidèlement à tenir son journal pendant toute sa période d'hospitalisation (avec sa balle dans la colonne vertébrale, qui ne l'a pas paralysé !) et de convalescence, qui durera jusqu'à la Toussaint 1916, et après jusqu'à l'armistice.. Réformé provisoire, puis versé dans le service auxiliaire, il terminera la

³⁰ Annette Becker, op. cit., p. 17

guerre au dépôt du 160^e R.I. à Saint-Pierre-le-Moûtier (Nièvre), comme secrétaire du commandant du dépôt. On peut collecter des éléments intéressants pour illustrer ce thème fertile de la religion.

Brimade et quolibets à cause de sa foi

Faisant, le 19 décembre 1916, le bilan des deux ans passés depuis son incorporation le 20 décembre 1914, il signale notamment, à la fin de son carnet 6, les deux buts qu'il s'était fixés : « *conquête des galons et de l'autorité* » et « *être un apôtre* ». Echec total pour le premier, car sa guerre a été trop courte. « *Pour le second, être un apôtre, je crois avoir fait tout mon possible pour faire le bien. J'ai cruellement souffert à cause de ma foi ; je ne m'en plains pas, au contraire, j'en suis heureux. Je n'ai pas été agréé au concours d'élèves-aspirants parce que j'étais instituteur libre (j'ai commis la sottise ou la témérité de le dire au commandant instructeur de Bourg) ; j'ai eu à subir les railleries de mes camarades devant mon obstination à aller à la messe et à m'abstenir de paroles obscènes ; j'ai été traité de Jésuite par le fils d'un rédacteur de L'Humanité, au front, à cinquante mètres des Boches. Je leur pardonne bien volontiers. Si, quelquefois, j'ai eu des défaillances, si je me suis laissé aller à critiquer mes chefs, à déblatérer violemment contre l'armée sous le coup d'injustices trop flagrantes ou de duretés trop odieuses, cette agitation n'a été que superficielle, momentanée, cet état d'esprit n'a été que factice, pour la galerie.* »

L'essor du culte de Jeanne d'Arc

Le 21 mai 1917, au milieu des nouvelles du conflit apprises par la lecture de la presse, il signale, en soulignant le début : « *La fête de Jeanne d'Arc a été célébrée hier dans toute la France avec une véritable ferveur patriotique : elle a revêtu un caractère particulier de solennité dans notre petite ville de Saint-Pierre-le-Moûtier. Saint-Pierre s'enorgueillit d'avoir été le théâtre d'une des plus belles victoires de Jeanne d'Arc, d'une victoire miraculeuse. Aussi les habitants parlent de la Bienheureuse comme si elle leur appartenait et ils prononcent ces mots « notre Jeanne » avec le même accent d'amour et de fierté que les Lorrains. L'église était ornée d'oriflammes bleus et blancs, et la statue de Jeanne d'Arc était fleurie avec une profusion que je ne puis qu'admirer : j'ai moi-même cueilli une énorme gerbe d'iris pour Mme Pinot. La messe a été chantée en musique par les artistes du 160, Ceillier, Duplan, Boureille et l'horloger M. Vallon. Après les vêpres a eu lieu la procession des enfants tenant chacun une gerbe de fleurs à la main.. Nous nous sommes ensuite rendus au faubourg de Moulins, place Jeanne d'Arc, où les enfants ont chanté le cantique « A l'Etendard », et chacun a jeté aux pieds de la statue des gerbes de fleurs. On se serait cru à Paris, place des Pyramides. Bonne journée pour la France. Puisse la Bienheureuse Jeanne recommencer du haut du ciel sa campagne victorieuse, et bouter hors de France la race maudite qui la souille. Beata Johanna ora pro nobis ! »³¹*

Cette fête, célébrée dans tout le pays, n'a pu que raviver le culte déjà très fort de la Bienheureuse, qui sera canonisée en 1920, et proclamée par le Pape Pie XI « *sainte secondaire de la France* » en 1922.

Saint-Pierre-le-Moûtier, la même année 1917, mais les 11-12 et 13 octobre, va organiser, sous le haut patronage des évêques de Nevers, de Moulins et de Troyes, et d'un révérend père dominicain, un « triduum » de cérémonies religieuses et de sermons en l'honneur de la bataille que Jeanne d'Arc aurait remportée en 1429 à Saint-Pierre contre les « écorcheurs » bourguignons qui dévastaient le pays et menaçaient la bourgade. Après avoir très longuement décrit ces cérémonies étalées sur trois jours, en guise de bilan, Joseph se prend à rêver à l'Union Sacrée entre ses compatriotes et au gouvernement, et à la réhabilitation du rôle de l'Eglise en France et de la religion dans les foyers français, rêve qu'il transforme à la fin en prière à Dieu : « *Voir le plus tôt possible nos armes victorieuses, nos soldats rentrant chez eux, le droit relevé, la justice vengée, la France triomphante et régénérée par le sacrifice ; voir l'union sacrée entre tous les Français, combattants de la veille, la religion respectée comme la principale force vive dans la Patrie, les religieux et les bonnes sœurs rappelés d'exil, entourés de la vénération nationale, les églises remplies et les couvents rouverts, les écoles chrétiennes florissantes, le crucifix à la place d'honneur dans toutes les familles et dans les monuments publics, le respect et la crainte de Dieu, l'amour du Drapeau au coeur de chaque Français. Est-ce trop demander, ô mon Dieu ? C'est ce rêve que je vous prie, aujourd'hui, par l'intermédiaire de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, protectrice de la France, c'est ce beau rêve que je vous demande de réaliser et de bénir !*

L'hostilité de Joseph Sorgues à l'appel de Benoît XV en faveur de la paix

Le 16 août 1917, au milieu des nouvelles de la guerre, Joseph signale une nouvelle capitale venue de Rome : « *Le Pape Benoît XV a publié une note aux belligérants en faveur de la paix. Après avoir déploré les immenses désastres de la guerre, le Souverain Pontife demande une paix rapide, basée sur le respect du droit et non de la force. Il réclame l'évacuation des pays envahis contre la restitution des colonies allemandes ; il fait seulement allusion à la question d'Alsace-Lorraine, du Trentin et de la Pologne et déclare que les dommages causés de part et d'autre sont tellement considérables qu'il ne saurait être question d'exiger des réparations. Nous rendons hommage à la noble et généreuse inspiration qui a guidé les paroles du Pape. M.*

³¹ « *Bienheureuse Jeanne, priez pour nous* »

Wilson a tenu le même hommage avant de prendre position pour les alliés. Mais le vice fondamental de ce document, c'est que Benoît XV ne recherche aucunement à qui incombent les responsabilités de la guerre ; c'est pourtant le point essentiel de la question. Il nous considère comme deux lutteurs qui ne veulent céder ni l'un ni l'autre par orgueil ; il juge les événements avec les yeux et l'âme d'un neutre, et c'est justement ce que nous ne pouvons supporter. Nous sommes tellement persuadés de la justesse de notre cause que nous ne pouvons concevoir la neutralité entre le bien et le mal, entre la civilisation et la barbarie. Voilà pourquoi l'appel de Sa Sainteté est inopportun au moment où, après trois ans de cruelles souffrances, nous nous apprêtons à punir l'Allemagne de son inqualifiable agression et de ses innombrables forfaits ! La note pontificale semble plutôt inspirée de l'Autriche et de l'Allemagne que du Vatican ; on sent que des influences nombreuses et puissantes ont agi sur l'esprit du Pape et lui ont fait souhaiter une paix, la paix blanche chère à nos ennemis. Tout ceci est bien regrettable, mais à qui la faute ? « Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son », et l'on cherche en vain le son de la cloche française au Vatican, faisant contrepoids à celui de la cloche austro-boche. Nos gouvernants ont commis l'odieuse sottise de rompre avec le Saint-Siège ; nous en recueillons aujourd'hui les résultats. Nous n'avons pas à nous récrier, ce qui nous arrive est mérité. »

Enfin, après s'être élevé contre le Pape, ce qui ne lui arrivait jamais, Joseph en vient à l'excuser et à retourner sa vindicte contre le gouvernement français dirigé depuis mars 1917 par Alexandre Ribot, mais aussi contre ses prédécesseurs, républicains ou radicaux-socialistes hostiles à l'Eglise. Mais on perçoit que chez lui le patriote l'emporte sur le catholique dont l'obéissance n'est pas, comme celle ordonnée aux Jésuites, « *perinde ac cadaver* »...

Dans son rejet de la note pontificale, Joseph est ici représentatif de la position de la majorité des catholiques français, et plus encore des Français en général. Dans « *La Grande Guerre des Français 1914-1918* », **Jean-Baptiste Duroselle** analyse la réaction de la presse selon sa proximité avec l'Eglise, puis celle du peuple : « *La seule importance du projet pontifical en ce qui concerne notre sujet est le vif embarras où la note pontificale mit les catholiques français.*

Les journaux proprement ecclésiastiques (« La Croix », la « Revue du Clergé français », « les Etudes » des Jésuites) eurent une attitude « défensive » face à la réaction très défavorable du pays : le Pape n'avait pas condamné l'Allemagne ! Ces journaux s'efforcèrent de trouver dans la thèse pontificale des éléments favorables à la France. La presse procatholique dirigée par des laïcs, « L'Univers » (qui, arrêté en 1914, reprit sa publication en juillet 1917), « La Libre Parole », « L'Echo de Paris », « Ouest-Eclair », « L'Eclair du Midi », « La République de l'Isère », etc. n'hésitèrent pas à attaquer le pape, après des protestations de déférence qui ne trompèrent personne. Le pape a gravement manqué à la justice, écrit Pertinax dans « L'Echo de Paris » (17 août)³².

Au moment même où, publiquement, les Français dans l'ensemble rejetaient les propositions pontificales, une autre négociation, ultrasecrète celle-ci, était en train de se monter. C'était l'affaire dite Briand-Lancken ». Notre propos n'est pas de présenter cette négociation, mais de conserver le début de cette phrase où Duroselle réitère plus fortement encore son jugement.

Dans la partie « *Pacifismes pendant la guerre* » traitée par **Nadine-Josette Chahine**³³, au sein de la remarquable « *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918* » déjà citée, l'auteur consacre cinq pages aux diverses interventions pacifistes du pape, et juge ainsi les réactions en France et ailleurs : « *L'accueil par les gouvernements fut réservé, voire franchement hostile. Cette paix de compromis fut jugée inacceptable en France, car trop favorable aux Puissances centrales. Certains parlèrent du « pape boche » et estimèrent que la note avait été soufflée à Benoît XV par Berlin. La question d'Alsace-Lorraine n'était pas envisagée comme l'aurait souhaité Paris, l'obstacle belge n'était pas levé. En fait, chacun attend la victoire pour négocier en position de force et refuse d'envisager la moindre cession de territoire. Aussi, les réponses à la note pontificale, même les plus courtoises, sont-elles une fin de non recevoir. Quant à l'opinion publique, elle fut parfois très violente, comme en France où les socialistes furent peut-être les plus favorables (« C'est nous, les mécréants, qui applaudissons le pape ! » dirent ironiquement certains). « La Croix » fournit des explications embarrassées, tandis que la plupart des autres journaux rejettent cet appel... »(p. 848)*

« Jérusalem délivrée ! »

Le 11 décembre 1917, Joseph Sorgues exulte devant une nouvelle internationale de première grandeur : le général anglais Allenby, après avoir fait le siège de Jérusalem pendant plusieurs jours, a obtenu la reddition sans conditions de la garnison turque qui l'occupait. Cet événement, qui renoue symboliquement avec la période des Croisades, enflamme notre témoin :

« Le général Allenby se propose d'entrer à Jérusalem aujourd'hui sans escorte, avec les seuls représentants alliés, pendant que les drapeaux déployés de l'Entente flotteront sur les murailles antiques. Il réédite, à plusieurs siècles de distance, le geste d'humilité de Godefroy de Bouillon refusant de porter une

³² J ;B. Duroselle, op.cit., p. 301

³³ Professeur d'histoire contemporaine à l'université de Picardie- Jules Verne

couronne d'or là où le Divin Sauveur n'a porté qu'une couronne d'épines. Le général anglais ne veut pas triompher près du Golgotha. Ce ne sont pas les Allemands qui auraient cette délicatesse : souvenons-nous du voyage de Guillaume II, botté, éperonné, casqué, à Jérusalem.

Jérusalem délivrée ! A cette nouvelle, un frémissement d'émotion intense agite les cœurs catholiques et chrétiens du monde entier. La ville sainte, témoin des miracles, de la Passion et de la mort de Notre Seigneur, est à jamais hors d'atteinte de la souillure turque ; elle pourra recevoir en grand nombre les fidèles qu'attirait chaque année avant la guerre l'immortelle et divine épopée inscrite en ses murs. La neuvième croisade a atteint son but et de nouveau les fils des croisés, les descendants des soldats de Richard Cœur de Lion et de Philippe-Auguste, vont pouvoir s'agenouiller, saisis de respect devant le doux noms de Jésus. Ah ! qu'ils soient bénis, ces nouveaux croisés, ces guerriers héroïques qui n'ont pas craint de braver la mort pour délivrer la Ville Sainte ! Que les prières qui, aujourd'hui et toujours désormais, vont monter vers le ciel pour remercier le Dieu des armées retombent en bénédictions sur eux, sur leurs familles et sur leurs patries. Honneur et gloire aux vainqueurs de l'Islam !*

Au point de vue politique, la prise de Jérusalem est un coup formidable porté à la puissance turque en Asie.... »

On ne sait si, au front, les Poilus purent prendre la mesure de cet événement, mais il est évident que son retentissement symbolique parmi les Chrétiens du monde entier fut considérable.

La reconnaissance

Quand la demande de protection a été exaucée, à la fin de la guerre, vient le temps de tenir parole, de faire le pèlerinage promis, ou de s'acquitter autrement. Ainsi la famille **Chantelouve** de Chuyer, famille d'agriculteurs qui avait cinq fils à la guerre, de la classe 1909 à la classe 1917, a offert à l'église du village, après la guerre, une statue de Jeanne d'Arc en reconnaissance du retour des cinq fils. J'ai interviewé **Jean**, le plus âgé, qui fera une carrière de chauffeur de maître à Pélussin, avant de se retirer chez sa fille Paulette à Grand' Croix.

Dans la plupart des cas, la reconnaissance sera plus simplement un ex-voto en marbre, avec l'indication « *Merci à Notre-Dame de... Cotatay / Saint-Genest-Lerpt / Valfleury / Vallensanges / Boisset...* », ou « *Reconnaissance à la Vierge Marie* » et mention du donataire (ou simples initiales), déposé dans le sanctuaire marial le plus proche. Nombre de ces petites chapelles conserveront longtemps en exposition ces ex-voto, rejoints parfois par d'autres de la Seconde Guerre, voire des guerres d'Indochine et d'Algérie, avant qu'un vent de modernisme mal compris ne les balaye...

Ce chapitre associe dans son titre « Politique et Religion » car ces deux champs de pensée et de pratiques permettent d'aborder des valeurs qui dépassent l'individu. Mais, dans l'énorme corpus comportant 160 témoins oraux et 27 témoins représentés par des écrits, allant du plus modeste (un carnet où l'on note son itinéraire et quelques réflexions) au plus volumineux (plus de 820 lettres et cartes échangées entre les époux Devaux, ou les 1192 pages des 18 carnets de François Baizet, ou les 1456 pages du journal de Joseph Sorgues), autant le thème politique est rare, autant le thème religieux s'est avéré abondant, complexe, multiforme. Car cette confrontation de tous les instants avec la mort, pour les soldats combattant au front, met en jeu le sens de la vie, le sens de la mort, l'interrogation sur Dieu et son pouvoir, l'existence ou non de l'au-delà, le sens du monde, la volonté de survivre, l'amour des siens, l'amour de son pays....

Il ne s'ensuit pas pour autant que tous les soldats s'appuyaient sur la religion pour tenir dans l'enfer de la guerre. Mais, comme l'écrit **Jacques Meyer**, ancien normalien combattant de 1914-1918, aussi auteur de « *La Biffe* » publié en 1928, et de « *La guerre, mon vieux* » (1931), dans son ouvrage « *Les Soldats de la Grande Guerre* » dans le chapitre « *Sensations et sentiments* » : « *Les soldats pouvaient bien remplacer Dieu dans leur cœur, ils ne le niaient pas pour autant. De là, même chez les incroyants, le respect de la religion et aussi des prêtres qui la représentaient dignement – il n'en manquait pas.*

Il est bien vrai que cette attirance de la religion ou même la simple révérence à son égard était étroitement liée à la crainte de la mort, qui dominait, à quelque degré de conscience que ce fût, les hommes du front. Dire que cette religiosité éparse n'était la forme ni la plus noble ni la plus flatteuse de la religion, n'y changerait rien : à ce niveau simplement humain, elle était la plus répandue dans cette immense collectivité. Cazin³⁴ lui-même le dit : « Je suis tout plein d'un sentiment de Dieu, mélange tout humain et sans mérite aucun de charité et d'espérance. »³⁵



³⁴ Paul Cazin, « *L'Humaniste à la guerre* », édition Plon, Paris, 1920.

³⁵ Jacques Meyer, op.cit, édition Hachette, Paris, 1966, 373 pages, ici pp. 257-258

Chapitre 32

Prisonniers en Allemagne

Chap. 32 – 1918, janvier – Prisonniers en Allemagne

« *Ma foi, on se demandait s'ils allaient nous tuer, ou quoi ! Puis après, ils nous ont emmenés à Sedan, où je suis resté là quinze jours-trois semaines. Là, ils nous ont soignés.. Il y avait les Boches et les Français, y était tout mélangé. C'étaient les médecins allemands qui nous soignaient, quoi !* »- **Marius Gondy** (classe 1911) de Chassigny-sous-Dun, puis Chauffailles (Saône-et-Loire)

« *Nous prisonniers, c'est dans l'humble baraque que nous célébrons notre Noël, à peu de chose. Une veillée un peu plus longue, quelques victuailles de France et un supplément de bière. Où sont-ils les joyeux Noëls de France ? L'âme se sent envahie d'une noire tristesse. Encore le cafard qui revient. Au travail, il a moins de prise, l'esprit est davantage occupé quoiqu'il chasse sans cesse divaguant ça et là. Et dans la froideur glacée du local spécial qui nous sert d'abri se passe notre vie. Là-bas, des êtres chers pensent à nous et leurs (nos) pensées va*vers eux . Dehors le blanc tapis de neige, le froid glacial. Nous, nous sommes à l'abri, mais là-bas, les bons camarades qui luttent, comme ils doivent souffrir ! Triste Noël pour eux. ».*
Récit de captivité d'**Antonin Granet**, (classe 1903) de Chamboeuf, à la date du 25 décembre 1917.

« *Trois jours après, on venait nous chercher : « Allez, pliez bagage ! ». Ah ben, ça y est : dix jours de prison. C'est le type qui nous avait vendus ! ... C'était un saligaud ! Dix jours, à trois : Poyet, le Tourangeau et moi, on a fait dix jours de tôle ! Et on mange tous les quatre jours là-bas ! Quatre jours ! Quand tu vois la porte de la cabane... parce qu'ils nous sevreraient ! On avait une heure de pelote par jour, d'exercices une heure, avec un sac de sable sur le dos, un sac de vingt kilos ! »* - **Jean Roche** (classe 1914) de Saint-Symphorien-de-Lay, Régny, puis Roanne.

« T- « *Y avait la sœur du patron... Ils (ses parents) habitaient en ville, à Landshut. Ils venaient presque tous les dimanches. Alors, elle m'a dit un jour : « Je te fais une pochette ». Elle me l'avait apportée pour faire voir, avec mes initiales « J », « Jean », et « S ». Elle m'a dit : « Il faut que tu me fasses un cadeau toi aussi ! ». J'ai acheté une broche, une broche pour mettre là (geste vers la poitrine), c'était l'habitude alors. E- Mais elle était amoureuse de vous ?*
T- *Hein ? Eh oui ! (rire). C'était la sœur du patron, elle avait dix-huit ans, mais elle se donnait vingt ans !* » - **Jean Salanon** (classe 1914) de Saint-Georges-Hauteville

Si la guerre de 1939-1945 demeure, dans l'esprit de tous ceux qui ont vécu cette période, ou qui l'ont étudiée, associée à deux phénomènes majeurs pour la France : l'Occupation du pays par l'armée allemande, pour une bonne moitié jusqu'en novembre 1942, et pour la totalité après, et la captivité de presque tous les soldats français en mai-juin 1940, on oublie trop qu'il y eut des prisonniers en 1914-1918, entre 520 000 et 600 000 selon les chiffres donnés par les historiens, dont la capture s'échelonne tout au long des quatre années un quart de guerre.

Parmi mes 187 témoins, il s'en trouve 18, soit 9,63%, ce qui est au-dessus de la moyenne nationale. Ils sont présents par des moyens divers : soit je les ai interviewés entre 1974 (mon grand-oncle Jean-Pierre Chassagneux, de Margerie-Chantagret) et 1990 (Claude Murat de l'Etrat, agriculteur comme le précédent), soit ils m'ont transmis leurs récits de captivités, soit leur famille l'a fait alors qu'ils étaient déjà morts, tous alertés par de nombreux appels dans la presse locale, surtout à l'occasion du 11 novembre de chaque année. L'un d'entre eux (Marcel Granjon de Saint-Etienne) n'est présent que par une lettre, mais combien poignante, qui décrit les conditions de vie dans son camp, en Biélorussie ! Nous les laisserons largement parler, de vive voix ou par l'écriture, tantôt un peu chaotique, tantôt remarquable, tout en indiquant que la disparité de longueur accordée à leurs témoignages vient du fait que certains avaient la mémoire tout à fait défaillante et parlaient par bribes, alors que d'autres l'avaient étincelante. Les documents écrits, évidemment, surtout quand ils ont été écrits juste au début de la captivité, ou au cours de celle-ci (comme les lettres) restituent une précision historique que n'ont pas les souvenirs oraux, mais ces derniers comportent l'authenticité, la fraîcheur, la sélection par l'oubli, de ce que la mémoire a conservé toute une vie.

Un prisonnier : un lâche, un déserteur, passible du conseil de guerre

Ce titre peut faire bondir d'indignation, surtout dans les familles qui ont eu un des leurs dans cette douloureuse situation. C'est pourtant la vision officielle de l'armée française, dans ses plus hautes instances, en 1914. Le général **André Bach**, qui fut professeur à l'Ecole de Guerre, et à partir de 1997, directeur du SHAT (Service Historique de l'Armée de Terre) des archives militaires du Château de Vincennes, auteur du remarquable ouvrage que nous avons souvent cité au début de cette étude « *Fusillés pour l'exemple – 1914-*

1915 », a exhumé des archives une note pas du tout confidentielle (un « ordre général » !) du haut Etat-Major datant du 28 novembre 1914. Nous la donnons en gardant la présentation qu'en fait l'auteur :

« Cette volonté de traquer les redditions trop faciles est celle du GQG, qui éprouve le besoin d'en préciser l'ardente obligation et qui par là même avertit que cette attitude ne mettra pas à l'abri de poursuites ultérieures, même si momentanément les hommes se trouvent du fait de leur capture à l'abri des foudres de la justice militaire :

*« Grand quartier général des armées de l'Est – Etat-Major – 1^{er} bureau
N° 4 461 – Ordre général n° 28*

Des incidents récents ont démontré que l'obligation, imposée à tout militaire, d'éviter à tout prix d'être fait prisonnier avait été perdue de vue dans certains corps de troupe.

Tout militaire qui se rend ou tombe dans les mains de l'ennemi, avant d'avoir épuisé tous les moyens de défense en son pouvoir, est un lâche.

Tout soldat fait prisonnier par suite de son insouciance ou de sa négligence, tout chef qui, par manque de fermeté, laisse prendre une partie de sa troupe par l'ennemi, commet une des fautes les plus graves.

Le commandant en chef décide que tout militaire, non blessé, fait prisonnier, sera à son retour de captivité l'objet d'une enquête à l'effet de déterminer s'il y a lieu de prendre envers lui des sanctions disciplinaires ou de la traduire devant un conseil de guerre, notamment pour capitulation, désertion à l'ennemi ou abandon de poste en présence de l'ennemi.

Afin de déterminer d'avance, et de façon précise, les éléments de ces enquêtes, un rapport sera établi dans tous les corps et services, toutes les fois que des militaires seront tombés entre les mains de l'ennemi, sur les conditions dans lesquelles le fait se sera produit. »¹

En clair, « épuiser tous les moyens de défense en son pouvoir », c'est se faire tuer sur place ! Si l'on est vivant, même blessé, et capturé, on est donc un lâche, passible du conseil de guerre à son retour en France ! Voilà une pensée qui a dû refroidir plus d'un prisonnier !

Bref schéma récapitulatif présenté selon l'ordre chronologique de capture

Année + date captu. 1914	Nom	Habitant à	Régiment	Lieu de capture	Camps allemands	Région ou ville proche	Activité hors camps	Moyen de rapatriement	Date retour
24 août	Gilfaud Joseph	Ambierle	17 ^e R.I.	Raon l'Etape	Grafenwöhr	Nuremberg	carrier ouvrier agricole	Train	Fin déc.18
27 août	Grand Joannès	St Etienne	38 ^e R.I.	Doncières (Vosges)	Lechfeld Bernau Landshut Puchheim	Bavière	métallurgiste ouvrier agricole	?	Déc.18
17 sept	Granjon Marcel	St Etienne	38 ^e R.I.	Ribécourt (Oise)	Quedlinburg Altengrabow Sydow Stendal Marzinkanzly Stendal	Saxe-Anhalt Brandebourg Biélorussie Brandebourg	forestier ouvrier agricole	?	
20 sept.	Régny Pierre	St Germain Laval	298 ^e R.I.	Vingré (Aisne)	Zossen Döberitz	Berlin	ouvrier agricole	?	4 janv. 19
18 oct.	Surieux Jean-Pierre	Chazelles-sur Lavieu Margerie	16 ^e R.I.	Lens	Parchim	Mecklembourg Hambourg	ouvrier agricole scieur	Bateau américain	Déc.18
1915									
23 fév.	Salanon Jean	St Georges Hauteville	14 ^e B.C. A.	Stasswihr (Haut-Rhin)	Puchheim Landshut	Bavière	ouvrier agricole	?	25 déc.18

¹ Général André Bach, op.cit, éditions Tallandier, Paris 2003, p. 394

9 juin	Fontaney Jean	Montrond	65° R.I.	La Boisselle (Somme)	Stendal ? Wittenberg	Brandebourg (Poméranie) Saxe-Anhalt	Exempté creusement canaux	Renvoyé en Suisse fin 16	Sept. 18
août	Joie André	Pralong Savigneux	6° R. Col.	?	Darmstadt (Giessen)	Darmstadt	carrier tri colis gare	Train	10 déc. 18
30 sept.	Gondy Marius	La Chapelle-sous-Dun Chauffailles	80° R.I.	Main de Massiges (Marne)	Hammelburg	Wurtzburg Franconie	ouvrier agricole	Train	18 déc. 18
1916									
9 mars	Granet Antonin	Chamboeuf	38° R.I.	Verdun (vers fort de Vaux)	Giessen Limburg an der Lahn	Francfort Coblenze	Exempté ouvrier agricole	Train	11 déc. 18
10 mars	Roche Jean	St Symphonie de Lay Roanne	92° R.I.	Verdun (Morthomme)	Giessen ?	Francfort Stuttgart	ouvrier agricole jardinier ville	Train par Suisse	19 déc. 18
?	Chante-louve Jean	Chuyer Pélussin	53° R.A.	Verdun (Cote 304)	?	Dortmund	mineur	Par Hollande (bateau ?)	Déc. 18
6 déc.	Murat Claude	L'Etrat	340° R.I.	Verdun (Cote 304)	Wahn Limburg an der Lahn	Cologne Coblenze	cantonier carrier	?	6 déc. 18
1917									
4 avril	Guillet Jean	Chazelles-sur-Lavieu	60° R.I.	Aisne (écluse du Godot)	Preussich Holland	Prusse orientale vers Königsberg	construction voie ferrée ouvrier agricole	2 bateaux américains (Königsberg - Hambourg - France -)	Déc. 18
16 avril	Giroud Pétrus	Chambost-Longessaigne Rozier-en-Donzy	60° R.I.	Berméricourt (Marne)	Darmstadt		?	?	1 ^{er} déc. 18
1918									
12 avril	Denis Augustin	Roanne	141° R.I.	Hangard Somme)	Giessen Weidenau	Francfort Westphalie	métallurgiste		Mort en déc. 18
27 mai	Dubanchet Pierre	St Genest-Lerpt	113° R.A .L.	Craonnelle (Aisne)	Reste en France puis envoyé en Allemagne fin oct. à pied	Monthermé (Ardennes)	démontage de machines dans usines françaises	A pied de Belgique jusqu'à Sedan (150 km)	Nov. 18
13 juill.	Dubanchet Pierre	St Genest-Lerpt	6° R.I. Col.	vers Reims	Reste d'abord en France puis envoyé en hôpital en Allemagne	Rethel (Ardennes) Ingolsdadt (Bavière)	démontage de machines dans usines françaises	Train	Janv. 19

Comme on le voit d'après ce tableau schématique, la condition de prisonnier en Allemagne durant la Grande Guerre est loin d'être uniforme. Sur ce tableau de 18 prisonniers sur 187 témoins, la durée de captivité va de plus de quatre ans (pour les cinq soldats faits prisonniers en 1914, entre le 24 août et le 18 octobre) à quelques mois pour les trois capturés en 1918 (entre le 12 avril et le 13 juillet). Un d'eux ne voit

même pas l'Allemagne : le Pierre Dubanchet capturé le 27 mai, qui, après avoir travaillé dans les Ardennes, occupé à démonter des usines françaises, est, dans la précipitation devant la défaite qui s'annonce, envoyé fin octobre 1918, sous bonne garde (mais à pied par la Belgique !) avec ses camarades, en direction du camp qui aurait dû être celui de Gardelegen, en Saxe-Anhalt ; mais à l'annonce de l'armistice, les gardes allemands abandonnent leur prisonniers en Belgique !

Ces soldats capturés appartiennent massivement à l'infanterie (normale, ou des Chasseurs, ou Coloniale : 16 sur 18), ce qui est tout à fait conforme à la proximité avec l'ennemi par rapport à l'artillerie, à l'exposition au danger..

Les lieux de capture sur le sol français sont très divers, sauf pour l'année 1916 où les quatre prisonniers sont pris dans le secteur de Verdun.

En Allemagne, les prisonniers sont d'abord envoyés dans un camp, parfois dans un autre après (un en a connu cinq : Marcel Granjon, expédié jusqu'en Biélorussie ; un autre quatre, tous en Bavière : Joannès Grand), puis finissent par être placés le plus souvent dans des fermes plus ou moins proches du camp (9 sur 18 sont ouvriers agricoles ; trois connaissent des activités proches : bûcherons, carriers, employés à la construction ou la réfection de voies ferrées). Un est mineur ; trois seulement travaillent dans la métallurgie, dont un sur une partie de son séjour seulement ; il deviendra aussi ouvrier agricole). Mais il convient de relativiser l'exactitude de quelques témoignages oraux : certains ont la mémoire défaillante sur leur itinéraire, ou ne se souviennent plus des noms des camps. La profession d'origine n'est, le plus souvent, pas prise en compte pour l'affectation dans une activité.

Trois prisonniers sont envoyés dans des camps très éloignés de la France : Jean Fontaney en Poméranie puis en Brandebourg, et bien plus loin encore, Jean Guillet, en Prusse Orientale (actuelle Pologne). Quant à Marcel Granjon, il passe un temps en camp de représailles en Biélorussie, vers Grodno, pour revenir en Brandebourg, au camp de Stendal, où il avait déjà été captif.

Les deux homonymes Pierre Dubanchet, tous deux de Saint-Genest-Lerpt, capturés en mai et juillet 1918, sont affectés, en France occupée (Ardennes) au démontage de machines dans des usines françaises pour qu'elles soient transférées en Allemagne, ou pour récupérer leur métal ; c'est seulement la maladie qui fait envoyer le dernier capturé en Allemagne pour être soigné.

Quelques chiffres

Un sur dix-huit mourra juste après sa libération : il s'agit d'**Augustin Denis**, de Roanne. **Jean-Jacques Becker** « *La première guerre mondiale* » écrit, à propos du nombre total de prisonniers français en Allemagne, et parmi eux, des morts en captivité : « *L'opération ne fut achevée que le 16 janvier 1919 : 520 579 prisonniers français étaient ainsi rentrés d'Allemagne, mais 40 000 autres y étaient morts* »². Pour le chiffre total, **Annette Becker**, dans « *Oubliés de la Grande Guerre* »³ donne un chiffre arrondi nettement supérieur : « *L'Allemagne, qui retient environ 1 858 000 prisonniers en 1917, dont 600 000 Français...* »

Mais il n'y a pas que des prisonniers français dans les camps en Allemagne, et il y en a ailleurs qu'en Allemagne, chez les Alliés de la Triple Alliance, la Turquie ayant remplacé l'Italie, qui a fait défection en mai 1915. Ainsi un de nos témoins, **Pierre Régny**, agriculteur à Saint-Germain-Laval, fêré de chiffres, note dans son carnet des chiffres de prisonniers donnés par la presse allemande, à moins qu'il ne s'agisse de la « *Gazette des Ardennes* » distribuée dans les camps, sous le titre : « *Statistiques des prisonniers de guerre internés à la date du 1^{er} février 1917 dans les camps des Puissances Centrales. En Allemagne :*

Français : officiers	6287	– hommes	360 837	:	367 124
Russes :	9 223		1 202 784	:	1 212 007
Belges :	658		41 777	:	42435
Anglais :	1 104		32 025	:	33 129
Serbes :	-		25 889	:	25 889
Roumains :	1202		9955	:	10 157
Total :	17 474		1 673 257	:	1 690 731.

S'y ajoutent ceux détenus en Autriche-Hongrie (1 092 051 en tout), en Bulgarie (67 582) et en Turquie (23 903). Soit un total qui nous paraît effarant de 2 874 271, dont 27 620 officiers.

Il donne ensuite un classement décroissant par nationalité des prisonniers dans les trois pays les détenant, dont nous ne retiendrons que les chiffres totaux, en éliminant la distinction officiers / hommes :

Russes : 2 080 699 - Français : 368 607 (légère variante avec le « 367 124 » donné plus haut) – Serbes : 154 830 - Italiens : 98 017 – Roumains : 79 033 - Anglais : 45 241 – Belges : 42437 – Monténégrins : 5 607.

² Jean-Jacques Becker, op. cit., pp. 149-150

³ Annette Becker, op.cit. , édition Hachette Littérature, collection Pluriel, Paris 1998, p. 112)

Les Russes sont donc, et de très loin, les prisonniers les plus nombreux, puisque leur nombre total excède de beaucoup l'ensemble des autres nationalités : 793 772 ! Pas tout à fait trois fois plus !

Si l'on s'en tient à ce que vivent nos prisonniers français en Allemagne, donc aux nationalités qu'ils peuvent côtoyer dans les camps, ou dans les plus petits commandos, les pourcentages respectifs des prisonniers au 1^{er} février 1917 sont de 71% de Russes, de 22,5 % de Français, de 2,5 % de Belges, de 1,95% d'Anglais, de 1,5% de Serbes et de 0,6% de Roumains. Les Russes constituent donc près de trois-quarts des prisonniers en Allemagne, et les Français un peu moins d'un quart.

Mais il reste encore, au 1^{er} février 1917, plus de 21 mois de guerre, et si l'on s'en tient aux chiffres totaux de Jean-Jacques Becker, plus de 150 000 prisonniers français vont se rajouter dans les années 1917 et 1918 ! Comme certains anciens détenus seront rapatriés en France s'ils sont très malades, ou en Suisse (cas de Jean Fontaney), ce sont donc sans doute près de 200 000 prisonniers français qui seront capturés encore dans ces deux dernières années de guerre.

Quelques récits de capture et des jours la suivant, en France

Récits oraux

Nous privilégierons les récits les plus riches, ceux qui se déroulent en continu ou presque sans que je sois, comme souvent, obligé d'arracher chaque détail par une question...

Jean Salanon (cl. 14), agriculteur à Saint-Georges Hauteville, chasseur alpin, a été fait prisonnier dans le Haut-Rhin, vers Stasswihl, le 24 février 1915. Il raconte les circonstances de sa capture :

T- *« On était sur une route, là... On avait l'ordre du colonel qu'il fallait rester sur la route. Et on voyait que les Allemands faisaient le tour ! Mais voilà, le soir, ça pas été pareil ! Ils ont attaqué ! Alors on s'est réfugié dans une maison, on était soixante : y avait des Chasseurs, y en avait deux de l'infanterie. Ils ont barricadé des portes, et puis les Allemands ont attaqué, ils nous ont dépassés. Les Français ont attaqué de l'autre côté ; y avait un clairon avec nous, il a sonné le clairon pour venir nous délivrer. Mais ils ont pas pu ! Alors, y avait un adjudant avec nous et deux sergents ; y avait un sergent qui parlait l'allemand, le vrai allemand. Ils venaient là : « Rendez-vous, les Français ! ». Alors l'adjudant : « Non, non ! On va sortir ! Baïonnette au canon ! » Alors les sergents ont dit (j'étais à côté d'eux, moi) : « Non, non ! Ça se peut pas ! On va se faire tuer ! » En effet ! « Alors, rendez-vous ! ». Ils ont convenu avec le sergent : « Déposez vos armes ! ... Posez le fusil ! » Et on a descendu en bas, ils lui ont fait voir ! Si on s'était pas rendus, avec une mine comme ça, ils faisaient sauter la maison ! Et on s'est rendus ! C'étaient des réservistes qui nous ont pris ! Ils nous ont même donné à boire ! On a pas été trop mal reçus ! Alors ils nous ont menés dans une école, pendant deux-trois jours, à Munster. Là, les Français se sont mis à bombarder Munster ! Au 75 ! On a dit : « Ben, on va être tués par les Français ! Ben est arrivé les Uhlans ! Les Uhlans à cheval, avec leur lance, à cheval ! ... On nous avait laissé notre sac... ils avaient pris tout ce qu'il y avait, mais ils nous avaient laissé notre couverture, on avait le manteau des Chasseurs, tout ! Allez ! Au trot pendant deux-trois kilomètres ! C'est qu'on s'est pas fait prier ! C'est que ça bombardait ! Les civils partaient d'un côté d'autre ! Alors, on a été à Colmar après ; de Colmar, ils nous ont montés à Strasbourg !*

E- Vous aviez mangé ?

T- *Ah ! Ils nous donnaient un morceau de pain noir, comme ça ! Un morceau de pain sec et puis de l'eau ! Et puis ils nous ont montés en train, mais en voyageurs, hein ! Pas en train de bestiaux ! Ils nous ont montés à Strasbourg ! Ils nous ont fait faire le tour de la ville. Y avait un civil devant nous, pour nous faire voir. Ce Français-là, le sergent qui parlait allemand, il a vu un journal : on était six cents prisonniers ! Et on était que soixante ! C'était pour encourager les civils. Alors ils nous ont fait faire le tour de Strasbourg : c'est une jolie ville, Strasbourg ! Y avait un pauvre vieux, qui était comme moi (maintenant !) avec une barbe comme ça, vous savez pas ce qu'il nous a fait ? Il nous a rien dit ! (geste de l'index simulant un couteau coupant la gorge). Ça voulait tout dire, hein ! ... Il a dit de couper la tête, voilà ! C'est comme ça ! ... C'est un vieux de l'autre guerre, pour moi, c'était un Prussien !*

E- *Qu'est-ce que ça voulait dire ? On va vous couper la tête, ou il faut vous couper la tête ? Qu'est-ce qu'il voulait dire, le vieux ?*

T- *Je sais pas ! On a pas compris... Y avait encore des magasins français, avec des enseignes. Y avait des femmes qui sortaient un petit drapeau, qui criaient : « Vive la France ! » et le retiraient. Des jeunes filles qui passaient entre nos rangs, elles donnaient des cigarettes. Allez ! Un coup de crosse dans les fesses, elles recevaient ! Parce qu'il y avait encore des Français, là, à Strasbourg ! »*

On a vu, juste avant la reddition, comme les sergents sont parvenus à outrepasser l'ordre de leur supérieur, l'adjudant, qui voulait tenter une sortie « baïonnette au canon ! ». Il est clair que Jean approuve les sergents, qui pensent à économiser les vies, et que l'épisode de la mine prête à exploser pour faire sauter la maison en cas de non-reddition est indiqué pour leur donner raison. Quant à la vision de Strasbourg, elle est très positive, mais mitigée pour ce qui est de ses habitants : au geste hostile du vieux supposé Prussien,

s'opposent le courage et la générosité des femmes et des jeunes filles, qui ne peuvent qu'être Françaises !
Donc restées patriotes depuis 1870, ou, nées bien après, élevées après dans le patriotisme français.

Claude Murat (cl.16), agriculteur à l'Etrat (La Côte), a été fait prisonnier à la Cote 304, vers le Morthomme, à l'ouest de Verdun, le 6 décembre 1916, soit vers la fin de la grande bataille de Verdun. Son témoignage est bref, assez fragmenté, mais illustre une situation de capture qui a été fréquente dans cette guerre :

E- *« Vous êtes restés combien de temps en ligne ? (à cet endroit-là)*

T- *Pas bien : huit jours ! Et nous autres, ça été fait exprès ! Nous avions le lieutenant qui nous commandait. Il est parti en permission. Alors nous avons qu'un sous-lieutenant pour commander le régiment⁴. Alors, bien sûr, quand les Allemands nous ont bombardés ! Et puis quand ils se sont arrêtés de bombarder, ils sont venus avec des grenades devant nos cagnas... Alors, qu'est-ce que vous voulez ! Ils nous menaçaient de jeter des grenades dans la cagna ! Alors celui qui était à la cime, il criait : « Camarades ! ». Et puis voilà comment j'ai été fait prisonnier, moi !*

E- *Oui ! On était bien obligé de se rendre, là !*

T- *Ben bien sûr ! On nous aurait bousillés dans la tranchée ! »*

Quand les soldats ont la chance, rare, de bénéficier en première ligne d'une cagna ou abri (réservé en principe aux officiers), s'ils sont dedans la nuit, pendant que deux sentinelles veillent, ils sont à la merci de l'ennemi qui parvient à s'approcher, en tuant les sentinelles, et qui menace d'anéantir tous les soldats dans l'abri en y jetant des grenades. Le cri de « Camarades » / « Kamerad(en) » est une convention soit pour indiquer qu'il faut de rendre et « faire camarades », soit qu'on se rend.

L'entretien s'éloigne ensuite très longtemps de cette capture. Bien après, Claude revient sur un grand regret : il a été fait prisonnier sans sa capote, le grand manteau chaud du soldat :

T- *« On avait la capote. Et puis après, ils nous avaient interdit de la prendre, la capote, parce qu'il y avait de la boue ; alors, le long de la tranchée, le fond de la capote, il prenait tout de la boue ! Y en avait ! Elle était toute boueuse... Ce qui fait que j'ai été fait prisonnier sans capote ! J'ai demeuré toujours là-bas sans capote !*

E- *Ah voilà ! Alors que ça vous aurait bien tenu chaud quand même !*

T- *Oh ben sûrement !*

L'entretien diverge à nouveau, puis Claude va fournir une précision intéressante sur son parcours de captif en France occupée :

E- *« On vous a fait prisonniers à Verdun, et ensuite on vous a emmenés comment, à l'arrière ?*

T- *A pied ! A pied ! Y avait le Kronprinz qui était à Stenay⁵. Eh ben, nous y avons été à pied jusqu'à Stenay. Et puis il nous a passés en revue ! Il a ben questionné aussi ! Et il parlait le français, bien sûr, lui aussi ! »*

Soldats blessés avant la capture

Jean Fontaney (cl. 12) de Montrond-les-Bains, instituteur à Montbrison à la mobilisation de 1914, s'engageant en septembre 1914 malgré son exemption pour faiblesse de constitution, a été fait prisonnier le 9 juin 1915 dans la Somme, vers Albert, alors qu'il est agent de liaison entre le commandant et sa compagnie :

T- *... « Y avait une ligne d'arbres qui leur servait de point de repère, et ils nous ont bombardés avec des obus qui éclataient en l'air mais pas très haut, des shrapnells, des obus qui se disloquaient en morceaux et mon Dieu, je n'ai vu que des morts à côté de moi. Et quant à moi, j'avais reçu un éclat d'obus à peu près de la grosseur de mon pouce, un peu plus petit, un beau petit rectangle, un beau petit parallépipède en fonte qui m'avait fracassé l'humérus, le bras droit. J'étais couché à moitié, et par conséquent le bras cassé (je vais vous montrer, si vous le désirez), (l'éclat d'obus était) passé sous l'aisselle et venu se loger sous l'omoplate. Mais j'avais le bras complètement brisé qui saignait, j'avais la sensation qu'il était arraché ! Mais heureusement, c'était pas vrai ! Tous mes voisins à côté étaient morts. Et à un moment donné, vers 8-9 heures, le tir s'est arrêté, une patrouille allemande est venue, elle a pas eu de mal à s'emparer des deux ou trois survivants, et m'a emmené avec un que je connaissais, qui avait des quantités de shrapnells, mais qui était moins touché que moi. On nous a emmenés dans la tranchée allemande où on a été bien reçus. Je me souviens (je connaissais quelques mots d'allemand), j'ai demandé à boire. On m'a tendu un bidon (un soldat allemand) un bidon avec du café chaud. Ils étaient dedans, ils nous attendaient, ils n'avaient rien à faire, ils avaient reculé simplement. Et puis de là, moi, on m'a mis entre les mains d'un brancardier et... Je me souviens d'être passé à Péronne, d'avoir été à l'hôpital de Bapaume, à un hôpital de campagne improvisé, mais avec des Allemands, où j'ai retrouvé d'autres Français [...] Je suis pas resté longtemps là, peut-être 48*

⁴ Claude Murat se trompe de terme : un sous-lieutenant commande une section, soit une cinquantaine d'hommes, pas un régiment, commandé par un colonel

⁵ Stenay, dans la Meuse, se trouve à 45 km environ au nord de Verdun. Le Kronprinz est le prince héritier, fils de Guillaume II.

heures, je sais pas, et puis je suis allé à l'hôpital à Saint-Quentin. Y avait des Allemands là, pas d'animosité, on était reçus et soignés comme des Allemands. Je me souviens de mon premier repas, j'étais au lit, bien sûr ; on m'avait donné des habits de prisonnier et je n'avais plus mes poux ! Mais tous mes habits ont suivi mes pérégrinations ! Premier repas : on nous apporte dans une assiette de la viande, des pommes de terre bien sûr, de la compote, et moi j'attendais le pain ! Mais il est pas venu ! Quand j'ai vu les Allemands qui mangeaient, je me suis mis à manger aussi... »

Jean, fait prisonnier blessé, découvre que non seulement les Allemands n'achèvent pas les blessés, comme la propagande du début de la guerre le répétait inlassablement, mais même qu'ils les soignent ! Et qu'ils les nourrissent ! Et leur donnent à boire ! Et les traitent « sans animosité » ! Et de plus épouillent leurs habits... Il prend aussi conscience qu'il n'est pas indispensable d'avoir du pain pour manger, encore que de nombreux Allemands en mangent...

Marius Gondy (cl.11) né à Chassigny-sous-Dun, venu jeune à La Chapelle-sous-Dun (Saône-et-Loire), fils de mineur-bourrelier mort en 1907, était valet de chambre à Paris chez la baronne Seillière quand il est parti au régiment en 1912. Après guerre, il retrouvera le même emploi, puis achètera en 1925 un hôtel à Annecy avec son épouse née à Chassigny, pour finir par acheter l'Hôtel de la Gare de Chauffailles en 1935 et se réinstaller définitivement au pays natal. Il a été fait prisonnier en Champagne le 30 septembre 1915 :

T- « C'est les Allemands qui m'ont ramassé à la Main de Massige. On était à la baïonnette, là... Il a tiré, moi aussi j'ai tiré, j'ai été touché, je suis tombé... Y avait un trou d'obus... Je suis pas tombé tout seul, on était trois dans le trou, dont un qui est mort... et mon sergent-major qui était à côté de moi [...] La balle m'a traversé là, de part en part, mais elle n'a touché aucun organe [...] Le sergent-major, la balle lui avait traversé la cuisse, il hurlait aussi, il faisait vilain ! Mais on y est quand même resté 48 heures dans le trou !... Parce qu'on était entre les lignes françaises et allemandes. Et c'est que les Français allaient pas bien venir nous chercher parce que les Allemands tiraient !... »

E- Et qu'est-ce qui vous est passé par la tête pendant ces 48 heures ?

T- Ah ben, ma foi, toutes sortes de choses ! Je pourrais pas vous dire quoi, par exemple. On implorait ! On appelait au secours. C'est tout... Je sais pas quoi dire ! On entendait : « Bzzzz, bzzzz, bzzzz » : les balles qui passaient sur la tête ! C'était pas le moment de...

E- [...] Vous aviez l'espoir de vous en sortir ?

T- Ah oui ! Ah oui ! J'avais un fort espoir ! Je pensais que ça serait les Français qui viendraient. Mais on était bien plus près des Boches, que des Français, bien plus près !

E- Et ce sont donc des Boches qui vous ont ramassé ? Comment ça s'est passé ?

T- Vers les trois heures du matin, par là... Y a deux grands gaillards... Oh ! mon Dieu, j'ai eu peur autant que... mieux que quand... Je lui pesais pas plus qu'une plume dans la main ! Il m'a attrapé je sais pas comment, il m'a passé par-dessus le dos, et puis il a fait vite pour redescendre dans le trou parce que les Français tiraient, évidemment ! Ben, c'était un courageux, parce qu'il était à la merci des balles françaises qui allaient nous tuer, moi et puis lui !

E- Vous lui devez une fière chandelle !

T- Ah ben, à celui-là, oui ! On était trois ; mon sergent-major, je sais pas ce qu'il est devenu, je l'ai jamais revu non plus.[...] On était sur le bord d'un talus, un énorme talus, et ça redescendait après. Les Allemands étaient dans le bas et ça faisait comme une carrière. J'y ai vu quand ils m'ont emmené, j'y ai vu grosso modo... Il m'avait attrapé et il m'avait foutu sur son dos. Je me demandais bien ce qu'il allait me faire !

E- Vous pensez que vous risquiez d'être abattu ?

T- Oh ben, on y pense un peu. On disait tant qu'ils faisaient pas de prisonniers ! Vous savez ben : chacun disait la sienne !

E- [...] Et donc, il vous a ramené dans cette carrière ?

T- Il nous a amenés dans son trou, en bas. Il y avait plusieurs Boches qui étaient là, je sais pas combien. Je suis pas resté là longtemps. Et puis, je me rappelle plus s'il y avait un camion ; ça faisait la plaine après, la plaine de Vouziers [...] Puis de Vouziers (je crois qu'on n'est pas restés bien longtemps)... Ma foi, on se demandait s'ils allaient nous tuer, ou quoi ! Puis après, ils nous ont emmenés à Sedan, où je suis resté là quinze jours-trois semaines. Là, ils nous ont soignés.. Il y avait les Boches et les Français, y était tout mélangé. C'étaient les médecins allemands qui nous soignaient, quoi !

E- Ils soignaient indifféremment Français et Allemands ?

T- Ma foi, on était tous en tas, là. Au fur et à mesure que ça arrivait et puis qu'ils dégorgeaient, il fallait qu'ils trouvent de la place ailleurs, en Allemagne, enfin, pour évacuer au fur et à mesure les moins blessés... »

Marius doit deux fières chandelles aux Allemands : d'abord à son sauveur, qui a pris le risque de se faire tuer par les tirs français pour aller le chercher dans le no man's land (peut-être est-il motivé par autre chose que la générosité, la citation pour capture de prisonnier peut-être, mais le résultat pour Marius est le

même), puis aux Allemands qui le prennent en charge, et qui au lieu de l'abattre (sa hantise, formulée deux fois !) le soignent ! Et aussi bien que leurs compatriotes...

Récits écrits

Ils sont en principe plus fiables que les récits oraux, ayant le plus souvent été écrits peu de temps après les faits. Mais le témoin n'y insère que ce qu'il a jugé bon de narrer, et n'est pas soumis à la contradiction éventuelle d'un interviewer.

C'est le lendemain de son baptême du feu, reçu à Doncières, à 5 km au nord de Rambervillers, dans les Vosges, que **Joannès Grand** (cl. 03) ajusteur à Saint-Etienne, qui reprendra après guerre son activité aux Ets Barroin jusqu'en 1931, avant de devenir secrétaire de mairie à Feurs jusqu'à sa retraite en 1953, sera fait prisonnier le 27 août 1914, avec d'autres soldats du 38^e R.I. de Saint-Etienne. Il raconte ainsi sa capture dans son carnet intitulé « Souvenir de ma captivité passée en Allemagne pour la Guerre de 1914, 1915, 1916, 1917, 1918 », commencé le 4 août 1914, mais ne constituant pas un journal quotidien :

« Vers les 5 heures ou 6 heures du soir attaque de nouveau par l'infanterie allemande, ils avaient le village de flanc et avec leurs mitrailleuses tiraient sur la route principale qui traversait le village, là impossible aux camarades qui était dans les maisons de sortir, notre capitaine a eu les 2 jambes traversés* par une balle, moi et ma section il nous avait envoyés derrière le village pour soutenir la retraite et rester là jusqu'à nouvel ordre, à la tombée de la nuit les allemands* arrivèrent et nous firent prisonniers une trentaine. On nous évacua de l'autre côté du village sur une hauteur, on nous fait prendre de la paille pour nous coucher, voilà les balles qui nous arrivaient encore dessus pendant au moins 20 minutes. Mais en traversant le village nous avons rencontrés* une Cie allemande et là le chef nous fit lever les bras en l'air pour savoir si on avait point d'armes sur soit*, ensuite les allemands* qui avaient réoccupés* le village viennent fouiller nos musettes, lesquels la sautaient⁶ depuis 2 à 3 jours, il y en a parmi qui se contentaient pas de demander il* le prenait* de force mais comme on avait un bon sergent allemand qui parlait bien Français* leur parla d'un ton bref et aussitôt pain et viande retournait* entrer dans la musette, et nous dit qu'ils devaient rien nous prendre ou à moins qu'on leur le donne⁷. Sur cet avis eux se trouvait* d'avoir faim et nous autre* soif alors on échangeait le manger pour la soif. Ensuite nous arrivons a* cette côte dont je parlais plus haut et sous la conduite de sentinelles allemandes et de ce sous-officier, on arrive à Fontenoy-la-Joute⁸. Là on nous fit coucher autour d'un abreuvoir pour les bêtes soi-disant que les granges étaient occupés* par les soldats allemands. Toute la nuit cavallerie* et artillerie défile* devant nous. A 6 heures on nous fait rentrer dans une grange pour nous reposer, à 8 heures café sans sucre et ceux des prisonniers qui étaient pas blessés traînèrent un char à 4 roues pendant toute la journée avec 12 blessés dedans alors voilà une terrible (mot manquant) pour nous autres une chaleur accablante et rien dans le ventre depuis la veille et là cette journée sous la conduite de cheveu-légers allemands et ceux qui poussèrent la voiture ; quand on allait pas assez vite (ils) piquèrent avec leurs lances et l'officier qui était toujours là « Allons, tirez, Mrs les français ». Et le soir, nous sommes revenus dans le village ou* on était parti le matin : c'était sans doute pour faire voir aux habitants la prise de prisonniers qu'ils avaient faits. Là on s'arrêta, un sous-officier allemand s'approche de nous et nous cause en très bon français, nous disant qu'avant la guerre il était à Paris et qu'il connaissait les plus grandes villes de France et nous sort un étuit* de pipe ou* il y avait écrit dessus Paris. Alors moi je lui demande pourquoi on nous faisait traîner ce char, choses* qui était très dur* pour nous, et je pars de suite trouver le commandant et reviens avec une réponse disant que c'était très juste que nous traînions nos blessés qu'ils avaient point de chevaux à notre disposition et là-dessus nous souhaite bonne chance nous disant que plus loin on serait très bien. Ce sous-officier parti* et un soldat allemand arriva, nous distribua en cachette eau-de-vie et nous donna des prunes qui* nous était défendus* de toucher, en nous disant que sa prétendue était à Toulon, mais un chic type qui avait pitié* de nous, et les sentinelles le fir* partir. Ensuite on nous mena dans une petite maisonnette et on se coucha sur la paille. Sait* là que j'ai quitter* mon copain Lardon qui était blessé à la main par une balle, là on était sous la garde de gendarmes allemands. (On) nous demande si parmi nous il y avait point d'Alsaciens Lorrains, personne répondit et (on) nous donna la permission d'écrire une carte. Moi je demande à un pour aller au cabinet, il me montra son rigolo⁹ ca* me coupa l'envie d'aller. Cette journée c'était le 28 août. Le 29 au matin nous sommes partis avec des sentinelles allemandes, on nous mena dans un autre village et on y resta 2 jours, on avait préparé une chambre avec de la paille pour nous coucher, une fois fini on amena des*

⁶ « La sauter », en français local, signifie « avoir faim »

⁷ L'inversion du pronom complément d'objet direct et du pronom complément d'objet indirect est assez fréquente dans le français local. On entend couramment : « Donne moi le / Donne lui le / Prends lui le »

⁸ Fontenoy-la-Joute est à 10 km à l'ouest de Baccarat, dans les Vosges

⁹ Selon le Grand Larousse de la Langue Française, l'emploi argotique de « rigolo » pour « revolver » date de 1886.

blessés allemands et nous autre* à l'étage au-dessus toute la nuit on entendait plaindre¹⁰ ; là encore un bon officier il apporta du vin blanc à nos blessés. La 1^{ère} fois que j'ai vu un curé allemand sait* dans cette grange, il est venu nous bénir et donna l'absolution à un chasseur alpin qui était bien blessé. Je ne puis vous décrire ses blessures, chose horrible. Là je vis amener 3 civils, des pilleurs de morts soit*disant français, il y a un parmi eux qui trouva le moyen de sauter du 2^{ème} en bas mais fut arrêter* de nouveau (à) 50 mètres de là, alors des cris effroyables par les coups qu'il avait reçu* mais personne d'entre nous les a plaint* et le lendemain fusiller* par un peloton Allemand*. Le 30 au soir on nous prévint qu'on partait le lendemain. Le 31 août nous partons dans un autre village, là on a pu se procurer du tabac nommer* burrus qui était excellent, on était dans une grande maison au 3^{ème} étage et sous la garde de 2 sales moineaux, il y en a un qui savait que dire ça en français « Silence, Messieurs » et l'autre un regard comme une bête féroce, on aurait (dit) qu'il attendait le moment propice pour en évantrier* un. Un sous-of s'amène et nous dit en mauvais accent français : « Vous savez que les allemands* sont à 50 k^{tres} de Paris ? », on lui répondit qu'on le savait il y avait déjà* longtemps. Et comme on avait du tabac et que c'était défendu de fumer, on demandait à aller au cabinet et on nous conduisait chacun à tour de rôle pour aller pisser et on profitait pour fumer une vieille cigarette qui* nous autorisait* et beaucoup de soldats allemands pour nous faire faire une cigarette venait* auprès de nous et prenait* plaisir à la regarder rouler. Le 1^{er} Septembre nous passons la frontière à Avricourt¹¹, là on nous fit choisir parmi un gros tas de pain pour la troupe le plus bon mais c'était beaucoup difficile pour en trouver, enfin on en trouva chacun un peu soi-disant qu'on allait être embarquer* ; contre-ordre, nous repartons pour Sarrebourg, en route on trouva une bonne femme qui nous donnait du pain blanc, elle s'est faite agonir par les Allemands... »

Ce récit détaillé, plein de vie, a dû, pour être aussi précis, être fait dès le début de la captivité de Joannès en Allemagne. On y découvre, comme dans le récit de Jean Salanon, le souci d'exhiber les prisonniers auprès des populations civiles, dans un but psychologique. Le lourd char à foin à quatre roues, chargé de douze blessés, tiré par des soldats valides, inverse l'image classique du triomphe romain. Joannès divise les gens en bons et méchants, dans un manichéisme aisément compréhensible : est bon le soldat allemand qui leur donne en cachette des prunes, l'officier qui fait distribuer du vin blanc aux blessés, le prêtre allemand qui donne l'absolution au chasseur alpin à l'agonie et qui bénit les prisonniers, l'officier qui leur parle gentiment de sa connaissance de la France et même sont bons les soldats ennemis qui s'amuse à les voir rouler des cigarettes, geste inconnu d'eux. Sont mauvais ceux qui les briment, leur parlent ou les regardent méchamment, cherchent à les humilier en leur indiquant que la guerre est presque perdue pour les Français. Il y a consensus avec la stricte discipline allemande qui fait lyncher le fuyard, puis fusiller les détresseurs de cadavres, « soi-disant Français », ce dont doute Joannès.

Pierre Régné (cl.03), fils d'un agriculteur de Saint-Germain-Laval mort en 1892 (et sa mère en 1912) est devenu après guerre vigneron propriétaire à Saint-Germain, et est mort en 1930 des séquelles de sa captivité. Soldat au 298^e R.I. de Roanne, il a été capturé dès le 20 septembre 1914 à proximité de Vingré, dans les grottes-carrières de Confrécourt, dans l'Aisne, à l'ouest de Soissons. Dans un petit carnet acheté en Allemagne, au contenu assez hétéroclite, son récit est très bref : « Le dimanche 20 septembre 1914, nous avons été fait* prisonnier* à 5 heures du matin dans les grottes de Vingray* il y a une heure que nous étions relevés des tranchées ou* nous étions depuis le vendredi soir à la tombée de la nuit. Il y a eu de nombreux tués et blessés, les blessés sont restés dans la grotte toute la journée avec nous. Le lendemain ils ont été enlevés par les Français qui ont avancé. Le même soir les Allemands nous ont emmener* couchés* à Morsain (Aisne) . le lendemain matin nous avons été dirigé* sur Coucy-le-Château ou* nous avons embarqués* en destination de l'Allemagne. Voici la liste des pays traversés. 21 à 1 heure Coucy-le-Château (Aisne). Embarquement. Voici le nom des gares : Laon Tergnies St Quentin, Bousigny, Denain... »

La liste continue jusqu'à la frontière belge, puis tout au travers de la Belgique, puis en Allemagne. En tout pas moins de 72 noms de gares - même toutes petites - cités (donc relevés au fur et à mesure sur un autre carnet !) avec de temps à autre une observation brève concernant les activités principales : « Usines et mines importantes / Ateliers de construction / Minoteries importantes sur la Meuse / Chantier naval très pittoresque : la voix*ferrée sur une falaise » et pour Liège : « Nous avons reçu un accueil enthousiaste de la part de la population ». Il est clair que le trajet intéresse plus Pierre que l'expression de ses sentiments.

C'est aussi en Allemagne, comme les deux soldats précédents, que le sergent **Antonin Granet** (cl. 03), né à Savigneux dans une famille d'agriculteurs, instituteur à Chamboeuf avant guerre, depuis 1912, où il fera toute sa carrière après guerre jusqu'en 1940 (année de sa retraite, où il s'installera à Montrond) rédige son récit de guerre de 186 pages - à partir de carnets antérieurs- qu'il fait remonter à la mobilisation. Sergent

¹⁰ L'emploi non pronominal de « plaindre » au sens de « se plaindre », ou plutôt « gémir » était assez courant au XX^e siècle chez les personnes âgées en Forez et périphérie

¹¹ Avricourt est en bordure sud de la Moselle, à une bonne vingtaine de kilomètres au sud-est de Sarrebourg

au 38^e R.I. de Saint-Etienne, il est fait prisonnier au début de la bataille de Verdun, à proximité du fort de Vaux, le 9 mars 1916 :

« Soudain un choc violent à l'épaule droite me flanque à terre ! J'ai eu la vision d'un Allemand tout debout sur le talus et épaulant son arme ! Je suis touché ! Je lâche mon sac en me relevant, un chaud liquide coule sur le dos, mon bras droit est engourdi et une atroce douleur m'abat à nouveau. Mon épaule est lourde, lourde, semblant vouloir m'enfoncer dans le sol. Ma première idée est de respirer fortement pour éprouver mes poumons, mais non, ma poitrine n'est pas touchée, seul ma main et mon bras droit se refusent à tout service ! Mes oreilles bourdonnent, je n'entends plus rien. Que se passe-t-il ? Ai-je toute ma connaissance ? Je me serre bien près de la paroi du boyau. J'implore Montagné de me panser, je vois passer Dieudonnat l'œil sanglant. Puis comme une vision fugitive, des mains qui se lèvent, des pieds bottés, des habits gris, des shakos et des casques, des coutelas brandis, des figures sauvages, des yeux hagards. Je ferme les yeux comme pour ne pas voir le coup suprême, le geste fatal qui va m'achever ! Je sens mes jambes être piétinés*, je risque un timide regard. Près de moi, le capitaine Finoux braque son revolver, dernier signe de résistance jusqu'au bout, une robuste main s'abat sur son poignet. Plus rien à faire, la tranchée est conquise. Nous sommes prisonniers ! Sur l'injonction des vainqueurs des camarades captifs et désarmés sont déjà de l'autre côté. Malgré ses exhortations, ses grognements, le capitaine se voit dépouillé de son armement. Les jeunes gens qui sont là, des chasseurs à pied, restent sourds aux menaces du brave homme ; porte-cartes, jumelles, revolver sont prestement enlevés. Ne serait-ce la situation malheureuse où nous nous trouvons, il y aurait de quoi rire des gestes et de la mine tragi-comique de ce bon vieux Finoux se débattant comme un diable et réclamant un officier pour être désarmé. Ses dénégations de refus de se rendre à de simples soldats restent vaines. C'est à qui arrachera un souvenir de l'officier français »*

Un soldat allemand l'aide à dénuder son épaule, et le capitaine la lui bande. Antonin va alors analyser les sentiments qui s'emparent de lui :

« Frissonnant de fièvre, grelottant de froid, je sens le sombre désespoir m'étreindre l'âme. C'en est fait de moi ! Adieu petite femme bien-aimée ! Adieu mon bébé chéri ! Adieu, bons vieux parents ! Adieu, toute ma famille ! Adieu, fidèles amis et camarades ! Adieu à la vie ! Avec le sang qui s'échappe à flots malgré les tampons de ouate s'en va aussi toute mon énergie ! Près de moi sont deux soldats allemands, des jeunes, du 8^e chasseurs à pied. A mes yeux implorant la pitié, ils m'ont regardé avec compassion. L'un d'eux a aidé à me faire mon pansement, il sait quelques mots de français, je baragouine quelque peu d'allemand. Il m'a semblé comprendre qu'un infirmier viendrait me prendre, ceci me reconforte autant que la bienveillance dont je me sens l'objet. J'offre les victuailles de ma musette, mes deux compagnons n'en prennent que très peu, craignant de me priver, à l'un je donne mes jumelles, à l'autre des souliers neufs, ils paraissent contents et me font manger leurs petits biscuits. La fièvre me brûle, j'ai une soif ardente et mon bidon est vide ! J'ai donné le contenu à un blessé du 409 sous le tunnel de Tavannes. Généreusement, j'obtiens un peu de café, mais les gourdes de mes gardiens sont vides, j'en suis réduit à sucer un peu de neige rassemblée sur les cailloux terreux. Les flocons blancs voltigent au-dessus de moi, leur chute sur mon front brûlant me fait du bien. Mes pieds se glacent, mes camarades d'infortune me couvrent et me serrent dans ma couverture, ma toile de tente, enroulent mes jambes dans un sac de toile, jetant par-dessus des mottes de terre. Malgré ces précautions mes dents claquent et sous ma couverture s'échappe une buée, une odeur fade de sang.

Quelle heure est-il ? Comment suis-je là dans un état pareil ? J'ai perdu toute notion du temps et des évènements précédents.

Des coups secs dans le sol, des éclatements, des sifflements, des miaulements, des détonations me rappellent à la réalité. C'est le combat qui continue ! Un Allemand endiablé me grimpe sur les pieds pour pouvoir tirer mieux à son aise... »

Antonin décrit ensuite longuement la poursuite acharnée de la bataille, qui souligne sa faiblesse et son impuissance à faire quoi que ce soit. Il ne fait plus partie du monde combattant, mais va-t-il faire partie encore longtemps du monde des vivants ? Il semble, avec ses forces réduites et son esprit embrumé, que les pensées envers les siens se sont atténuées. On aura remarqué qu'il n'y a aucune animosité envers les Allemands, qui acceptent les cadeaux de valeur (les jumelles, les souliers neufs), mais n'abusent pas de leur supériorité pour s'emparer de ses victuailles, qu'il offre afin de se concilier leurs bonnes grâces. Il poursuit une bonne page après :

« Oh ! Que le temps me dure ! Mes pieds gèlent, j'ai le dos tout mouillé, un liquide ruisselle à ma ceinture ! Un frisson me court sous la peau ! Mon côté droit est comme écrasé sous un poids formidable ! J'ai sommeil et ne puis dormir. Si je m'endors d'ailleurs, me réveillerai-je ?...

Est-ce une illusion ? Mes yeux sont-ils brouillés ? Est-ce la fin ? La lumière se voile !... Voyons ! Je rassemble mes sens ! C'est la nuit qui tombe ! Il est plus de 7 heures, mais je dois rester là ! Je réclame à nouveau, plus pressant que jamais... Dans les yeux de mes généreux ennemis, j'ai lu un sentiment de pitié, mais n'est-ce pas de la pitié pour un mourant ?

Enfin je me sens secoué ! On m'appelle ! Un homme descend ; au poste de secours, il me conduira « Pouvez-vous marcher ? » me demande-t-il. Oh oui ! Je marcherai, je me traînerai s'il le faut, je ne puis

rester là ! De mon bras gauche comme arc-boutant, je me soulève. Oh ! L'atroce douleur ! Me voici à genoux puis à demi debout, courbé, ployant sous le faix, mes jambes chancellent, j'essaie quelques pas, je marche ou plutôt je vacille.

« Merci, merci » murmuré-je en quittant mes bienfaiteurs qui me jettent capote et couverture sur les épaules et m'accroche ma musette. Tâtonnant, titubant, m'appuyant à la paroi du boyau, je suis mon conducteur qui patiemment me guide à pas lents, mais combien trop vite encore ! Il fait sombre à présent !*

Flac ! Mes pieds ont buté, je m'affale sur un corps mou, je tâte, un cadavre. Oh ! l'horrible sensation ! Plus loin, des gémissements ! « Emportez-moi, emportez-moi ». Je m'approche, je questionne. Je reconnais Sauvade de la 1^e section. Je voudrais l'emmener, il est blessé au ventre et ne peut se mouvoir. Oh ! misère ! Ne pas pouvoir porter secours ! Je quitte le malheureux promettant d'avertir les brancardiers. Plus loin, le fossé est barré, qu'est-ce ? Un monceau de cadavres d'où s'échappent encore des râles ! Je reconnais l'endroit où sont tombés ce matin Chevalier, Ollivier, et d'autres ! Il me faut me traîner sur les cadavres. Et tout au long du parcours, les mêmes formes noires gisant sur le sol ! L'émotion m'arrache des sanglots ! Quoique déjà courbé par la faiblesse, il me faut me baisser encore à maints endroits car les balles sifflent et ce sont des françaises. Nous descendons la pente du coteau, ça et là, des guetteurs dans leurs niches et sur la terre le tapis blanc... »

Antonin vit les pires conditions de la capture pour celui qui reste vivant, mais gravement blessé, presque incapable de se mouvoir, alors que le mouvement est la condition de la survie. Les cadavres de ses camarades, qu'il doit franchir, sur le sol gelé, sous la neige de début mars, lui rappellent que la mort rôde. Il continue :

« Au pied de la colline, près d'une voie ferrée, une bâtisse, puis tout près un souterrain, une casemate à demi-éclairée, des plaintes de souffrance, des brancards, c'est le poste de secours.

Vacillant, les jambes brisées par l'effort suprême que je viens de faire pour arriver jusque là, je pénètre en chancelant dans la cave à demi-éclairé par des lueurs pâlottes. Une odeur fade de sang, une puanteur de chair en décomposition me donnent un haut-le-cœur, mes yeux se voilent, ma tête tourbillonne, le camarade allemand qui m'accompagne me soutient. Des cris de douleurs, des plaintes d'agonisants emplissent le triste lieu. Je côtoie des blessés étendus pêle-mêle sur le sol et suis présenté aux infirmiers. Un gros Allemand, un major¹² sans doute, m'examine et me dit en hachant les mots de son accent guttural : « Les Allemands ne sont pas des barbares ». Je le sais bien puisque je suis là, mais par ces paroles, il fait allusion à l'épithète de « Barbares » reproduite par les grands bluffeurs de la presse. On me déshabille, mon grade de sergent paraît me faire avoir certaines prévenances, je suis pansé à nouveau mais cette fois convenablement. Ma faiblesse est si grande que je suis sur le point de m'évanouir. Je m'appuie contre la muraille sur laquelle l'eau suinte ; je colle mon front brûlant contre la glaciale paroi et cela me ranime. Dans cet état demi-conscient, je m'aperçois que les poches de mes habits sont soigneusement fouillées. Que m'importe ! On peut bien tout prendre les menus objets qui sont comme par hasard en ma possession. Une autre capote m'est donnée, je puis ainsi céder ma couverture à un camarade transi. On me fait faire place sur une espèce de banquettes, je m'y couche à côté d'un sergent français blessé aux jambes. »*

L'épisode des vêtements soigneusement fouillés pour en voler le contenu est le premier élément qui vient contredire l'image très positive des Allemands. Quant aux propos du major, Antonin les approuve, et met en cause le fameux « bourrage de crâne » de la presse française qui use, depuis le début de la guerre, des qualificatifs les plus infamants pour renforcer la haine de l'ennemi, le qualificatif de « barbare » étant sans doute le plus usuel, illustré par des faits grossis ou inventés, comme le fait de couper la main droite des petits garçons français pour qu'ils ne soient pas de futurs soldats... Mais laissons Antonin poursuivre son récit qui va illustrer la fraternité dans la douleur et la dérégulation :

« Oh ! La mauvaise nuit, la nuit affreuse ! J'ai des moments d'assoupissements pleins d'horribles cauchemars. Et toujours les appels déchirants, Français et Allemands sont côte à côte, loques humaines rassemblées dans la souffrance des chairs meurtries. Des lèvres enfiévrées s'échappent en langues différentes les mêmes supplications, les mêmes imprécations. Ces hurlements de bêtes humaines, ces cris, ces prières sanglotées d'hommes redevenus enfants, tout cela me fend l'âme.

Oh ! Vous ! Conscients responsables de ces tragiques horreurs, vous qui n'avez fait pour les empêcher que d'accroître sans cesse les forces brutales qui servent vos ambitions ! Vous, têtes couronnées ou non, représentants des forces oppressives, vous qui avez entretenu et avivé les querelles entre nations, voilà votre œuvre ! Vous les fauteurs de guerre, venez donc dans cet antre de tortures, venez souffrir les outrages de ces martyrs dont le sang coule, dont la vie s'échappe pour servir votre cause honteuse : l'ambition.

Dans cet antichambre de la mort où mon être frissonne de pitié, de froid, de fièvre, mon cœur qui fut sans haine vous maudit, vous qui grugez les peuples, qui en faites des esclaves que vous armez savamment pour faire aboutir vos rêves d'instinct de domination ! »

¹² « Un major » est l'abréviation courante pour « médecin-major »

Ces deux paragraphes vengeurs, quittant la narration pour la déclamation critique, sont sûrement venus à l'esprit d'Antonin, sous cette forme élaborée, dans son exil allemand qui lui a fait connaître les qualités de l'ennemi, plutôt que dans sa nuit de cauchemar au poste de secours allemand, où ses forces physiques et mentales sont trop atténuées pour pouvoir raisonner ainsi contre les dirigeants des deux peuples ennemis, rassemblés dans la même impitoyable accusation. L'instituteur est redevenu le pacifiste convaincu qu'il a toujours été. Il évoque encore pendant une page les souffrances de cette première nuit, dont une soif ardente, petitement assouvie par un peu d'eau donnée par l'infirmier allemand. Puis arrive la fin de la nuit :

« Enfin une lueur blafarde apparaît à l'entrée de la casemate. Il fait jour ! On m'appelle. 2 sergents et 1 adjudant français partent avec moi sous la conduite d'un infirmier allemand. Dehors c'est le tapis blanc de neige troué de nombreux et sombres entonnoirs. Tout près, un talus de chemin de fer et des soldats ennemis à l'attente. Nous passons près d'un gros canon, un 240¹³, une pièce française captive elle aussi, sa casemate à munitions nous a servi de refuge.

Nous nous dirigeons lentement, clopin-clopat, à travers bois, vers la ferme de Bezonvaux, 1^e ambulance¹⁴. C'est un trajet émotionnant. Nos 75 cognent dur, tout près, bien près de l'itinéraire que nous suivons. Dans les bois que nous traversons, pas un arbre qui soit indemne, des troncs géants sont brisés et gisent au milieu de branchages déchiquetés. Nous passons près d'anciens abris, près de tranchées qu'il a fallu abandonner. Notre marche est extrêmement lente. Trop lente à mon gré. L'adjudant qui est avec nous ne peut marcher et l'infirmier allemand doit supporter tout le poids du malheureux. Pourtant le temps presse, les coups éclatent de plus en plus rapprochés. Avec les deux sergents du 409 Bombardier et Sallier, nous prenons les devants. Au fond d'un vallon encaissé, un abri occupé par une cuisine roulante allemande. Nous entrons pour nous reposer un instant, bien accueillis, nous buvons du café chaud et mangeons du pain, mais quel pain ! Les cuisistots nous donnent de bons cigares et sont tout rieurs : « Finie pour vous la guerre, mossié » puis voyant que nous sommes blessés : « Malheur la guerre, vous, nous, beaucoup capout » ajoutent-ils. Notre soif étanchée nous repartons. A notre droite, derrière une petite crête, les 77 sont en ligne. En face, une voie ferrée, où pleuvent des obus français de gros calibre. A gauche la route où grouillent les troupes malgré le bombardement. Des colonnes de quelques hommes gravissent les pentes. C'est ici comme de l'autre côté, la marche en avant sous la mitraille. Voici encore des canons avec leurs servants qui s'empressent autour pour pourvoir à l'insatiable faim des monstres d'acier dont les gueules crachent sans cesse. Sur la route nous croisons des troupes en marche. Les soldats, des jeunes pour la plupart, me paraissent aller allègrement au danger. »*

Progresser douloureusement sous la mitraille, en étant blessés, c'est bien autre chose que d'être raflés en groupe par des Allemands qui peuvent tranquillement vous reconduire à l'arrière. On remarquera toujours la vision positive des Allemands, et la façon très vivante dont le narrateur restitue leurs propos en français maladroit. Enfin ils arrivent au poste de secours principal :

« Voici la ferme de Bezonvaux sur les ruines de laquelle flotte le drapeau de la Croix-Rouge. Le toit crevé est remplacé par une vaste toile de tente. C'est l'ambulance. Un jeune major nous examine, nous cause d'un ton aimable. Pas de questions inquisitoriales. De la galanterie plutôt, cette attitude nous étonne même. Dans la vaste cour, dans les bâtiments délabrés grouillent chevaux et guerriers. Les blessés sont couchés sur des civières attendant le transport. Là nous buvons à nouveau du café ; du pain, des cigares nous sont offerts. Un Alsacien nous cause en français. Il nous conte sa misère qui est celle de tous. Il envie notre sort et nous montre la lassitude d'une si longue lutte. Il nous tranquillise sur le sort qui nous attend, il ajoute même qu'à la première occasion il se rendra prisonnier. »

Le statut des Alsaciens-Lorrains, à cheval entre deux appartenances depuis 1870, avec une tradition d'attachement à l'ancienne patrie persistant dans certaines familles, mais soumis à l'incorporation dans l'armée allemande, est toujours ambigu. Le récit se poursuit ainsi :

« Vers midi arrivent les voitures sanitaires. J'obtiens la faveur de grimper sur la 1^e à côté du conducteur. Deux beaux chevaux nous emmènent à toute allure malgré les fondrières qui provoquent de violents cahots qui tiraillent nos meurtrissures. La chaussée n'est plus qu'une suite d'entonnoirs géants que la boue emplit et où les roues s'enfoncent. Sur l'accotement, à la file indienne, par groupes espacés, le flot humain en armes se hâte vers le champ de bataille. C'est avec une pensée de pitié que je jette le regard sur ces ennemis qui comme les nôtres de l'autre côté et en sens inverse se rendent aux premières lignes, à la boucherie. »

La pitié s'est inversée : c'est le blessé et nouveau prisonnier qui l'éprouve envers ces soldats ennemis encore fringants qui se dirigent vers l'empire de la mort...

¹³ Le canon lourd de 240 (obus faisant 24 cm de diamètre) était principalement fabriqué à l'arsenal de Saint-Chamond, dans la Loire

¹⁴ Une « ambulance » est, en 1914-1918, un poste de secours plus équipé médicalement que le simple poste de secours du régiment, voire parfois un petit hôpital provisoire dans une baraque Adrian

Antonin décrit ensuite longuement son parcours : Bezonvaux, Maucourt, Mogeville, Cingrey, Spincourt, dans la zone occupée que les historiens nomment « zone des Etapes ». Plus il s'éloigne de Verdun (Spincourt est à 35 km au nord-est de Verdun, la ville), plus le moral d'Antonin s'éclaire, plus il reprend goût à la vie, et il repense aux siens (son épouse Rosalie et son petit garçon Ferdinand), mais sans crainte de ne plus jamais les revoir :

« Spincourt, nouvel arrêt ! Une église bien chauffée, bien éclairée sert de local d'ambulance. L'autel sert de table à manger, la sacristie est devenue une cuisine, la nef et le chœur forment le dortoir avec de molles paillasses. Une bonne soupe chaude, un grand bol de thé sont de bons réconfortants. Quelle douce sensation de bien-être j'éprouve à ce moment ! Ma souffrance est moins aiguë et mon anxiété a pris fin. Je suis hors de danger, bonheur inespéré ! Le bruit de la bataille ne parvient que sous forme de roulements lointains. J'ai passé par des transes si pénibles depuis deux jours que je ressens une douce joie à me retrouver dans le calme et la sécurité. Pendant de longs mois je suis resté dans la menace du danger et dès à présent il me semble renaître à une nouvelle vie ! Maintenant l'espérance emplit mon âme ! Je peux vivre, je veux vivre ! Mes yeux se mouillent ! Instinctivement ma pensée s'est enfuie près du petit lit où sommeille un chérubin, elle a deviné les sanglots de la femme adorée, elle voudrait leur dire bien haut, bien vite : « Il est sauvé ! ». Impuissante à accomplir cet ardent désir, la même pensée se reporte aux sombres jours que vont vivre les deux êtres chers dans l'attente de ces quelques mots, réconfort suprême ! Mon cœur se gonfle, les larmes perlent, je vais pleurer et pourtant je suis homme ! »

Après Spincourt, le trajet continue par le train jusqu'à Longuyon, où Antonin retrouve des camarades aussi prisonniers. Puis le 13 mars au matin, soit quatre jours après sa blessure, un train sanitaire les emmène en Allemagne.

Il a fallu la sensibilité aiguë et le talent stylistique remarquable d'Antonin Granet, prédisposé à cela par son métier, pour faire revivre la diversité des faits vécus et des émotions ressenties pendant ces quatre jours.

Augustin Denis (cl.10), fumiste à Roanne (fabricant de poêles et fourneaux), caporal au 141^e R.I., a été fait prisonnier le 12 avril 1918, à Hangard, à 15 km au sud-est d'Amiens, dans la Somme, à 5h 45 du matin, ainsi qu'il l'indique sur la page de garde du carnet allemand portant, au revers de la couverture la mention « *Kalender für das Jahr 1919* »). Le texte commence aussitôt avec son récit de capture :

« Je fus fait prisonnier le vendredi matin 12 avril 1918 avec toute ma section à la lisière d'un petit bois, droite d'Hangard, après un violent bombardement précédé immédiatement (qui précédait ?) d'une forte attaque d'infanterie qui, dès qu'ils abordèrent nos trous de tirailleurs, nous sommèrent de nous rendre. Ils ne nous firent aucun mal, nous obligeant à laisser seulement entre leurs mains tous nos vivres de la journée. Un gardien ensuite nous emmena au premier village que nous rencontrâmes. Là était un poste de secours et un officier allemand nous fit subir un interrogatoire, nous demandant des renseignements militaires, néanmoins il ne nous força pas à répondre par la brutalité. Nous leur répondîmes que ce que nous voulions dire, aussi n'eût-il que des renseignements très vagues. Une heure s'écoula ainsi et des camarades, prisonniers aussi, affluèrent en assez grand nombre, ce qui forma un détachement. De là ils nous dirigèrent sur Proyart où l'on arriva à 3 heures de l'après-midi. Ils nous enfermèrent dans une grande cour et commencèrent la fouille. Ils nous enlevèrent notre correspondance, nos couteaux et rasoirs, mais nous laissèrent nos photographies*, puis la nuit arriva, nous couchâmes dehors sans manger, pourtant nous avions grand faim ; dans une cave on se trouva des betteraves, chacun en prit une et dévora le meilleur à belles dents. Le lendemain matin, on forma un groupe de 20 hommes pour aller travailler au champ d'aviation de Proyart¹⁵. Alors commencèrent nos misères, 11 heures de travail par jour et très mal nourris, le matin du café fait avec de l'orge grillé, sans sucre, à 11 h 30, une soupe, soit de l'orge, de la betterave, quelquefois de la choucroute, encore assez mangeable, le soir du café, une cuillère de marmelade et 300 grammes de pain noir, nourriture insuffisante pour la somme de travail à fournir, aussi nos forces diminuèrent et jour en jour ».*

Comme nous le verrons dans une autre partie, ce régime de travail forcé à Proyart s'achève le 27 avril, deux semaines après, par un départ en train pour l'Allemagne. Augustin est le premier à mentionner un interrogatoire, dès la capture, mené par un officier allemand, afin d'extorquer, sans brutalité toutefois, des renseignements à intérêt militaire. Des renseignements peuvent aussi provenir de la correspondance saisie, renseignements sur l'arrière, mais aussi sur l'avant, si le correspondant, comme c'est fréquent, commente les nouvelles que lui a apprises le soldat au front. Les objets coupants – couteaux et rasoirs- sont naturellement confisqués, car ils peuvent constituer une arme. Quant au fait que les photographies soient laissées aux prisonniers, c'est une mesure d'humanité, qui peut aussi aider à ce qu'ils conservent une raison de vivre en captivité, en pensant à leur famille, à leur épouse ou fiancée...

¹⁵ Proyart est une petite localité qui se trouve à 5 km au sud de Bray-sur-Somme, et à 20 km environ au sud-ouest de Péronne

A la différence de la grande majorité de ses camarades, sauf des deux autres capturés aussi en 1918, Augustin travaille d'abord en France occupée au lieu d'être tout de suite envoyé en Allemagne, pour soutenir la grande offensive de printemps de l'armée allemande en aménageant le terrain d'aviation de Proyart, en pleine campagne.

Ces huit récits donnent une idée de la diversité des conditions de capture : capture individuelle ou en groupe, accompagnée ou non d'une blessure qui fragilise et rend impossible la tentative de retour dans ses lignes, sous la menace de l'ennemi qui peut vous tuer d'un simple coup de fusil ou d'une grenade lancée dans une sape. Quand le temps qui s'écoule entre la blessure et la capture proprement dite est long, toutes les pensées les plus noires peuvent traverser l'esprit, concernant sa propre mort et l'adieu définitif à sa famille. Dès que la capture est opérée, l'angoisse d'être abattu s'estompe un peu, et l'esprit est occupé par la nouveauté de la situation. Le rituel de la fouille du captif, avec la confiscation des objets de valeur (surtout chez les officiers et sous-officiers) comme trophées, et des objets coupants pouvant servir d'armes, est systématique, mais on relève des gestes d'humanité, comme le fait de laisser au prisonnier les photographies des siens. Le fait d'être soigné, souvent aussi bien que les Allemands, constitue pour tous une surprise, et pour les premiers prisonniers, le simple fait de ne pas être abattu...

Récits de captivité : conditions de vie, travail, nourriture, discipline...

Au fur et à mesure où, au fil de la guerre, le nombre de prisonniers français a augmenté, le nombre de camps de prisonniers a cru. Mais le camp est d'abord, sauf pour les sous-officiers et officiers qui, selon la convention de Genève de 1906, renforcé par la Convention de la Haye de 1907, ne sont pas astreints au travail, un centre de concentration puis de distribution des prisonniers dans des camps secondaires, puis dans des commandos de travail pouvant se réduire à quelques individus, ou quelques dizaines. Selon **Annette Becker**, dans « *Oubliés de la Grande Guerre* », il y a eu 120 camps principaux répartis sur tout le territoire allemand, mais plus de 100 000 camps de travail (chiffre cité par les délégués du Comité International de la Croix-Rouge en 1916) ou de commandos de travail (Arbeits-Kommando) correspondant à des fermes, des mines, des usines. Il va sans dire que les prisonniers réunis sont de diverses nationalités, soumis à des traitements divers.

Un itinéraire ferroviaire en Allemagne jusqu'au camp

Un des prisonniers, cité pour son témoignage écrit de capture, avec son obsession de noter le nom de toutes les gares, est le seul à fournir son itinéraire en Allemagne jusqu'à son camp et une description précise du camp. Il s'agit de **Pierre Régny** de Saint-Germain-Laval, fait prisonnier le 20 septembre 1914. Nous reprenons son récit au moment où il franchit la frontière allemande, sans garantie de pouvoir restituer l'orthographe exacte des lieux traversés, traversant d'ouest en est, d'Aix-la-Chapelle jusqu'au camp de Zossen, dans la périphérie de Berlin :

« Herbetal 1ere gare allemande Aix-la-Chapelle Dureus Neuss pâturages la ligne traverse le Rhin sur un pont métallique Düsseldorf (illisible) Elberfeld Burmen Hauptbahnhof Hagen Schweite Holzwichoden Unna pays de culture Zoest Lippstadt Goslar Vienemburg Halberstadt Oscheleben Kouverar Halle Bitterfeld Pratau Wittenberg Zossen ; arrivée, descendre du train le samedi 26 septembre à 10 heures du soir après avoir resté 130 heures dans le train. Aussitôt notre descente du train nous avons été dirigé sur le camp où nous sommes arrivés à minuit. Le camp de Zossen est situé à 38 kilomètres de Berlin à proximité d'une route et de la gare de Wünsdorf. Il se trouve établi dans des terrains à peu près incultes, sableux, il y a de nombreuses plantations de sapins et de chênes. Pour nous loger on a construit des baraquements en planches et couverts en toile. Il y a été établi des pompes, des cuisines comprenant 70 chaudières en fonte destinées à préparer la soupe à 15 000 prisonniers de toute* nationalité* logés dans le camp. Le camp et les baraquements sont éclairés à l'électricité. Le 29 octobre nous avons quitté le camp pour aller occuper des baraquements situés près du village de Weinberg près de Zossen. Ces baraquements en bois sont éclairés à l'électricité, l'eau nous arrive par des tuyaux et des fontaines. Il a été formé des compagnies, nous avons une cuisine et une cantine par bataillon, 4 compagnies. L'intérieur des baraquements est parqueté, on nous a installé 2 poêles et nous disposons d'un matériel pour la propreté de la chambre, balai, boîte à ordures, crachoirs. Nous avons nos repas régulièrement à midi et 6 heures du soir et du café chaud le matin. Comme couchage on a une paille, une couverture et un traversin. »*

Cela ne correspond pas à l'image des camps propagée par l'histoire de la seconde guerre mondiale. Ce camp et son annexe paraissent assez correctement aménagés, et la présence de l'éclairage à l'électricité est surprenante pour des Français, pour qui c'était en 1914 un luxe réservé aux villes. Est-il représentatif de la moyenne des camps allemands, parfois construits hâtivement devant l'afflux de nouveaux prisonniers ? Nous verrons ce qu'il en est à la lecture d'autres témoignages.

Quant aux 130 heures de train, donc plus de cinq jours complets, elles sont à relier à l'éloignement de ce camp de la frontière française, et sans doute aux retards liés sans doute à la priorité donnée aux trains militaires. On ne sait pas comment sont nourris (et s'ils le sont !) les prisonniers pendant ces cinq jours.

Mon premier témoin enregistré sur ce thème de la Grande Guerre a été mon grand-oncle **Jean-Pierre Surieux** (cl.11) que j'ai interviewé le 11 novembre 1974, en patois, alors que le matin même il avait été le porte-drapeau devant le monument aux morts de Margerie-Chantagret, commune où il résidait depuis son mariage au hameau de Rossigneux. Fils de petits agriculteurs né à Chazelles-sur-Lavieu (hameau de Vioville), il était devenu aussi agriculteur. Son récit est très fragmentaire, mais certains points sont intéressants. Soldat au 16^e R.I. de Montbrison, incorporé en octobre 1912, il était encore au régiment quand la guerre a éclaté. Il l'a peu connue ayant été fait prisonnier sur la route de Lens, le 18 octobre 1914, alors que des centaines de ses camarades de régiment avaient déjà été tués dans les combats de Lorraine et de la Marne. Conduit à Douai, il a été envoyé par train en Allemagne, dans ce qu'il appelle faussement la Prusse Orientale, puisqu'il s'agit de la région de Hambourg, ou plutôt du sud du port de Rostock :

T- *« On a attendu une huitaine de jours. Ils nous ont envoyés dans un petit endroit à Ham, ça s'appelait, un petit patelin. Et puis après ils nous ont rassemblés à Douai. Et quand il y a eu un train complet, ils nous ont envoyés directement en Allemagne. Je suis allé directement en Allemagne dans la Prusse, moi. Moi, j'étais en Prusse Orientale... J'étais tout près d'Hambourg ...*

E- *Il a duré combien de temps, le voyage ?*

T- *Un jour et une nuit. Pas dans des wagons de voyageurs ! Des wagons de bestiaux ! En Prusse, ils nous ont envoyés dans un camp. On y était tous. Pour commencer, ils nous ont envoyés dans des petits camps de travail, pour défricher des bruyères. Ils nous occupaient là : on avait que des petits camps. Et après, notre grand camp de Parchim¹⁶. On y était peut-être quatre ou cinq mille. Et puis après, en 15, il est venu un ordre que tous les paysans, ils les mobilisaient dans les fermes... Et moi, j'avais tombé dans une ferme qu'on était un groupe de dix...*

E- *Dix ! C'était une grosse ferme !*

T- *Tout à fait une grosse ferme ! Je suis resté trois mois là. Et puis après ils nous ont dispersés, ils nous ont changés d'endroit. J'étais vers la ville d'Odeslau¹⁷ qu'on appelle, moi. J'étais dans un village qui s'appelait Rumpel, moi. Dans ce village, c'était toujours des grosses fermes qui prenaient un ou deux prisonniers. Dans ma ferme, j'étais tout seul comme prisonnier.*

E- *Et tu étais bien traité ?*

T- *Encore (assez) oui. Et le garçon du patron, il était sur le front russe. Il est venu une fois en permission ; je l'avais vu une fois*

E- *Qu'est-ce qu'il a dit, quand il est venu en permission ?*

T- *Oh ! Il a rien dit ! Je croyais qu'il m'aurait sauté dessus ! (rire) Mais non ! On était ben kif-kif ! C'est pas nous qu'on voulait la guerre ! On était obligés d'obéir ! »*

Dans les fermes, ce retour en permission du patron, s'il est mobilisé, ou d'un des fils du patron si ce dernier est plus âgé, est un des moments cruciaux redoutés par le prisonnier, et qui, en général, se passe relativement bien, ou du moins, sans agressivité, alors que le prisonnier est en position de faiblesse. Ici, mon grand-oncle professe une opinion souvent entendue : ce sont les « gros » qui voulaient la guerre, pas le peuple !

E- *« Oui ! Et qu'est-ce qu'ils faisaient comme cultures ?*

T- *C'était une grosse ferme : ils avaient vingt vaches¹⁸ et puis il y avait dix génisses. Alors, le lait, tous les jours, ils le menaient sur la ligne d'Hambourg, dans la grande ville, parce qu'on était pas loin. . Eux, ils avaient que des chevaux pour le mener. Mon patron avait quatre chevaux ; ils en attelaient deux ensemble. Et ils le (le lait) menaient tous les jours (au train) : y avait un patron qui faisait une semaine, l'autre faisait une autre semaine : ils se relayaient. Ils le menaient sur la ligne, à un train qu'il y avait, ils le chargeaient sur le train, et puis ça filait directement dans la ville d'Hambourg.*

E- *Qu'est-ce qu'ils cultivaient ?*

T- *Eh ben ils cultivaient du seigle, de l'avoine, des pommes de terre, beaucoup de betteraves pour leur bétail, parce qu'ils faisaient l'élevage.*

E- *Et ils faisaient le foin comme ici ?*

¹⁶ Parchim se trouve dans le Mecklembourg, à 75 km au sud du port de Rostock, mais à plus de 115 km à l'est de celui d'Hambourg.

¹⁷ En fait Bad Oldesloe, qui se trouve à peu près à mi-distance entre Lubeck et Hambourg, à 25 km de chacune. La localité de Rumpel se situe à 3 km au sud de Bad Oldesloe

¹⁸ « Grosse ferme » selon les critères d'un petit agriculteur des Monts du Forez du début du siècle dernier, où les « grosses fermes » possédaient dix-douze vaches. La sienne, à ma connaissance (je suis né en 1946) n'a jamais compté plus de quatre vaches ; la nôtre six.

T- *La même ! La même ! (pareillement). Ils avaient des brancards¹⁹ comme ici, mais ils avaient mieux de machines qu'ici : ils avaient la javeuse, la faucheuse. Ils rentraient le foin en vrac, sur un brancard, comme nous.*

E- *Et toi, qu'est-ce que tu faisais ?*

T- *On allait piocher d'un côté d'autre... L'hiver, des fois, y avait des taillis, on en coupait : ça faisait leur chauffage. Les prés, c'était des grands prés ; ils avaient tous des taillis de chaque côté, et il y avait des bois qui y poussaient. Alors, tous les cinq ou six ans, ils en coupaient pour se chauffer. Et ils avaient une machine pour le couper !*

E- *Vous étiez surveillés ?*

T- *On avait une sentinelle. Dans ce village, on était quinze prisonniers : y avait des Français, des Belges, des Anglais, même des Russes ! Alors, les soirs, on restait pas à la ferme : il y avait une maison à nous où nous devions nous retirer tous ensemble, et nous avions une sentinelle qui nous surveillait.*

E- *Mais le jour, y avait pas de sentinelle ?*

T- *Ah ! Le jour, on allait travailler. On était surveillé par le patron... Et le dimanche, on travaillait pas, la sentinelle nous surveillait.*

E- *Vous pouviez sortir le dimanche ?*

T- *Oh non ! C'était défendu ! Oh ! non !*

E- *C'était pas possible d'aller à la messe ?*

T- *Oh non : c'était qu'un village (hameau). Mais à côté, y avait la ville d'Odeslau. Ils allaient à la messe. Seulement, c'était la religion protestante en Allemagne !*

E- *Y a bien des catholiques en Allemagne !*

T- *Oui, mais en général, c'est tous des protestants ! »*

Mon grand-oncle juge d'après cette Allemagne du Nord, majoritairement protestante. Il n'en est pas de même dans la Bavière catholique, où la religion, par le biais de l'assistance à la messe dominicale, a pu servir de facteur de rapprochement entre prisonniers français et civils (voir le cas le plus flagrant : Jean Salanon).

E- *« Vous vous entendiez bien, les Belges, les Russes, les Anglais ?*

T- *Oui, on s'accordait. Mais on se comprenait pas ! Dans notre commando, on se comprenait par signes. Et chez les patrons aussi : je comprenais pas l'allemand... J'ai acheté un petit livre pour comprendre l'allemand ; seulement, c'était pas mon goût ! »*

Les Belges ne devaient pas être des Wallons francophones, à moins que Jean-Pierre oublie de le signaler. Réduite à des signes, la vie communautaire du petit commando devait se réduire à la satisfaction de besoins élémentaires, sans possibilité d'échanges d'idées.

T- *« Les dimanches, on travaillait pas, alors on avait le temps. Et les soirs, en Allemagne... Les patrons commençaient qu'à six heures du matin le travail et puis on finissait à six heures du soir ! Régulier ! Alors, l'été, à six heures du soir, on allait souper et on se rendait à notre commando : on avait du temps de reste, là ! Et les matins, il fallait être à six heures chez le patron. Alors les matins... six heures, c'est pas bien matin (tôt), parce que c'est jour à quatre heures. Seulement il fallait se laver, se mettre propre. Il fallait être propre en Allemagne !*

E- *Ah oui ! Ils sont bien plus propres que les Français...*

T- (rire) *Oui ! Ils se lavaient bien tous les jours ! Oh oui ! Ils étaient propres en toute manière : pour leurs vêtements, pour tout ! »*

Cette propreté allemande a frappé plus d'un prisonnier français, tout comme la méticulosité de la désinfection des vêtements et des corps lors de l'arrivée des prisonniers dans les camps. Lors de la seconde guerre mondiale, en 1948, mon hameau de Chatelville abritait deux prisonniers de guerre, dont le « nôtre », Horst Wichmann²⁰ (qui n'avait que 21 ans) qui a passé six mois à la ferme, de Pâques à la Toussaint, et m'a, paraît-il, appris à marcher. Les gens du hameau n'en revenaient pas, alors que l'eau courante dans les maisons n'était pas encore installée, de voir les deux prisonniers se laver à grande eau, torse nu, matin et soir dans l'abreuvoir à vaches (le « bachat ») servant aussi de lavoir du hameau.

E- *« Les femmes aussi ?*

¹⁹ Les « brancards » sont des chars à foin à quatre roues, longs, avec des ridelles (des « épalanches »), faits pour transporter le foin et les gerbes de blé, ou les fagots en hiver.

²⁰ Horst Wichmann, et sa femme Waltraud, sont depuis 1980, année de leur premier retour en France, devenus des amis proches que nous avons revus très régulièrement, soit en Forez, soit en Allemagne, chez eux, à Fröndenberg-Frömer, près d'Unna, non loin de Dortmund. Lui était directeur d'école primaire, elle institutrice dans la même école, à Unna. Au moment où j'écris ces lignes (fin avril 2012), nous attendons Horst pour la fin mai, amené par son fils cadet Peter et sa bru Anja, Waltraud étant décédée l'an dernier.

T- *Oh ! Les femmes aussi ! On peut pas dire (le leur reprocher), ils étaient franc propres ! Et puis dans leurs maisons aussi ! C'était bien tenu propre ! ... Leurs maisons, elles avaient le toit en paille. Elles avaient qu'un étage, mais elles étaient grandes, leurs maisons ! Et c'était tout couvert de paille ! »*

Ce n'est pas l'image qu'on a des fermes allemandes, avec ce type de couverture, mais mon grand-oncle généralise à partir de ce qu'il a vu, dans une région précise où les autres modes de couverture devaient manquer.

E- *« Y avait des femmes dans cette ferme ?*

T *Y avait trois filles et la patronne, puis le garçon qui était sur le front. Trois filles : une qui avait dix-huit ans qui s'appelait Lisbeth (ça veut dire Lise), et puis Bertha (Berthe)...*

E- *Elles avaient du mépris pour toi ?*

T- *Oh non, non, non ! Je me suis pas plaint. Dans cette ferme, j'ai demeuré trois ans. Mais j'étais si bien vu qu'eux ! C'est-à-dire au commencement, ils me faisaient pas manger à leur table, mais après, tu sais bien, ils me mettaient à leur table ! Mais le patron mangeait pas avec les filles. Et puis y avait un oncle, un frère à la femme du patron*

E- *Alors, les hommes mangeaient tout seuls ?*

T- *Le patron et la patronne mangeaient tous deux ensemble. Et moi, je mangeais avec le tonton et les filles...*

E- *C'était pas désagréable !*

T- (rire) *Un tonton qui avait peut-être quarante –cinquante ans...*

E- *Y avait personne qui parlait français ?*

T- *Ah non ! Ils avaient pris à m'appeler « Tchurieu », « Tchurieu » (rire) Et mon patron s'appelait Biefel...*

E- *Est-ce qu'ils mangeaient la même chose que nous ?*

T- *Oh la même ! Seulement ils avaient le pain noir, eux. Noir ! Y avait même le son ! Les dernières années, ils mettaient même des pommes de terre dans la farine, pour faire le pain... Ils tuaient un cochon et ils le mettaient en conserve dans la glacière, pour le conserver... Ils avaient une glacière ! Seulement, ils mangeaient pas comme nous ! Pour manger, on avait que des pommes de terre en guise de pain et puis un morceau de viande. Ils nous donnaient que le pain à 9 heures, une petite tranche comme ça, et puis à 4 heures du soir, les grands jours. Et puis on portait notre bidon de café. C'est pas du café, parce qu'ils le faisaient avec du seigle, ou bien de l'orge. C'était pas le même café que nous. Seulement, eux, ça leur servait de boisson quand ils travaillaient. Ils avaient que ça. Ils avaient pas de vin ! »*

Cette pénurie alimentaire chez les civils, même les ruraux, tous les prisonniers l'ont vécue, surtout dans les deux dernières années de guerre. Des ersatz à base de son, de pommes de terre servent à compenser le manque de farine noble, ce qui aboutit à ce fameux pain K.K. (« *Kleie und Kartoffeln* » « *son et pommes de terre* ») que les Français perçoivent comme « caca » ! Ici, à la différence de deux autres témoignages à venir émanant de Bavière, on ne parle pas d'abattage clandestin du cochon, la nuit, pour échapper aux contrôleurs, et parfois à la malveillance des voisins...

E- *« Ils buvaient pas de la bière ?*

T- *De la bière, de la limonade, ils en buvaient, mais dans les cafés ! ... Ils mangeaient sans boire. Et puis ils mangeaient guère ! Un petit plat de légume et un petit morceau de viande. Autrement un petit bouillon de soupe. C'était leur dîner : un quart d'heure pour dîner ! Pas plus ! Nous, des moments, on met une heure pour dîner ! Eux, ils avaient vite dîné ! Ça les retardait pas ! »*

Jean-Pierre n'a quitté sa ferme de Rumpel où il avait passé trois ans qu'en août ou septembre 1918, ce qui est une stabilité rare pour un prisonnier, mais il n'est pas disert sur son dernier travail :

T- *« Deux ou trois mois avant (l'armistice) ils m'avaient sorti de cette ferme, ils m'avaient envoyé dans une scierie, pour scier le bois, à Hambourg ».*

En fait, il est plus occupé à décrire l'atmosphère de désorganisation qui règne au moment de l'armistice, sur laquelle nous reviendrons.

Joseph Gilfaud (cl. 12), berger puis vigneron à Ambierle avant guerre, vigneron-maraîcher, puis épicier à Ambierle après guerre, a été fait prisonnier le 24 août 1914 à Raon-l'Étape (vers Saint-Dié, dans les Vosges), et blessé au moment de sa capture (une balle lui ayant traversé les deux mains et ayant touché la cage thoracique). Son témoignage se présente par bribes, de sorte qu'il est plus logique de le résumer.

Il a été transféré en train en Bavière, au camp de Grafenwöhr, à 50 km au nord-est de Nuremberg où il a séjourné jusqu'à l'été 1915, en souffrant de la faim. Selon lui, il n'aurait pas pu prévenir sa famille, qui le croyait mort, avant Noël 1914, soit quatre mois après sa capture :

T- *« La première lettre qu'on a écrit, c'est un peu avant le jour de l'An, avant Noël. Alors, tout de suite, on a pu, en écrivant cette lettre, demander à avoir des colis..*

Fille de T : *« Tu me disais que ta mère avait reçu un avis de décès, ...qu'il était porté disparu....Et elle a reçu la lettre que tu lui écrivais peu de temps après...*

T- *Du camp ! Quand j'ai écrit cette lettre... Elle a reçu cette lettre en même temps qu'on lui apportait l'avis de décès !*

E- *De disparition ! Mais disparition, ça voulait souvent dire décès, à l'époque.*

T- *C'était même pas de disparition ! Sur la dépêche, il y avait : « Disparu depuis tant... Probablement mort. » Alors, ça voulait tout dire ! »*

Selon lui, il y avait une affinité entre Bavarois et Français :

T- *« En Bavière, on était pas mal ! D'abord, on était pas mal vu de la population !*

E- *Ah ? Vous avez l'impression que c'était propre à la Bavière ?*

T- *Ah oui ! Oui, oui ! D'ailleurs, je vous le dis bien, ils nous le disaient : « Si les Bavarois étaient alliés avec les Français, on battrait les Prussiens ! Ils nous le disaient ! Ils les aimaient pas, vous savez ! »*

Il quitte, guéri, le camp à l'été 1915 (il n'a pas évoqué les soins reçus) pour aller travailler dans une carrière de granit, pas très éloignée du camp, mais nécessitant tout de même d'être logé en commando d'une dizaine de prisonniers, dans un baraquement, sous la surveillance d'une sentinelle. Il y aurait passé une bonne année :

T- *« Je suis resté à la carrière peut-être un an, un an et demi, et on a été ramenés au camp. Et puis après je suis parti dans une scierie, une grande ferme et puis en même temps y avait une petite scierie. On était sur le bord d'une petite rivière... Alors là, j'ai travaillé longtemps... Ah ! On était pas mal, là ! On avait juste un vieux bonhomme (nous étions six) juste un vieux bonhomme pour nous garder. Il était de la région, il s'en allait chez lui, à chaque instant de la journée !*

E- *La discipline s'était relâchée, là !*

T- *Oh ben, oui ! On faisait ce qu'on voulait ! On allait se promener. Y avait une petite ville, Retchoffen²¹ je crois ? Et puis en bas, nous étions sur le Danube, pas loin [...] Y avait le Danube en bas, et puis de l'autre c'était une rivière (Paar ?) qui se jetait dans le Danube un peu plus bas ».*

Il serait resté deux bonnes années dans cette ferme-scierie, mais décrit peu le travail précis effectué, qui paraît répétitif, et pas du tout ses loisirs .

T- *« Moi, j'avais bien travaillé dans les bois... On abattait les arbres... Y avait des forêts avec des arbres de plusieurs mètres de circonférence !*

E- *Vous les abattiez au passe-partout ?*

T- *Au passe-partout, oui, avec les Allemands. On y allait avec les ouvriers allemands. On partait de grand matin, mais c'était loin ! On y allait à pied. Eux, ils y allaient... Y avait toujours quatre chevaux : deux attelages de deux chevaux, avec des espèces de machins comme ça (des supports sur essieux) où on met des grands billots. »*

On devine que les Allemands prenaient place sur les supports tirés par les chevaux, alors que les Français les suivaient à pied, le mode de déplacement soulignant la ségrégation. Jean a aussi travaillé à la scierie, à la découpe des troncs d'arbre en planches et en plateaux. Ils ne souffraient pas du froid, surtout celui de l'hiver 1917, pouvant bénéficier des déchets de bois pour se chauffer. Et se nourrissaient surtout des colis venus de France. Mais, quand ils étaient au camp, ils ont pu constaté que les prisonniers russes étaient bien moins lotis que les Français :

T- *« Ils recevaient pas de colis. Moi, j'ai vu des scènes : les Russes, au camp, allaient dans les égouts, voir s'il traînait des croûtons de pains ! Ils les ramassaient ! »*

A un moment donné, poussé par un Parisien, il tente une évasion très longuement racontée par bribes – sur laquelle nous reviendrons – et, repris, ils sont simplement réintégrés dans la scierie sans représailles !

E- *« Donc on vous a réinstallés à la scierie comme si de rien n'était ?*

T- *Absolument ! Mais c'était très peu de temps avant la fin de la guerre ! Si on avait pensé qu'on allait être libérés peut-être six mois après. Oh ! Pas un an ! »*

Il parvient à retrouver le nom de presque tous ses compagnons de travail, dont Rouelle, son compagnon d'évasion :

T- *« Les premiers moins, mais ceux de la scierie... Y avait un avec qui j'étais très bien : un charcutier à Paris, Rouelle, Jean, je crois, il était de la classe 15. Il y avait aussi (je l'ai revu après la guerre, celui-là) il était de la Haute-Loire : Brunel, pas très loin de la Loire, un paysan. Y avait Decugy, un Marseillais, lui c'était un petit bourgeois, un fils de bourgeois, il avait pas de profession. L'autre, il était de l'Est, il était paysan. »*

Ils sont encore à la scierie lorsque survient l'armistice....

André Joie de Savigneux, qui fut secrétaire général de la mairie de Montbrison, sergent au 6^e R.I.C., a été capturé en août 1915 et envoyé au camp de Darmstadt, au nord de Francfort. Ce qui l'a frappé dès son arrivée, c'est une mesure d'hygiène qu'il approuve :

T- *« Là on nous a mis au camp de prisonniers de guerre de Darmstadt, mais séparés des anciens prisonniers ? Pourquoi ? C'est une question de santé (ils ont raison) : il fallait nous désinfecter et*

²¹ Il doit s'agir de Reichertshofen, à 11 km au sud d'Ingolstadt, à mi-distance entre Nuremberg et Munich, le confluent entre le Danube et la rivière Paar se trouvant à 10 km environ (cf suite des propos)

désinfecter nos vêtements avant de nous mêler avec les autres. Ça , il faut reconnaître qu'ils observaient cette hygiène là, les Allemands. On a pas toujours fait ça chez nous, quand on attrapé les Boches ! Nos vêtements étaient passés à l'étuve, c'était nettoyé : pantalon, capote et tout, tout passait à l'étuve, et nous à la douche. »

Ils sont installés dans des baraquements comportant de 100 à 150 prisonniers. On leur prend leur argent et les accessoires dont ils peuvent être porteurs. Puis il évoque la nourriture, et la première lettre aux parents pour les informer de son statut de prisonnier et leur fournir une adresse :

T- « Là, on était assujettis à la nourriture boche : la betterave, le Kolhrab²²... On était très mal nourri, naturellement. Alors, on demandait à écrire aux parents. Et je suis resté 25 jours, 25-30 jours sans avoir de nouvelles de mes parents, ni recevoir de colis... J'avais écrit tout de suite que j'étais prisonnier, de pas s'en faire. Parce que j'ai dit : « S'ils savent que le régiment a été à peu près amoché, ils croient que je suis peut-être nettoyé ; alors ils vont se faire de la bile ! ». Puis j'ai dit : « Envoyez-moi des colis parce que je la pète ! » Alors, ils m'ont envoyé des colis, alors ça a été. »

Si la question de la nourriture débouche aussitôt, par association d'idées, à la lettre aux parents, c'est parce que les colis venus de France vont permettre d'améliorer et de varier l'ordinaire.

Concernant le travail, il a connu deux phases :

T- « Après quelques jours, j'ai été désigné pour aller travailler. Alors, je suis parti au bureau. Chaque compagnie avait un bureau où y avait un Allemand et un Français, un Français qui parlait allemand, prisonnier. Alors j'ai dit au Français, c'était un adjudant : « Où c'est que je vais ? » - « Oh ! Tu vas chez un jardinier. » - « Oh ben, j'ai dit, ça va, je m'en sortirai toujours ! ». Mais en fait de jardinier, j'allais dans une carrière extraire de la pierre à coups de pic ! Alors là, j'étais venu comme ça, moi (geste de la main soulignant un visage aux joues creusées). Au bout de quinze jours de ce travail, j'ai reçu un colis de mes parents, alors là, ça a été un peu mieux » [...] Et puis alors un beau matin, la sentinelle qui nous surveillait dans l'appartement où nous habitons nous appelle. « Ah ! Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? » - « Voilà », il nous dit en français, autant que possible, « Tous ceux qui sont sergents peuvent rentrer au camp. Dorénavant, les prisonniers sergents sont plus obligés de travailler. Il en est de même pour les officiers allemands qui sont en France. Y a un ordre qui est arrivé par la Croix-Rouge ». Alors, j'ai dit : « Moi, je suis sergent, je pars. Quand est-ce que vous venez me chercher ? » - « Demain matin ! ». Et le lendemain matin, je partais ; il y avait un autre sergent qui était avec moi, nous sommes partis tous les deux. J'ai quitté le pic et la pioche de la carrière pour retourner au camp. C'était ça, surtout ! J'avais conservé une photo : minable, comme tête ! On crevait de faim carrément ! ».

De retour au camp, il va, au bout d'un certain temps, demander à travailler dans le service allant chercher les colis des prisonniers à la gare de Darmstadt, distante de quatre kilomètres, travail qu'il a effectué jusqu'à la fin de sa captivité :

T- « J'ai travaillé à la réception des colis, à la gare de Darmstadt. Les colis arrivaient assez régulièrement. Les Allemands avaient organisé un service qui était très bien : la table A était là, la table B était là, la table C... toutes alignées. Alors, les colis, au fur et à mesure qu'ils arrivaient.... Voilà un colis « Joie » à la lettre J, un colis « Brunel » à la lettre B... Alors là, ils étaient triés, ils étaient défaits par le Français, et l'Allemand vérifiait ce qu'il y avait dedans. A un moment donné, ils acceptaient plus les feuilles de papier à cigarette, parce qu'ils avaient découvert qu'on avait écrit dessus ! Ça a duré quelques jours, on a protesté, puis ça s'est calmé. Quand il y avait de l'alcool, pffuitt ! Le Boche le prenait, le mettait sur lui quelquefois, sans faire de cas. Mais on allait le barboter sans qu'il le voie ! (rire). C'est arrivé, ça, plusieurs fois ! C'était la partie comique du travail !

E- Qu'est-ce que les parents envoyaient ? Surtout de la nourriture ?

T- Oh oui ! C'étaient des pâtes, des fruits, et du pain surtout. Parce qu'alors le pain de chez eux ! Du pain qui nous arrivait très dur, mais en le mettant sous pression avec de l'eau, on arrivait à le ramollir et à le manger convenablement. Puis naturellement, si y avait des bouquins, des machins comme ça, c'était mis de côté, ils les prenaient.

E- Est-ce qu'il y avait une fréquence de colis, ou est-ce que ça n'était pas limité ? On pouvait en recevoir...

T- Oh oui ! On pouvait recevoir ce qu'on voulait ! Y en a qui en recevaient deux ou trois par semaine ! Alors, au camp, on était quatre sous-officiers : un de Sainte-Menelihood, qui était médecin, un de Blaye, à côté de Bordeaux, qui était postier, et un autre qui était instituteur, tout près de Marseille, et puis moi : quatre sous-officiers. On faisait popote ensemble. On avait dans la baraque un fourneau où on pouvait faire notre cuisine . Celui qui était de Marseille avait demandé à rester au camp et il nous préparait notre soupe pour le soir. C'est comme ça qu'on s'en est sorti.

E- Y avait pas de tentatives d'évasion ?

²² Ce mot « Kolhrabi » désigne le chou-rave plutôt que la betterave, qui se dit « Rübe »

T- *Si, y en avait quelquefois chez nous, mais ils étaient repris les trois quarts du temps. C'était trop loin, comprenez-vous. J'ai fait Darmstadt et j'ai fait Giessen²³. Parce qu'à un moment donné, tous les sous-officiers qui étions là, et qui ne voulions pas travailler, on voulait nous embêter. Alors on nous a fait changer de camp. A Giessen, c'était un camp de sous-officiers, tous des sergents. Alors, on nous envoie là-bas, à Giessen, à titre de représailles, pour nous faire faire de l'exercice ! Fallait voir cet exercice ! Ils nous faisaient mettre en rang, commandés par un Boche : « A droite ! » A droite, on faisait droite-gauche : furieux ! On est pas restés très longtemps à Giessen. On y a été à titre de représailles, parce qu'on voulait pas travailler ».*

André Joie n'est pas très clair : si le statut de non-travailleur est reconnu, par les Allemands, sous la pression du CICR, pour les officiers et sous-officiers, on voit pas pourquoi ceux-ci auraient eu à l'imposer ! A moins que la mesure n'ait été appliquée qu'à contre-cœur, et que les Allemands aient voulu, pendant un temps, faire payer à ces prisonniers leur statut de privilégiés. Ou alors n'admettent-ils pas que les sergents en soient bénéficiaires au même titre que les officiers de plein rang ?

Il y a défense de recevoir des journaux, et les lettres, qui sont ouvertes, ne doivent contenir aucun renseignement sur l'avancement de la guerre :

E-« *S'il y avait eu des renseignements, on les aurait censurés, ou on aurait supprimé la lettre ?*

T- *On aurait supprimé la lettre et on aurait appliqué une sanction à celui qui l'envoyait (non : qui la recevait !). Ils appelaient ça la « Strafe Baracke »²⁴ : y avait 15 jours, 8 jours, 4 jours ou 3 jours de Strafe Baracke suivant la punition. Alors là, vous aviez du pain, de l'eau, pas autre chose à manger ni à boire pendant les quinze jours que vous aviez de Strafe Baracke ».*

Paradoxalement, André ne se reconnaît pas comme privilégié par rapport aux soldats, mais il se contredit aussitôt :

E – « *Est-ce que vous, les sergents, vous n'étiez pas considérés comme privilégiés par les soldats ?*

T- *Non ! On s'entendait bien. Parce que les soldats savaient que nous avions toujours refusé d'aller travailler et considéraient cela comme un bien. Très bien. Ils pouvaient pas en faire autant, eux ! Quand on les désignaient pour aller travailler, ils étaient obligés de partir ! »*

Objectivement, n'importe quel soldat aurait préféré ce statut de non-travailleur, nourri par des colis familiaux qui, au vu des professions des quatre sergents, doivent être au-dessus de la moyenne des colis reçus par les soldats issus du peuple, à leur propre statut, sauf parfois s'ils sont dans des fermes où on les nourrit convenablement.

Jean Chantelouve (cl. 09), fils d'agriculteurs de Chuyer, cuisinier « *chez les Frères* » à Pélussin avant guerre, avant d'y devenir chauffeur de maître après guerre, a été fait prisonnier le 20 mars 1916 à Verdun. Il est le seul prisonnier à avoir exercé la dure activité de mineur, et il est regrettable que sa forte surdité et son élocution hachée aient amoindri considérablement ce qu'aurait pu être son témoignage :

E- « *Donc vous êtes restés plusieurs jours parqués, enfin, entourés, gardé. Et après ?*

T- *Après on nous a placés comme on a pu. Ils demandaient ce qu'on préférerait faire. Moi je disais : « J'aimerais bien aller à la campagne, je suis paysan. » - « Ja ! » Mais la campagne, quand je suis arrivé là-bas, quand j'ai vu ces puits ! Ils disaient : « Vous allez voir, à la campagne, les enfants, comme on va faire ! ». La campagne à 800 mètres sous terre !*

E- *Dans les mines !*

T- *Eh oui !*

E- *Ah bon ! On vous a envoyé dans une région de mines ! Vous vous souvenez de la ville ?*

Fille de T : *C'est pas Dortmund ?*

T- *Dortmund ! »*

Dans cette mine, les prisonniers français et polonais faisaient des journées de huit heures, sous l'autorité de contremaîtres allemands :

E- « *Vous aviez quoi ? Une pioche ? Un pic ?*

T- *Un pic, oui ! Ou une pelle suivant ... (le travail du moment). Il fallait pelleter, c'était en pente, beaucoup, comme ça, la galerie. Et il y avait des glissières. Alors on tirait ce charbon, on le mettait dans des glissières, cette glissière descendait en bas ; ça arrivait en bas, les wagonnets étaient vite pleins !*

E- *Tout le monde a été placé dans les mines ?*

T- *Eh oui, oui !*

E- *Et la nuit, vous étiez dans des baraques ?*

T- *Des anciens théâtres, des machins qu'ils avaient faits, un plancher pour un étage de plus. Et les lits, ça faisait des piliers : des hamacs. On était deux-trois les uns sur les autres, comme ça !... On était cent et quelques... »*

²³ Grand camp situé à 40 km au nord de Francfort

²⁴ Littéralement : « baraque de punition »

En dehors de la pénibilité du travail, sur laquelle il ne s'étend pas, le souvenir le plus marquant pour Jean reste un effondrement où il a été sauvé par un Allemand :

Fille de T : *« Raconte, papa. Tu te rappelles ? Tu disais : « Depuis le matin on entendait des craquements... »*

T- *Oh oui ! Ça travaillait ! ... Dans la mine, y avait des fentes, des crevasses, mon vieux ! Et ça tombait, des petits cailloux, de la sciure, de tout ça, par ces fentes qui descendaient de je sais pas combien de mètres, hein ! Allez, là, pas tranquille ! Pas tranquille ! On arrivait. Sur la tête des fois qu'il tombait ça. On a déménagé à temps parce que peut-être cinq minutes après, patatrac ! Le bois, la charpente s'est effondrée ! Je sais pas combien d'épaisseur, des mètres...*

E- *Vous avez été sauvé par un Allemand, là ?*

T- *« Komma hier ! Franzouse ! Komma hier ! » « Komma hier : vite, vite ! « Venir à côté du charbon, là ! » Et arrivé là-haut, juste ça m'a raflé un peu le dos ! Ah ! Vingt centimètres de plus, ça y était ! C'était ras de la taille ! »*

En deux ans et demi de captivité, Jean n'a fait aucune sortie en ville, de peur d'être « ramassé » par un policier. Les prisonniers ne travaillaient pas le dimanche, et allaient à la messe ceux qui voulaient... Ensuite tous revenaient dans une vaste caserne gardée. Sa fille Paulette indique que son père ne se plaignait pas « des Boches » car il avait « un tempérament soumis », mais qu'il évoquait le cas de camarades battus pour avoir refusé de travailler, d'où ma question :

E- *« C'est arrivé, que certains refusent de travailler ?*

T- *Oh oui ! Ils refusaient tous ! Mais ils les ont mis dans un champ, alignés, les bras en l'air. Et s'ils baissaient les bras, on leur foutait des coups !*

E- *Ça, c'est arrivé une fois ou plusieurs fois ?*

T- *Une fois seulement ! On a cédé ! »*

La coercition demeure le moyen le plus décisif pour casser les velléités de refus, pour ceux que le simple rapport de forces et la faim ne convainquent pas. Pour les sous-officiers et officiers, l'obligation de travailler est une infraction à leur statut, mais il est arrivé, comme dans le cas du sergent Antonin Granet, que la lassitude de la vie en camp, le désir de voir de vrais Allemands dans leur vie quotidienne, et le souci de mieux manger fassent renoncer à ce statut privilégié.

Marius Gondy (cl. 11), de Chassigny-sous-Dun, puis La Chapelle-sous-Dun (Saône-et-Loire), ouvrier agricole en Saône-et-Loire, puis valet de chambre à Paris avant guerre, hôtelier après-guerre – à Chauffailles depuis 1935- a été capturé, blessé, le 30 septembre 1915 en Champagne. Il est envoyé dans le nord de la Bavière, en Franconie, au camp d'Hammelburg, à 50 km au nord de Würzburg. Il sera affecté successivement dans deux fermes bavaroises

T- *« Je suis resté au camp je me rappelle plus combien de temps. J'ai été blessé le 30 septembre, relevé le 2 octobre. Et ma foi c'était par là au printemps (1916) que j'étais dans les fermes. Il faisait pas bien chaud encore. J'étais dans une ferme, c'était le maire du pays. Son fils avait été blessé à une jambe. Et puis, il était guéri, enfin il allait mieux, il marchait. Alors il (le père) avait plus droit à un prisonnier. Le fils était rentré, il boitait en marchant. Mais je l'ai vu pas longtemps parce que sitôt qu'il a été rentré, ils m'ont renvoyé dans une autre ferme.*

E- *Donc il fallait avoir quelqu'un sur le front pour avoir droit à un prisonnier ?*

T- *Probablement. Je sais pas...*

E- *Vous y avez passé quelques mois dans cette ferme ?*

T- *La première pas longtemps ; mais la deuxième, jusqu'à la fin de la guerre ... dans le même secteur, toujours pas loin de Bamberg »*

Si l'on réunit les bribes de témoignage, il apparaît que cette seconde ferme était assez loin du camp, (puisqu'il lui a fallu prendre le train puis faire une longue marche à partir de la gare), qu'il logeait, sous la garde d'une sentinelle âgée, « un vieux de la vieille », dans une sorte d'hôtel avec une douzaine d'autres Français répartis dans plusieurs fermes pour ce qui est du travail :

E- *« Il vérifiait votre présence le soir ?*

T- *Oh oui ! Ah ! Il y avait le patron. C'était un hôtel, un hôtel café-restaurant, mais grand, immense, parce que la salle où on était, c'était une salle de danse, je pense. Ils avaient mis des paillasses par terre, et on s'était fabriqué des lits comme on avait pu. Puis on était tous là dans cette salle. On partait travailler tous les matins et on rentrait le soir. Le soir, le patron nous fermait à clé quand tout le monde était rentré.*

E- *Dans votre ferme, vous étiez un seul ou plusieurs ?*

T- *Un seul ! Moi, j'étais tout seul, mais il y en avait qui étaient plusieurs, ça dépendait des fermes. ... La deuxième ferme, j'avais bien marché un bon moment, une demi-journée, avant d'y arriver, avec la sentinelle qui m'emmenait. On avait traversé les bois, énormément de bois, les bois du roi de Bavière. Il avait énormément de bois, le roi de Bavière ! La deuxième place, j'y étais bien ! Ah oui !*

E- *Vous vous souvenez du nom de la famille ?*

T- *Ah non ! Ah si ! Schumann, un nom comme ça, je crois !*

E- *Et l'endroit ?*

T- *Ah non ! Le nom du pays, je m'en rappelle pas. C'était au bord du Main, à trois ou quatre cents mètres : un joli petit pays. C'était une ferme, il y avait quelques vaches et un cheval. Alors j'attelais le cheval et une vache pour labourer, pour mener le char. Ce n'était pas une très grosse ferme, mais des gens aisés, je crois. Ils faisaient leur bière, et il y avait une belle salle de danse, et puis de restaurant. C'était achalandé, bien... Le patron était à la guerre²⁵, le maître. Il y avait deux enfants : le fils avait dix-sept ans, la fille quatorze ans, par là. Ils cherchaient à parler français.*

E- *Ils ne vous considéraient pas comme un ennemi ?*

T- *Ah non ! Oh ! Là, j'étais bien ! Je mangeais de la viande, pas tous les jours, mais presque. La patronne me disait (ils avaient fait leur voyage de noce à Paris, le patron et la patronne) : « Paris, gutt, Paris, schoen ! ». « Schoen », ça veut dire joli...*

E- *Vous appreniez à parler, vous ?*

T- *Oh, un peu ! Un peu, mais j'ai pas continué »*

Il apparaît qu'à un moment donné, ils ne se sont plus retrouvés que trois prisonniers, avec aucun autre Français :

T- *« Il y avait un Russe, un Français et un Anglais. Alors vous parlez si on pouvait converser ensemble ! (éclate de rire)*

E- *Vous vous entendiez bien tous les trois ?*

T- *Ma foi, on se voyait le soir, en rentrant. Qu'est-ce que vous voulez ? En allemand, on se disait quelques mots comme ça. Pas le Russe : le Russe, il causait pas bien. Un gaillard, un malabar, je m'en rappelle ! L'Anglais, il était à peu près de ma taille, peut-être un peu moins grand. Mais c'était un soldat de métier. Vous savez que les Anglais, ils avaient une armée de métier ? »*

Il ne se souvient pas du nom des deux autres prisonniers. Je poursuis pour essayer de définir son travail :

E- *« Mais en hiver, vous ne deviez pas avoir de travail ! Si ? Vous y étiez quand même tous les jours ?*

T- *Ah ! Tous les jours ! L'hiver... Il y avait le grand-père qui me disait ce qu'il fallait faire, qui me conduisait. Je me rappelle plus ce qu'on faisait. Y avait les vaches, y avait le cheval, j'entretenais, je nettoyait les vaches, je faisais un peu tout.*

E- *Vous faisiez correctement le travail ? Vous ne cherchiez pas à saboter ?*

T- *Ah non ! Je faisais ce qu'ils me commandaient. Rien de plus, rien de moins, mais enfin je faisais ce qu'ils me commandaient. Ah ! J'aurais pas saboté ! Surtout qu'ils étaient gentils ! Ah ! J'aurais pu plus mal tomber ! La patronne, elle avait un neveu qui était prisonnier en Angleterre, et il écrivait qu'il était bien. Alors, elle était heureuse. Il écrivait à ses parents qu'il était bien traité.*

E- *Donc, en fait, elle avait à cœur de vous rendre ce que son neveu...*

T- *Un peu, oui ! Ah si ! Oh puis je vous dis que ces gens étaient...(gentils). Le patron, je l'ai presque pas vu : il est venu en permission une fois ou deux, du temps que j'y étais...un grand gaillard !*

E- *Et quand il revenait en permission, est-ce que l'attitude envers vous était la même ?... Parce que vous étiez l'ennemi !*

T- *Oh ! Pareil. Non, il en faisait pas cas. Il devait être Feldwebel²⁶, sous-officier, officier, je sais pas...*

E- *Et lui ne vous considérait pas comme un ennemi non plus ?*

T- *Oh ! Ma foi ! Il me causait pas, pour dire de causer. La patronne causait bien, et puis les gamins surtout, le garçon et la fille. Ils cherchaient à parler un peu français. Quelques mots que je leur disais. Des fois, exprès, je les leur disais mal... pour s'amuser ! Pour les taquiner !*

E- *Et qu'est-ce que vous aviez comme divertissement ?*

T- *Oh ma foi, rien !*

Un intervenant de la famille : *« Vous alliez à la messe... »*

T- *« On aurait pu, je pense : l'église était au-dessus, là. J'y ai jamais été.*

E- *La Bavière est un pays très catholique ! Avec de belles églises !*

T- *Ah ben oui ! J'ai même fait.... Ils avaient deux chevaux à la ferme. La guerre en avait pris un. Alors, pour labourer, pour mener le char, j'attelais le cheval et la vache ! Alors, j'ai mené une noce, des mariés, à l'église (parce que l'église était là-haut, sur un bon mamelon) avec la voiture à quatre roues. C'était une voiture à peu près comme en France, mais une flèche à deux chevaux. J'ai mené les mariés là-haut, à l'église, avec la calèche, et la vache et le cheval ! C'était normal, là-bas.*

E- *Est-ce que vous avez été invité à la noce ?*

²⁵ Si le patron était à la guerre, il ne pouvait pas enfermer les prisonniers à clé chaque soir. Il doit y avoir confusion entre deux personnes, sans doute avec le grand-père dont il parle après.

²⁶ Dans l'armée française, ce grade correspond à adjudant.

T- *Ah ben non ! C'était une noce des voisins, ou je sais pas qui. C'était pas une noce de la maison où j'étais !* ».

Chaque prisonnier a tendance à généraliser à partir de son expérience individuelle. Il est douteux que même au début du XX^e siècle, dans une ferme allemande, il soit « normal » d'atteler ensemble un cheval et une vache ! Ce couple insolite pour la traction pose de nombreux problèmes techniques (joug ou collier, timon unique de traction ou deux limons, différence importante dans la taille des animaux, rythme de marche très dissemblable, etc.) sans compter la différence de caractère des deux animaux, qui ont peu d'affinités entre eux. Toutefois, un ami alsacien (Tony Kocher) me signale que cela se pratiquait autrefois en Alsace dans certaines fermes, la vache recevant elle aussi un collier, les deux animaux étant de part et d'autre du timon.

Pour ce qui est de la religion, Marius est sans doute le seul à signaler clairement qu'il n'allait pas à la messe, certains, aussi dans des fermes, n'y allant pas par force parce qu'ils étaient en zone protestante du nord de l'Allemagne (cas de mon grand-oncle).

Pétrus Giroud (cl. 16) né à Chambost-Longessaigne (Rhône), fils d'un fabricant de soieries, a repris cette activité après guerre à Rozier-en-Donzy dans l'entreprise de ses beaux-parents. Malheureusement sa mémoire extrêmement défaillante ne lui permet presque pas de témoigner lui-même, autrement que par quelques mots. Les renseignements sur sa capture nous sont donnés par son livret militaire, et ceux sur les conditions très dures de vie en camp nous sont fournis devant lui par son fils, ou sa belle-fille :

Capturé à Berméricourt (Marne) le 16 avril 1917, il a été interné au camp de Darmstadt, seul camp qu'il ait connu :

Fils de T : *« Il disait qu'ils étaient sept cents et qu'il y en avait quatre cents qui étaient morts de faim dans le camp à Darmstadt, et que vous mangiez de l'herbe ! J'ai écouté²⁷ ça toute ma vie ! Toi, tu as réussi à t'en sortir parce que tu as réussi à manger de l'herbe, avec Dumas, là-haut, Dumas qui est mort, le père Dumas. Y en a quatre cents qui sont morts de faim, je sais pas quoi !*

T- *Oui.*

E- *[...] On ne vous donnait pas de nourriture ?*

T- *Non ! Tellement peu !*

E- *Et alors, les autres sont morts de faim ? Ou de maladie ?*

T- *Y en a beaucoup qui sont morts de faim, oui...*

Belle-fille de T – *Ils mangeaient de l'herbe !*

Fils de T : *Il nous l'a dit combien de fois ! Il mangeait de l'herbe avec Pierrot Dumas, là-haut, qui est mort y a pas bien longtemps. Pierre Dumas, de Saint-Julien-la-Vêtre... Et un Mathieu Berne, de Poncins ...*

E- *Mais vous avez mangé de l'herbe qui était dans le camp ? Par terre ?*

T- *Oui ! Que je mettais dans des boîtes. On remplissait des boîtes qu'on faisait cuire, des boîtes de métal, de conserve. Oh ! C'était une vie de chien !*

E- *Votre belle-fille vous demande : « Est-ce que vous receviez des colis ? »*

T- *Ah ben oui ! Je recevais des colis de mes parents...*

Bien que le témoignage soit de seconde main, on devine que les conditions de vie devaient être extrêmement dures pour ceux qui recevaient peu, ou pas du tout de colis.

Fils de T : *« Il était en camp de représailles. Il parlait de camp de représailles » ;*

Mais le témoin s'avère incapable de dire pourquoi il aurait été mis en camp de représailles, ni quels travaux précis il avait parfois effectués hors du camp. Tout juste parle-t-il de « terrassements », de « petites routes ».

Jean Roche (cl.14), de Saint-Symphorien-de-Lay, fils de cordonnier, ouvrier en filature avant guerre, puis dans l'usine de crayons Conté à Régnny après-guerre, avant d'être engagé à l'arsenal de Roanne en 1938 jusqu'à sa retraite en 1955, a été capturé le 10 mars 1916 au Morthomme, à l'ouest de Verdun, où la grande bataille a commencé depuis une quinzaine de jours.

Avant d'aborder sa captivité, retenons une anecdote qui l'a marqué, à Stenay, en France occupée, dans la zone des Etapes, là où son camarade Claude Murat a été passé en revue par le Kronprinz :

T- *« Après, nous avons marché le long de la Meuse. A Stenay, une chose qui m'a frappé, c'était un vieillard, un homme âgé (j'ai cru que c'était un instituteur) avec une jeune fille, une jeune Lorraine tout ce qu'il y avait de beau, une jeune fille qui cherchait à embrasser un soldat français. Et c'étaient des cavaliers allemands qui nous encadraient ! Alors, cette jeune fille essayait ... Oh ! Qu'elle était belle ! Tout par un coup, elle a embrassé le premier venu ! - « Est-ce qu'ils ont... ? » « Non ! » je dis, on criait tous : « Non ! Ils prendront pas Verdun ! Ils ne l'auront pas ! Ils ne l'auront pas ! »*

²⁷ Dans la partie nord de la Loire (le Roannais au sens large) il y a fréquemment confusion entre les sens d'écouter et d'entendre.

E- *Ah ! C'était par patriotisme qu'elle essayait d'en embrasser un ! Ce n'était pas un de ses petits amis ?*

T- *Ah non ! Ils étaient envahis. Mais cette jeune fille, elle me convenait bien. Elle voulait embrasser un soldat français. Elle était jolie ! Et puis on voyait bien que c'était sincère : c'était une Française, elle ! Entre deux chevaux, elle a réussi à en embrasser un, le premier venu. On criait : « Ben, t'as de la veine, toi ! ».*

Après Stenay, qui se trouve à une bonne vingtaine de kilomètres de la frontière belge, suivons l'itinéraire de Jean Roche :

T- *« Après, à Stenay, on nous a embarqués dans le train. Oh ! On a passé encore une nuit là. Et puis dans le wagon à bestiaux. On nous a donné un croûton de pain : on avait faim ! Un croûton de pain pour la journée ! Mais sortis de la caserne, quand on est arrivés à la gare, le morceau de pain était descendu ! On a attendu des heures, des heures, qu'un train arrive ! C'était un train de marchandises. Et puis nous voilà dans les wagons, tous affalés dans les wagons. Je me souviens d'un type qui était... Rouchelin, qui était de Riom, dans le Puy-de-Dôme, il nous a dit : « J'ai promis que tant que j'ai mes deux bras, je ne crèverai pas de faim ! Mais aujourd'hui, j'ai beaucoup faim quand même ! ». Et quand je suis revenu de la guerre, il y avait un cousin qui était avec lui. Tout par un coup, son cousin dit [...] (je lui demande) - « Et Rouchelin, qu'est-ce qu'il est devenu ? » - « Pauvre vieux, il est mort de la grippe, il revient pas en France ! » Eh oui ! Ce qu'il y a de plus triste : laisser sa peau en pays ennemi ! »*

E- *Donc là, vous n'aviez toujours pratiquement pas mangé ?*

T- *Ah non ! Dans le train, on nous emmène au camp de Giessen²⁸, dans le duché de Bade... Je me souviens toujours : on descendait à la gare, y avait un monsieur, un gros Allemand avec une pipe en porcelaine, qui faisait signe à une femme de l'autre côté. Mais il faisait pas attention, il marchait à reculons : il tombe sur un bec de gaz ! Tout le monde, un éclat de rire ! Ah ! Qu'il était furieux ! Qu'est-ce que vous voulez qu'il nous fasse !*

Ce sont donc, chez les témoins qui ont, comme Jean Roche, conservé une excellente mémoire encore à 94 ans, des scènes insignifiantes, mais drôles, qui sont remémorées 72 ans après les faits ! Reprenons la narration du témoin :

T- *« Au camp de Giessen, eh ben on est restés deux jours. Ah ! Au camp de Giessen, c'est qu'on avait faim ! On avait trouvé des pommes de terre crues. Y avait un poêle qui marchait au charbon noir, on met ça au bout d'un pique-feu et à celui qui mettrait sa... Et on se bousculait tous ! Pour manger cette pomme de terre ! C'était mi-cuit, c'était noir par du charbon, j'en ai mangé et puis j'ai bien travaillé : une indigestion ! Oh la ! Oh la ! J'étais pas le seul, mais une indigestion ! Alors, on se couche, le lendemain, on nous emmène à la gare. Un soldat, une sentinelle, je lui fais signe ; il m'a répondu en français (c'était un jeune) : « Encore quelques instants ! » Il me mène dans un urinoir ! Mais je dis : « C'est pas là ! C'est pas là ! ». C'est que je me tortillais ! Enfin on monte dans le train. Les camarades étaient bien chics. Monsieur Liabeuf, que je vous ai dit, de La Fouillouse, il me lâchait pas. Je suis allé dans les W.C. dans le train. Mais on arrive à la gare de Francfort. Oh la ! J'ai signé mon passage ! Je me suis débarrassé. J'ai dit aux gars : « Ça y est, j'y suis ! ». J'ai signé mon passage, j'étais pas beau... Des coliques affreuses ! [...] Alors on est arrivés au camp d'Hindeberg, là. Hindeberg²⁹, c'est sur la montagne entre Stuttgart et Höchstädt, c'est une ancienne fonderie. Alors là, on a distribué par escouade . L'escouade 339 : moi j'étais avec les gars du 139 d'Aurillac. On monte tout à fait dans un grenier là-haut ! J'ai trouvé une paillasse, je suis tombé dessus, mais alors, mon vieux, j'en pouvais plus ! Plus ! Plus ! J'ai dormi je sais pas combien de temps, peut-être un jour, mais y en a qui m'ont dit que si je me suis réveillé ben... Y a deux sentinelles qui passaient avec le fusil et la baïonnette au bout ! Il paraît qu'ils m'ont regardé et qu'ils ont ri de me voir dormir comme ça : j'étais cuit ! Alors, on a distribué par escouade. Escouade 339 : j'étais caporal, j'avais des gars ; c'était un titre honorifique, on peut dire qu'il servait à rien du tout ! Là on nous a donnés un peu à manger. Oh ! De la nourriture ! C'était pas de la nourriture française ! Quand on avait du rutabagas, on était bien heureux ! »*

Il me montre une photo des prisonniers, et retrouve les noms des prisonniers de la Loire :

T- *« François Liabeuf, de La Fouillouse, lieu-dit Monichard, canton de Saint-Héand, Thomas de Saint-Etienne, recruté à Stuttgart, Claude Planchet de Saint-Médard, Joannès Charles de Saint-Just-en-Bas, au dessous de Chalmazel, Jean-Claude Falconnet de Saint-Bonnet-les-Oules, qui est devenu mon beau-frère par la suite, Thivillier, rue du Guizay à Saint-Etienne, Jérôme : c'était le Zobi. C'est un type, je peux pas vous dire toute sa vie ! Il dit : « J'étais abandonné ». Il s'est confié, il y a deux ans qu'on était ensemble. « Tu crois que je suis un brave garçon, non, je suis qu'un pauvre voyou ! ». C'était le meilleur des camarades ! Il m'a raconté sa vie, je peux pas vous le dire ! Tout ce que je peux vous dire c'est : « Mes parents m'ont laissé courir dans la rue depuis l'âge de treize ans, alors, ça peut rien faire de bon ! ». On s'en doutait pas ! C'était le meilleur des camarades. »*

²⁸ La ville de Giessen se trouve à 40 kilomètres au nord de Francfort. C'est un des grands camps de prisonniers en 1914-1918

²⁹ Je n'ai trouvé aucune localité de ce nom (ou approchant) dans la région indiquée (Bade-Wurtemberg) ni ailleurs en Allemagne (recherche sur Google Maps et Encarta)

Il répète l'histoire de Jérôme, dit Zobi, sans rien ajouter de nouveau, sauf : « *Il m'a expliqué ça. J'ai dit : « J'espère quand tu reviendras (que) tu vas tenir une ligne de conduite honorable, au moins tu travailleras. » Et je crois après qu'il s'est marié et qu'il a pris de la raison. [...] On s'est rassemblés entre gens du département ; c'était bien avec nous, et mon vieux, si y arrive quelque chose, on est là pour les familles. C'est moi le premier qui ai reçu un colis (ému)... Je vais vous dire : j'ai d'abord écrit à mes parents, s'ils pouvaient m'envoyer, me donner...(je demandais pas du pain) m'envoyer de la marchandise que fabrique mon ami Ducarre. Alors ils ont compris : c'était un garçon boulanger. Fallait pas y dire tout cru, alors je prenais des précautions. Et mes parents m'ont dit après : « On a lu cette lettre avec le secrétaire de mairie Choitel sous le réverbère qui était face de chez nous ! ». Il lisait et il disait : « Voyez, il demande déjà du pain ! »* »

La solidarité entre gens du même petit pays, ici du département de la Loire, dans un ensemble qui doit être principalement auvergnat, puisque la composante principale en est le 139° R.I. d'Aurillac, dans le Cantal, est naturelle par les affinités, et aussi, comme il l'indique, pour prévenir les familles, et les visiter au besoin au retour en France, en cas de malheur survenu à leur prisonnier. Jean Roche est le seul qui indique qu'il fallait être sibyllin dans les demandes de vivres qu'on faisait à ses parents. Si ses parents ont recours au secrétaire de mairie pour lire la lettre, c'est sans doute qu'ils ne savent pas lire, ou maladroitement.

T- « *On était dans un petit pays à Volkensfelden³⁰. Ah ! On a eu de la chance. On était deux dans la même ferme. J'étais pas un paysan, moi, ils ont été corrects. Je vais vous dire : y avait dans le pays un berger suisse qui gardait les moutons, qui parlait le français assez bien mais qui le comprenait parfaitement ! Alors, le dimanche, qu'est-ce qu'on faisait après-midi ? On avait pansé le bétail le matin, le soir on jouait au bouchon ! Vous savez : on prend un bouchon, puis on met une pièce de deux sous dessus, puis avec un caillou à le faire tomber !. Et les bandes de paysans du pays qui étaient réunis, qui disaient à ce Suisse : « Demandez-leur donc ce qu'ils pensent là ! ». Il s'approche vers nous. – « Ah !, je dis, vous permettez les gars que je parle pour tous ? ». – « Ah ben, bien sûr ! ». – « Ecoutez, Monsieur, comme vous nous sommes des gens... nous sommes des prisonniers de guerre, mais y a une chose qui nous choque dans le pays, c'est quand les jeunes femmes, les femmes et les enfants ils nous voient, ils se sauvent ! Ils se sauvent : ils ont peur de nous ! Il faut pas avoir peur : nous sommes des gens civilisés ! » Oh ! Alors, ça a porté ! Ah ! Ça a porté ! Les paysans, ils ont baissé la tête ! C'était fini après, ils étaient polis envers nous.. »*

Il explique assez longuement, avec des redites, qu'il se trouvait dans une famille, dont la mère, veuve, avait deux filles, une qui travaillait comme un homme, l'autre qui avait vingt-cinq ans, et qui était très bavarde. Puis un « patron » (dont on ne comprend pas le lien familial avec les autres) qui tenait absolument à savoir où et quand il avait été capturé.

E- « *Vous aviez quels rapports avec eux, là ?* »

T- *Ah ben, on travaillait, on mangeait chez eux, mais ils ont été polis. On couchait chez eux au premier étage. Je me rappelle une fois, Liabeuf, il entendait que ça tonnait, on était dans la chambre : « Ecoute ! Mais c'est les Français qui arrivent ! Les Français ! ». Il voulait, il croyait que c'étaient les Français qui étaient dans le Wurtemberg ! Malheureusement, ils étaient loin, hein ! Mais il avait pris le noir...*

E- *Et là vous étiez donc trois dans la ferme ?*

T- *Deux ! Planchet et moi ! Planchet se défendait bien, dans sa jeunesse il avait appris le travail à la campagne. Mais moi, ça allait quand même, je pensais le bétail, oh, ça allait. Et quand on est partis, la mémée (d'habitude pour donner l'étrenne, chez eux c'était cas rare) la mémée a donnée deux pièces d'un mark pour montrer qu'elle... qu'on était correct, quoi. Je lui ai dit : « Verstehen, Verstehen ! » (« comprendre ! » = « je comprends »). Et je sais pas aux autres... elle en a point donné, mais à moi, elle m'en a donné.. Je leur dis pourquoi. Un jour, on était à table, on mangeait, il passe un type du pays, le patron dit : « Oh ! In Romanien ! ». Il était en Roumanie. Moi je dis : « In Volkensfeld ! ». Il a éclaté de rire ! Il a compris que moi j'aimais mieux me voir prisonnier à Volkensfeld que lui en Roumanie ! »*

Comme on l'a vu à propos du cas de son camarade Liabeuf, le cafard pouvait envahir l'esprit des prisonniers au point de provoquer des hallucinations. Ensuite, Jean explique longuement qu'ayant pris un dépôt de sang et de pus à un doigt, résultant d'une écharde, il a été emmené dans un bourg voisin qui possédait une pharmacie et a été bien soigné, l'abcès ayant été percé, puis désinfecté « à l'iodophorme ». La visite se termine dans un café où Jean va découvrir un usage allemand :

T- « *En sortant de là, le patron nous avait emmenés (il profitait de faire ses commissions) avec d'autres paysans... On m'a mis dans un coin, et on m'a donné un bock de bière. J'avais fini (moi, je savais pas) j'avais fini mon verre, on m'en rapporte un deuxième ! C'est la mode en Allemagne : si vous voulez pas qu'ils en rapportent, il faut pas finir votre verre ! Ah ! Si vous le finissez ! J'ai bu deux verres... Et on m'a ramené à la maison.* »

³⁰ Je n'ai pas retrouvé ce nom (ou approchant) dans toute la carte d'Allemagne, ni par Encarta, ni par Google Maps. Peut-être est-ce une toute petite localité, ou le nom est-il inexact. Bien plus loin, il parle de Volkensfeld, puis de Volkrisfelden, que l'on ne retrouve pas davantage.

E- *Vous étiez bien traité !*

T- *Là, oui, je le reconnais et je leur avais dit. Alors la sentinelle s'est déridée un peu aussi. »*

Malheureusement, pour une cause assez futile, et obscure, le séjour dans cette ferme va cesser. Il l'annonce d'abord, puis l'explique beaucoup plus tard

T- *« On est resté cinq mois et on nous a fait enlever parce qu'il y avait une famille dans le pays qui nous aimait pas. [...] Et puis il y a eu un incident, justement. C'était Falconnet. C'est la première fois que j'ai fait le 1^{er} mai dans ma vie. On a travaillé le matin. Le patron dit : « Halt ! Ersten May » ! On était tous là, et puis on va chercher Falconnet. Où il est ? Il était dans un petit bois avec la fille de son patron. Il travaillait, il ramassait des feuilles.*

E- *Ah bon ? Il était pas amoureux de la fille du patron ?*

T- *Ah ! Pas ! Non, non ! Hola !*

E- *Parce que parfois, ça s'est fait !*

T- *Oui ! Mais là, c'était la guerre, il nous mouillait pas de ce côté là ! (sens ?). Alors on dit : « On vient te chercher ». La fille fout le camp en criant à la sentinelle. La sentinelle vient, la baïonnette au canon, fait semblant de nous tirer. Alors, il nous ramène à notre chambre là-bas, et je dis : « Ben mon vieux, ça tombe bien, là ! ». Puis quelque temps après, quand il m'a ramené, la sentinelle dit : « La maison à côté – je me rappelle plus du nom- ils sont fous, c'est eux qui ont porté plainte pour vous enlever » et ils nous... Notre ami Ströbel, c'était Ströbel... Ah ! Vraiment, on les a regrettés après ! »*

La jeune fille s'était-elle sentie menacée par ces deux prisonniers français qui venaient chercher leur camarade Falconnet, pour passer ensemble l'après-midi du premier Mai ? La famille en question n'a-t-elle pas apprécié de voir son prisonnier quitter le travail de son propre chef ? Jean propose une autre hypothèse :

T- *« On est allé le chercher, mais on la regardait pas. Mais elle, elle a fait la dégourdie, elle est partie, croyant qu'on...*

E- *Que vous vouliez lui sauter dessus !*

T- *Non ! Qu'on voulait se révolter, s'évader ! On risquait pas de s'évader ! ».*

Tous trois sont donc renvoyés au camp, et à son régime strict. Puis ils changent de ferme, dans un autre lieu :

T- *« Après on a fait une deuxième maison. Ah ! C'était pas la même chose, à Kleinansbach³¹, pas loin de la frontière (avec la Bavière)... Je suis resté un an et demi là. C'est une famille qui avait sept enfants. Oh ! Le patron, il voulait du mal aux Français, aussi, mais enfin ! Il avait un frère qui était manchot, qui a pas été à la guerre, et l'autre qui était sous-officier de l'armée (il venait quelquefois), et deux sœurs du patron qui étaient religieuses protestantes. Un beau dimanche, moi j'étais là-bas, je travaillais, je pensais le bétail, c'était l'hiver, et puis je n'avais pas fermé la porte de dehors avec une (barre), je mettais une botte pour pas que le froid passe dessous. Il fallait que je rentre par une porte latérale qui donnait aussi dans le couloir. Quand je prends la porte latérale pour m'en aller, « pouf ! », deux types qui me prennent, ouvrent la porte, me poussent dans la « Stube », la salle à manger ! « T'es fait », je me suis dit, « t'es fait ! ». C'est la grand-mère qui était là (elle avait quatre-vingts ans, elle avait fait venir tous ses enfants ; Alors ils se sont mis à..., il causaient entre eux. Y avait un harmonium à la maison (pas un grand, un petit), la fille était à côté, puis une religieuse, une jeune religieuse qui était là-bas, qui pianotait. Alors la jeune fille faisait « Uns (unsere) Franzose » ! (« notre Français ») La religieuse se tourne, salue, alors je salue aussi, puis après on me dit (inaudible). Je dis : « « Ich denke an meine Familie in Frankreich », « je pense à ma famille en France ». Je les voyais tous heureux en famille, moi j'étais prisonnier (ému)... Et ils ont l'habitude, quand ils ont quelque chose d'extraordinaire, ils ont un livre qu'ils font signer. Notre passage... Ah ben, voyez, ils m'ont fait signer, j'ai vu qu'il y en avait d'autres qui avaient passé, mais je sais pas ce que c'était. Ah ! ben, je dis : « Si c'est que ça... ». Alors j'ai mis : « En souvenir de ma captivité », mon adresse : « Jean Roche », « Saint-Symphorien-de-Lay, Loire ». Ils ont regardé « Loire » : « Wast ist das ? Oberamte ? Le chef-lieu politique qu'on a chez nous, c'est le « Oberamte »³². Ils m'ont regardé un moment... ».*

On mesure la surprise de Jean : alors qu'il croyait sa dernière heure venue quand il est saisi par les deux gaillards (« T'est fait ! », je me suis dit), ce qui indique bien qu'il ne sent pas en sécurité malgré les preuves d'humanité qu'on a pu lui donner, il est prié d'assister à une fête de famille, et on le prie de signer le livre d'or de la maison ! Mais poursuivons :

E- *« Et là, leur fête, c'était quoi ? C'était la fête de Noël 1916 ? (non : 1917 !)*

T- *Ah ! La Noël, ils fêtaient quatre jours ! Mais il fallait panser le bétail. On coupait le foin « du Fedderscheiden », couper le foin de petite longueur, deux centimètres, on donnait pas en botte, c'était trop cher, on mélangeait avec de la paille !*

E- *Donc, en fait, ils étaient à court de provisions ?*

³¹ En Souabe, au sud de la ville fortifiée de Rothenburg ob der Tauber, non loin de la localité de Wittenberg

³² En allemand standard, le chef-lieu de canton se dit « Kantonhauptstadt » et de département « Hauptstadt des Departements ». On trouve aussi « Kreistadt », pour chef-lieu d'arrondissement.

T- *Oh tout ! C'était tout ramassé ! Je vous disais : ils ont tué un porc une fois, et ils devaient pas le tuer, c'était...*

E- *Clandestinement alors ?*

T- *Oui ! Celui qui est venu le tuer, il avait été charcutier, il avait été uhlan en 1870. On a tué le cochon sur la remise, on l'a fermée pour pas que les voisins entendent (parce qu'ils se vendaient les uns les autres ! Ouh, pour ça, alors ! Alors, le cochon, un coup de masse dessus, et puis ils l'ont saigné, ils l'ont découpé. C'est moi qui ai emporté les morceaux au deuxième étage, sur le lit de la jeune fille : ils avaient mis des draps dessus, ils cachaient comme ils pouvaient. Ils étaient obligés d'y cacher, hein ! »*

On se trouve devant un abattage clandestin du cochon comparable à celui décrit par Jean Salanon, sauf que lui indique que c'était seulement pour échapper aux contrôleurs, alors qu'ici, c'est aussi pour échapper aux voisins délateurs. La technique de l'assommage du porc ne peut que frapper un paysan forézien, qui plante directement, sans préalable, le couteau dans la gorge du cochon pour qu'il saigne davantage...

E- *« Mais ils vous faisaient confiance quand même parce que vous auriez pu les vendre !*

T- *Fallait ben, bien sûr, j'étais dans la maison, le Français. Ils croyais que je comprenais pas, mais je comprenais fort bien, je comprenais les gestes. « Oui, je cacherai bien tout ce que vous avez ! ». Le dernier patelin où je suis allé, ils ont été trahis ! »*

Après un épisode assez rocambolesque où la faute d'un autre prisonnier fait renvoyer tout le monde au camp – nous y reviendrons en abordant la partie de la discipline- pour subir des peines de prison, Jean va être placé à la fin du printemps 1918 dans un troisième lieu, dans le Jura souabe :

E- *« Où est-ce qu'on vous a mis, là, après ? Votre troisième endroit ?*

T- *A Neuffen ! C'est encore les relents (contreforts) du Jura ! Oh ! Le pays est beau, là ! Neiffen, Orbrand, Nürtingen³³ Ah ! Je suis tombé dans une ferme, ils pouvaient garder personne ! Le patron était huissier et y avait deux filles à la maison. C'est pas des petites filles, hein ! C'est des caisses d'horloge ! (rire) Qui se battaient ! Se fichaient des trifouillées ! J'ai été obligé de faire l'arbitre !*

E- *De quel âge ?*

T- *Y en avait une qui avait un an de moins que moi, Dora, celle-là. L'autre alors... Elles se fichaient des trifouillées ! Une fois, on fauchait de l'avoine. Moi j'étais... Je risquais pas de courir. Et j'entendais que ça faisait vilain ! Oh ! Ça faisait vilain, ça se disputait ! Tout par un coup, celle qui était devant se tourne et prend sa soeur, et l'envoie, vlan ! L'autre, la faux à la main ! Je pose ma faux, je cours... « Tu vas la trouver tout en sang ! » C'étaient des Allemands, mais enfin ! Elle est arrivée, elle a lâché sa faux, elle était assise... « Mais qu'est-ce qu'il y a donc qui va pas ? » je dis ! Je fais peter des noms ! (jurons). « Il faut lui foutre la paix ! ». Jamais elle a retouché sa sœur ! Moi, j'ai compris plus tard pourquoi elles se disputaient : c'est que le bon ami était venu en permission et il avait rempli son rôle de bon soldat, de bon Allemand ! Ah ! Ah (rire) Alors sa sœur lui reprochait... Vous voyez de là ?*

E- *Oui, oui ! L'autre était jalouse de sa sœur !*

T- *Ah ben, elle lui reprochait qu'elle était comme ça parce que le bon ami était venu en permission, cette pauvre Anna [...]*

E- *Mais il y en a qui m'ont dit que les prisonniers français parfois ont été amoureux de...*

T- *Ah ! Mais c'est elles qui m'ouvraient mon courrier. Les Allemandes, je pense bien, oui ! Faut savoir tenir ses distances !*

E- *[...]Donc là, vous êtes resté combien de temps dans cette ferme avec ces deux grandes filles ?*

T- *Cinq mois ! Mais c'est que j'ai profité d'une occasion....*

E- *C'était l'été 18, ça ?*

T- *Le maire était en mauvais rapports avec le patron. Et ils avaient un gendre qui portait un nom français, qui était à Lisenhof, dans le pays à côté. Il était venu un jour avec ses filles à la maison. « Ah ben, j'y dis, vous avez un nom français, Franzosiche Name ! ». Il m'a fait comprendre que c'était un Français quand Napoléon...Louis XIV en 1685 qui a chassé les protestants*

E- *A la révocation de l'Edit de Nantes !*

T- *Voilà ! Ils sont allemands. J'en parlais un jour avec M. Pillet, maire de Roanne [...]*

E- *Là, vous avez passé l'été 18, donc ?*

T- *Oui ! Et puis alors... Tout par un coup, je m'étais fait mal. Je dis : « T'as une hernie ! », et je savais qu'il voulait mal le patron, le maire du pays. Houla ! Il s'accordait pas avec mon patron qui était huissier. Y en a un qui me dit, un Belge : « Vas donc trouver le maire ! ». Et la sentinelle m'a mené... Je lui ai dit. Je suis parti à Nürtingen, on m'a donné un bandage : « Mais je peux plus travailler ! ». Le maire attendait que ça, lui ! Trois jours pour me faire (évacuer). Je prépare mon bagage, et en route ! Les filles disent « Bald ! (bientôt) Tu reviendras ! ». Pensez : zéro ! Et un mois après, là-bas, je travaillais au jardin de la*

³³ Nürtingen est à 30 km au sud-est de Stuttgart, et la petite localité de Neuffen 10 km plus au sud

ville, je trouve une note sur ma paillasse : « Vous êtes invité à vous présenter au bureau... ». Et je trouve le capitaine. Y a une fille qui avait été bonne chez lui, cet officier allemand !

E- Anna, ou Dora ?

T- Oui. « Alors, on vous demande à Neuffen, vous allez... ». – « Oh ! Mais je peux pas ! Je peux pas ! - « Mais vous travaillez ben ici ! » - « Ici, j'ai des camarades, ce sont des hommes, ils m'aident quand j'ai un poids lourd. Mais là-bas, y a que des femmes ! ». Il a éclaté de rire ! Je peux pas lui dire : « Je ne veux pas ! ». Si lui, il veut, il m'envoyait de force ! « Je peux pas, c'est pas de mauvaise volonté, vous savez ! Mais là-bas, y a rien que des femmes ! »

E- Elles avaient envie de vous revoir !

T- Mais pour faire le travail ! ... Je pense ben, oui ! Y avait un cheval, un vieux cheval, qui était borgne, et moi ! Pensez donc ! Il était essoufflé, ils le gardaient question de ça, ils ont mieux soin de leurs bêtes que d'eux-mêmes ! Ils gardaient ce vieux cheval. Je l'attelais, dans la rue, mais je mettais cinquante kilos sur une charrette : tous les quinze mètres, il fallait s'arrêter ! »

Toujours est-il que Jean n'est pas retourné à la ferme de Neuffen et a terminé sa captivité comme jardinier à la ville de Darmstadt, avec sa hernie. Ce qui tend à montrer que la situation de prisonnier dans une ferme n'était pas toujours la place la plus convoitée, même pour se nourrir à peu près convenablement. On a vu qu'il lui reste une connaissance de base de l'allemand, et qu'il en agrémente volontiers son discours.

Claude Murat (cl.16), agriculteur à L'Etrat (La Cote) a été fait prisonnier le 6 décembre 1916 à la Cote 304, vers le Morthomme, à l'ouest de Verdun. On l'a vu, en passant par Stenay, inspecté par le Kronprinz, le prince héritier. Lui et ses compagnons sont d'abord envoyés au camp de Wahn, en Rhénanie, à 10 kilomètres au sud-est de Cologne, où il reste toute l'année 1917.

E- « Dans ce camp, qu'est-ce qu'on vous faisait faire ?

T- Oh ! Ils nous emmenaient... Y avait des sentinelles qui nous emmenaient soi-disant pour travailler, mais on faisait rien ! On faisait rien ! On faisait semblant de bouger quand on voyait un officier ! Et les sentinelles, vous savez, elles en avaient marre !

E- Mais on vous occupait à des travaux de quoi ? De culture ?

T- De route ! De route ! Dans un bois, ils nous emmenaient...

E- Vous avez fait ça tout le temps, des travaux de route ? T- Oh oui ! Oui !

Je me penche sur les lettres déployées sur la table et classées par date.

E- Vous en avez une seule de Wahn, celle du 1^{er} juillet 17. Mais toutes les autres sont de 18 sont du camp de Limbourg...

T- Oh ! Mais je les ai pas toutes, les cartes que j'ai envoyées à ma mère parce que... Vous savez ben, si on voulait garder tout ce que...

Cette lettre du 1^{er} juillet 1917, alors qu'il est prisonnier depuis six mois déjà, en voici l'essentiel. L'en-tête officiel est en gras « **Kriegs-Gefangenenlager Wahn (Rhld)** = « Camp de Prisonniers de Guerre de Wahn (Rhénanie). Ensuite trois rubriques imprimées que Claude a soigneusement remplies : « Name des Ansenders » : Murat Claude / « Nr. Des Filiallagers : 1528 » (numéro du camp annexe) / Persönliche Nr. 101 986 (numéro personnel). Puis le cachet de la censure en travers : « Geprüft 92 » (vérifié 92) et en dessous, la dernière mention imprimée : « Geschriben den » (écrit le) « le 1^{er} juillet 1917 ». La lettre, d'une belle écriture penchée, adressée à sa mère (veuve depuis 1909, avec son fils aîné à la guerre qui va être tué le 23 octobre 1917) commence ainsi :

Ma bien chère Maman,

Je n'ai pas eu cette semaine passée le plaisir de lire une lettre de ta part. Je t'ai écrit dimanche dernier une carte, tu dois l'avoir reçue. J'ai compté toutes les lettres et cartes que j'ai recues de toi depuis que je suis prisonnier. J'en ai recue* 19 lettres et 3 cartes³⁴.*

Les deux premières pages de la lettre portent sur une lettre reçue d'un certain Joannès Blanc et un avis du « Syndicat d'initiative du Forez » annonçant l'envoi d'un colis, et sur les recommandations qu'il fait pour les prochains envois : « Dans les prochains que tu m'enverras je te recommande d'y mettre des choses qui craignent pas de se gâter, beaucoup de pates* alimentaires, le riz mets-le dans un sachet en toile ne crains pas d'en mettre un kilogramme ou 2 tu peux m'envoyer de la farine de maïs dans un sachet en toile aussi. Dans chaque colis mets-y aussi un bout de savon ».

Puis il fait part d'une déception : « Hier je suis été heureux un instant, on m'annonçait* un colis mais je suis été bien déçu quand on me l'a donné car c'était le colis d'1 kilogramme de livres, mais enfin il m'a fait plaisir quand même, j'en ai surtout trouvé 1 très intéressant, le livre de la nature ou histoire naturelle. Je n'ai pas pu voir à quelle date il avait été expédié ni par qui, mais je pense que c'est des livres de M. Martinon, tu le remercieras de ma part. »

³⁴ Cela fait 22 envois pour un peu plus de six mois, soit plus de trois par mois, presque quatre.

Puis il commente diverses nouvelles que sa mère lui a apprises récemment, qu'il clôt par : « *Dans ma prochaine lettre je te dirais tout ce qu'il faudra m'envoyer pour l'hiver prochain* ».

Rien sur son état moral. Très peu de chose sur son état physique hormis : « *Ma petite santé se maintient toujours* ». Il termine en saluant ou en embrassant les membres de la famille.

On voit donc l'importance capitale que prenait pour le prisonnier ce lien épistolaire avec les siens, et la part essentielle des colis dans son alimentation. La nourriture au sens propre du mot compte infiniment plus que la nourriture spirituelle des livres.

Mais reprenons le témoignage oral recueilli le 9 février 1990, au domicile du témoin. A propos des colis, Claude indique :

T- « *C'est comme les colis, au lieu de nous les donner, ils les gardaient pour eux ! Pfff ! Ça, moi j'ai pas reçu tous les colis que ma mère m'avait envoyés. Et puis encore par-dessus le marché, vous savez, y'en avait qui en recevaient point, des colis, là-bas ! Alors on était obligé de partager. Et puis fallait faire cuire ! On disait d'envoyer quelque chose de cuit, quelque chose... Et quand on avait partagé eh ben... (il restait pas grand chose !). Du bois, il fallait apporter du bois pour faire cuire...*

E - *On vous laissait faire du feu quand même ?*

T- *Oui, dans la cour, oui...*

E- *Et là, vous avez enduré faim, quand même !*

T- *Oh ! (petit rire) J'étais pas bien pesant ! »*

Pour ce qui est du froid de l'hiver, dans les baraquements en bois, il découvre l'avantage insoupçonné de la promiscuité :

E- « *Vous étiez nombreux dans ces baraquements ?* T- *Oh ! Bien sûr !* E- *Et on arrivait à se faire des copains ?*

T- *Ben bien sûr ! On était bien obligé ! Mais des lits (je sais pas comment qu'ils appellent ça), des lits à double étage, oui, qu'on avait. Alors on arrivait à se tenir chaud, comme ça, deux rangs de soldats dans une baraque, ça faisait de la vapeur quand même, ça faisait de la chaleur, un peu... ».*

La mort de son frère, apprise en Allemagne, l'a beaucoup touché :

E- « *Si je comprends bien, vous avez appris la mort de votre frère quand vous étiez prisonnier ?*

T- *Mais bien sûr ! (il a des sanglots dans la voix)*

E- *Ça a dû être dur ? (long silence). Il est mort quand, votre frère ? En 17 ?*

T- *En 17, oui, le 23 octobre.*

E- *Alors, vous l'avez appris aux environs de la Toussaint ?*

T- *Oui, oui, même après.... Oh ! (un sanglot) Mais je m'y attendais, vous savez. Parce que dans l'infanterie, vous savez bien combien qu'il y a qui sont morts : ça m'a pas été une surprise ! Ça a été un malheur mais...*

E- *Alors, votre pauvre mère, elle perdait son fils aîné, et elle avait son second qui était prisonnier !*

T- (très ému) *Se faire nourrir par sa mère à vingt ans, vous savez, c'est dur ! Et on était obligé ! »*

A la fin de l'année 1917, Claude est transféré au camp de Limburg an der Lahn, en Hesse, à 10 kilomètres au sud-est de Coblenche. Il y sera, comme dans le camp précédent, affecté à l'entretien de routes dans le voisinage du camp, ainsi qu'à l'extraction de sable et de rochers dans des carrières. Lui, l'agriculteur, n'aura jamais la chance d'aller dans une ferme, alors que tant d'intellectuels s'y sont retrouvés !

Il a conservé une lettre du 14 février 1918, qui offre les mêmes caractéristiques que la précédente, hormis le nom du camp, mais qui présente la trace d'une bande noire de censure de 3 centimètres de large, qui oblitère totalement la fin de la phrase : « *J'en ai reçu un dont je n'ai pas pu voir la date, autrement je n'en ai reçu que deux du mois de décembre....* Evoquait-il la possibilité que des colis aient été volés par les gardiens allemands ? Cette lettre revient sur la mort de son frère, après une reprise, à la troisième page, de l'en-tête « *Ma chère Maman* » : « *Il y a longtemps que je n'ai pas eu de tes nouvelles. Comment vas-tu. Ecris-moi souvent, des petites cartes si tu veux. J'ai pleuré moi aussi la perte de notre cher Antoine, mais il y a longtemps que je comprends que de se faire du mauvais sang, ça* ne sert de rien. Pour lui ses souffrances sont terminées et j'aime à croire qu'une vie si bonne lui a déjà* vallu* une récompense au ciel. Le bon Dieu dans son Evangile a dit : Bienheureux ceux qui souffrent car ils seront consolés. Offrons-lui toutes ces peines et cette séparation avec la ferme espérance que viendra un jour ou* nous pourrons nous embrasser. »*

Les Béatitudes offrent ici pleinement leur rôle consolateur. La religion aussi, avec l'espérance du Salut pour le défunt, qui doit soutenir le moral des vivants. Quant à la dernière phrase, elle est ambiguë : ce jour des retrouvailles auquel Claude aspire, est-ce son retour près de sa mère chérie, ou les retrouvailles au Paradis avec leur cher Antoine ?

A partir du 3 mars 1918 jusqu'au 3 novembre, Claude tient un double, sur un cahier, de toutes les cartes et lettres qu'il expédie à sa mère. Ainsi, le 14 mai, il lui apprend une nouvelle reconfortante :

« *Je viens t'apprendre que tous les prisonniers captifs avant le 1^{er} novembre 1916 vont être échangés. Tu dois savoir que je n'en suis pas de ce nombre mais cela viendra, ma chère Maman, gardes-en l'espérance. »*

Cette mesure a-t-elle reçu un début d'application ? Aucun des onze captifs, parmi nos témoins, pris avant cette date, n'a été libéré avant l'armistice !

Sachant que ses lettres sont censurées, Claude n'aborde jamais la question de la guerre, et tout tourne autour des colis reçus, en nourriture et en vêtements, et en commentaire des nouvelles de l'Etrat apprises par les courriers de sa mère. On peut cependant voir, dans sa lettre du 14 octobre 1918, percevoir une espérance esquissée : « *J'attends avec une grande impatience le jour qui me ramènera au pays natal, j'ai l'espérance qu'il ne tardera plus longtemps maintenant* », espérance qui se précise dans sa carte du 27 octobre : « *Tu me dis de ne pas me tourmenter pour toi, malgré cela je comprends tes peines et tes soucis, mais je crois que cette terrible guerre touche à sa fin et que le jour qui me ramènera vers toi s'approche.* » .

Une vision plus qu'idéalisée de la vie des prisonniers dans les camps

De son séjour de deux ans, dans ses deux camps allemands, **Claude Murat** a aussi rapporté un exemplaire en quatre pages de la fameuse « *Gazette des Ardennes* », journal édité à Charleville, en français, par les Allemands à l'usage des prisonniers français et distribué aussi dans la zone française occupée, ceci d'août 1915 à octobre 1918. C'est un journal de propagande qui ne peut absolument pas tromper les prisonniers, mais qui peut abuser les lecteurs français restés en France . Ainsi, sous le titre « *Impressions d'un prisonnier français en Allemagne – Le camp de Giessen* », on peut notamment lire le récit des agapes de nos compatriotes :

« *Ceux qui ont reçu des colis préparent des mets nationaux dans des poêles chauffés à tout coke et charbon. Le Toulousain laisse mijoter son cassoulet, le Marseillais –té, mon bon !- confectionne sa bouillabaisse, le Corse sa polenta, le « parigot » ses frites exquis. Toutes les cuisines embaument l'air. Avec l'ordinaire du camp ajouté aux paquets, nos nouveaux Vatel dînent chez Lucculus* étant eux-mêmes (bord de page érodé par l'usure du pliage). Nous suivons notre géolier qui arpente d'une jambe ingambe l'avenue de l'empereur. La coquette petite ville est propre comme un pfennig neuf. L'œil se repose sur les gracieuses villas aux styles différents. Sur les trottoirs, des arbres émergent fièrement du sol. Ils prennent, en cet hiver, une beauté intime qu'ils n'ont pas dans la gloire du feuillage et des fleurs. L'abondance de leur fin corail noir est charmante ; ce ne sont point des squelettes, c'est une multitude de jolis petits membres où la vie sommeille.* »

Qui n'envierait pas cette charmante villégiature au camp de Giessen ? On devine que le rédacteur (qui signe « *L'aspirant Jean sans Peur* ») est un français lettré qui a prêté sa plume érudite à l'ennemi !

Cet auteur donne plus loin un autre échantillon de son talent : à partir de la description d'une prétendue « *soirée dansante* » au camp, il traduit les espoirs de libération des prisonniers, et parvient même à évoquer les morts français en terre allemande, avec une décence feinte :

« *Ce sont les poilus qui ont organisé, à la bonne franquette, une soirée dansante ! Allons ! la vie renaît. Tout vibre, la prison semble douce. La guerre ne durera point toujours. Nul ne peut suspendre la marche des heures. Le réveil se fera, et avec lui, une aube de paix, d'amour et de prospérité se lèvera. Demain, c'est la liberté, le retour au foyer. Seuls*, quelques individualités, mortes pendant la captivité, resteront ensevelies sous leur linceul de terre et de marbre en Allemagne. Elles seront l'objet du respect et des soins dûs* aux braves. Le souvenir de nos chers disparus ne s'effratera pas au gré du temps ; un monument des combattants de cette campagne sera érigé bientôt dans le camp de Giessen. Cela est réconfortant pour le cœur meurtri des familles alliées, car elles sauront, désormais, que les tombes des leurs seront bien entretenues et qu'en Allemagne, seront appliqués aussi les vers du poète, chantré éternel :*

« *Ceux qui, pieusement, sont morts pour la Patrie*

Ont droit qu'à leur tombeau la foule vienne et prie... »

Quatre autres vers sont cités, avant l'ultime conclusion apaisante de ce très long article illustré de photos presque joyeuses de prisonniers : « *Le camp de Giessen dort maintenant. Des songes peuplent le sommeil des poilus. Le rêve passe... C'est minuit ! Prisonniers, dormez en paix.* »

Assurément le rédacteur français est lettré, car il cite Victor Hugo comme il respire, avec l'ultime élégance de ne pas donner son nom pour ne point paraître pédant. Et il est psychologue, car il traduit bien, mais sans la moindre révolte envers le pays qui les tient captifs, le rêve de retour chez eux des prisonniers. Et il les assure que les morts en captivité (« *quelques individualités* »....qui étaient tout de même plus de 40 000 sur 520 000 prisonniers ! Dont rien n'est dit de leurs souffrances, de leurs privations, des brutalités subies les ayant conduits à la mort !) seront honorés, restés seuls sur le sol allemand... Il faudrait être bien naïf pour croire qu'un « *linceul...de marbre* » leur sera donné !

Cette vision lénifiante et pour tout dire totalement mensongère de la vie dans les camps, n'est pas sans évoquer celle d'un observateur pourtant neutre, car Suisse (bilingue franco-allemand) que cite **Annette**

Becker dans son ouvrage « *Oubliés de la Grande Guerre* »³⁵ : le **docteur Eugster** inspectant en 1915, à la tête d'une commission, des camps français et allemands pour le compte du CICR (Comité International de la Croix-Rouge) et publiant ensuite un volumineux rapport sur ces visites, exprimant sa satisfaction générale. Pour les premiers, il écrit par exemple : « *Nous ne voudrions pas omettre d'exprimer notre satisfaction d'avoir pu constater que les autorités françaises traitent les prisonniers de guerre avec une bienveillance et des sentiments humanitaires hautement appréciés par nous.* » Les Allemands ne sont pas moins exemplaires à ses yeux : « *Pour autant que j'ai pu le constater, les commandants des camps sont des hommes bons et disposés à la douceur qui cherchent à rendre plus facile le sort en soi pénible des prisonniers. Je suis heureux de pouvoir dire que les prisonniers français sont traités avec humanité [...] Les autorités allemandes s'efforcent constamment d'améliorer la situation matérielle et morale des prisonniers de guerre ; elles sont guidées par la volonté de remplir consciencieusement les devoirs qui leur sont dictés par les lois de l'humanité.* ». Or Annette Becker explicite la raison de ce qui apparaît un pieux mensonge aux yeux d'un lecteur un peu sensé : « *On ne leur a montré que ce que l'on a bien voulu, et ils n'ont publié que ce qu'ils ont bien voulu.* [...] *Les délégués n'ont inspecté qu'un nombre très limité des camps principaux et très peu les commandos de travail.* » Peut-être le bon docteur Eugster a-t-il voulu préserver aussi la possibilité de faire d'autres inspections dans les années suivantes en ne braquant pas les deux Etats par des critiques mal acceptées ?

Une captivité qui se finira mal

Le caporal **Augustin Denis** (cl. 10), ouvrier métallurgiste en fabrication de poêles à Roanne, a été capturé avec toute sa section le 12 avril 1918 à Hangard (Somme), au sud-est d'Amiens. Après deux semaines de travail consacrées à l'entretien du terrain d'aviation de Proyard, il est emmené à pied jusqu'à Péronne, puis en train jusqu'au Quesnoy, à proximité de la frontière belge, où il séjourne dix jours en caserne. Il écrit dans son carnet de captivité :

« Le 10 mai enfin on se décide de s'occuper de nous, les allemands nous font remplir des feuilles sur la situation de notre famille, l'on nous constitue en compagnie* de travailleurs, et cela fait* nous attendîmes 3 jours avant de partir travailler. En effet, le 15 au matin on embarque pour le travail ou*, nous n'en savions rien, nous n'avions touché aucun vivres, nous arrivons le lendemain 16 au soir à Péronne, hélas ! dans les ruines de Péronne. C'est la* que nous devons travailler. Le 17 au matin l'on nous constitue en groupe et nous partîmes pour le travail qui consistait à nettoyer le canal de Péronne, lui enlever toutes ses herbes, le rendre navigable*. Ma jambe me gênait beaucoup pour marcher³⁶ car nous logions à 5 km du chantier. Je ne pus continuer, je me fis soigner par un infirmier qui me soigna de son mieux et il était grand temps que je le fisse, c'était une vraie infection. Le malheur est qu'il ne possédait pas grand médicaments enfin je fus exempt de travaux pénibles, je m'occupais du nettoyage du camp, nous n'étions pas mal. Notre commandant de Cie, un sergent-major, fut gentil pour nous. Le 22 je tombe malade, je me plaignais de violentes coliques, je souffrais beaucoup du ventre, à courir 4 jours, je ne pouvais manger aussi j'étais sans aucune force et beaucoup maigre. Les jours s'écoulèrent ainsi, mais que nous languissons de ne pouvoir écrire ! Nous réclamons souvent au Cdt de Cie, hélas il ne pouvait rien. Les premiers jours de juin nous vîmes arriver un détachement français qui venait s'installer près de nous, en partie des prisonniers du début (de la guerre) qui roulaient leur bosse depuis bien des mois et des années. Nous pûmes converser avec eux et nous eûmes quelques renseignements sur la vie de prisonnier, sur nos correspondances. Dans le nombre se trouvait un Lyonnais qui fut très charitable, me venant en aide comme ses moyens le lui permettaient ; le 6 juin il me remit une de ses lettres et je l'écrivis en son nom, a* ma famille.³⁷ C'était ma première fois que j'écrivais.*

Comme il a été capturé le 12 avril, sa famille est donc restée pratiquement deux mois (compte-tenu du délai de transmission de sa lettre du 6 juin) sans nouvelles ! On imagine son angoisse ! Il continue :

« Puis enfin le 14 notre Cdt de Cie nous remis une lettre moyennant 5 pfg (pfennig) et nous la fit écrire a* nos familles en nous faisant mettre Güstrow Mecklembourg comme adresse ; cette adresse était très vague, je ne sais pas encore si elle est parvenue à destination. Et finalement le dimanche 16 juin les allemands* firent un triage parmi la Cie des éclopés et des malades et l'on nous embarqua a* destination de l'Allemagne, nous disait-on, mais le malheur voulut que nous nous arrêtâmes une dizaine de jours au Quesnoy ou un mois auparavant j'avais déjà connu tant de misères et de souffrances. Alors, le 17 au matin*

³⁵ Annette Becker, « *Oubliés de la Grande Guerre – Humanitaire et culture de guerre* », éd. Noésis, Paris 1998, lu en édition Hachette Littérature collection Pluriel, 396 pages, citation pp.194-195

³⁶ Il souffre d'un énorme furoncle purulent à la jambe

³⁷ Comme on l'a vu avec Claude Murat, le nombre de lettres est limité, le formulaire de la lettre doit être officiel, avec les références du camp imprimées, et il faut disposer d'un numéro de prisonnier pour être autorisé à envoyer du courrier.

nous débarquons encore une fois au Quesnoy ; avec quel noir j'entrais dans le parc ou l'on nous enferma. Nous couchâmes dehors 3 nuits avec la pluie continuellement sur le dos. Le 4^e jour l'on eu* pitié de nous, l'on nous rentra dans une maison ou* déjà était entassé un grand nombre d'Anglais, tant bien que mal nous nous casons et on resta jusqu'au 25 juin ainsi. Le 25 l'on format* un convoi mais cette fois à destination pour l'Allemagne, nous étions contents, nous traversâmes la Belgique par Namur, Liège, Verviers.*

On comprend donc, surtout en cette année 1918, où la priorité des Allemands est à leur grande attaque de printemps, où les camps allemands sont saturés de prisonniers de toutes nationalités, que la logistique de l'acheminement en Allemagne est plus que problématique. Et, dans ce cas, ce sont les « éclopés » improductifs qui partent, les valides restant en zone française occupée pour soutenir l'effort de guerre ennemi. On remarque aussi qu'il n'y a plus d'angoisse à être transféré en Allemagne, à la différence des premiers prisonniers de 1914 et 1915 : on s'éloigne du front meurtrier, et l'on sait qu'on n'y sera pas tué ! Le récit se poursuit ainsi :

« A Verviers nous touchâmes 50 grammes de pain et du café et nous rentrâmes enfin en Allemagne par Aix-la-Chapelle, nous voyagâmes toute la journée et le soir nous atteignîmes Cologne, grande et belle ville d'Allemagne ; quelques kms plus loin, nous eûmes un grand arrêt et nous touchâmes un souper qui fut dévoré a* belles dent*, nous avons une faim de loup. L'on apprit que nous descendions à Giessen et que demain matin de très bonne heure nous y serions. En effet, le 27 juin à 6 h nous débarquâmes à Giessen. A Giessen existe un grand camp de prisonnier*, et c'est là que les Allemands nous ammenèrent* , nous passâmes à la 1^{ere} Cie c.a.d. une compagnie de passage, ou* l'on fait quarantaine avant d'être affecté définitivement a* une compagnie régulière, en arrivant nous mangeâmes une soupe de betteraves, avec fort appétit, puis la fouille commença. On nous laissa juste le nécessaire, tout ce qui fut cuir, caoutchouc, bidon, musette, on nous y enleva, puis nous rentrâmes dans une grande baraque ou* chacun prit une place et s'y installa. L'après-midi le comité de secours aux P.G. français nous distribua 2 kos de biscuits a* chacun qui furent les bienvenus, nous pûmes au moins apaiser notre faim, ce qui n'était pas arrivé depuis fort longtemps, dans l'après-midi, j'en manget* 12 ce qui représente au moins 1 kos* de pain, car un procédé inventé par les anciens du début nous permet de les manger très tendre* en faisant des trous dans le milieu du biscuit, vous y introduisez de l'eau, puis l'on souffle fortement ce qui fait grossir le biscuit du double et sortir l'eau, puis on le fait sécher au soleil ou au feu et vous mangez un vrai gâteau. Le 28 se passa sans nouveau sinon que nous remplîmes une feuille indiquant tous nos renseignements famille et militaire*, et nous nous reposâmes toute la journée. Le 29 qui était un samedi et jour de distribution des vivres par le comité. Ce comité organisé par le gouvernement français et des œuvres de charité fonctionne d'une façon admirable, vous distribue 2 kos de biscuits par semaine et aux nouveaux prisonniers qui n'ont aucune affectation par conséquent ne peuvent recevoir des colis de leur famille : une boîte de conserve de viande de 400 grammes, 125 grammes de confiture et 50 grammes de tabac, puis remet à la Cie des denrées, soit du riz et des haricots ou des fèves, de quoi faire la soupe 2 fois dans la semaine, alors ces 2 fois l'on mange une bonne soupe ce qui vous enlève pour un jour le goût de la betterave. Le comité est très bien organisé, malheureusement quelques sous-officiers français chargé* des distributions sont quelquefois peu honnête*, c'est malheureux à constater car chacun a bien besoin de ce qu'il a. Puis les jours passent et je suis encore à cette compagnie, nous sommes aujourd'hui le 22 juillet, mais notre quarantaine se tire, sous peu nous serons définitivement affecté*.*

A propos de cette première compagnie qui regroupe les nouveaux prisonniers venant d'arriver au camp de Giessen, l'article précédemment cité de la « *Gazette des Ardennes* » mentionne :

« Des séries de baraques de 600 mètres carrés chacune. Pénétrons dans celle qui porte la lettre C : à la première compagnie. Là sont logés provisoirement les nouveaux ; ils y séjournent le temps de faire peau neuve. Peau neuve est bien l'expression appropriée pour les circonstances, car les poilus sont recouverts de l'obsédante vermine dénommée « totos ». Cette maudite engeance opère de véritables ravages sur le corps. La boue des tranchées est collée aux capotes, le linge est crasseux, l'homme aussi. Il s'agit de rendre à cet antédiluvien une apparence nette de l'individu normal. »

A la différence de l'extrait précédent, le réalisme objectif l'emporte ici sur la propagande, sauf que l'optimisme est forcé quand l'auteur conclut, à propos de cette cure hygiénique traquant les poux et autres parasites : « *Les poilus sont des gaillards endurants : un « jus » et une bonne parole les relèvent aussitôt* » !

Mais reprenons le récit d'Augustin Denis :

« Et que faisons-nous dans la journée ? Pas grand chose : faire gonflé nos biscuits, nettoyé* notre chambre nous-mêmes, puis quelquefois en corvée. Puis aussi j'ai enfin réussi a* guérir ma jambe ce qui n'est pas trop tôt. Ici d'ailleurs la propreté règne, tout est bien tenu, assez bien installé et bien propre. Ainsi quelques jours après notre arrivée nous passâmes à la désinfection d'une façon complète et chaque semaine nous allons aux douches. Aujourd'hui 25 juillet, je passe au grand camp c.a.d. dans une Cie régulière sous le matricule 510 460. En arrivant on a procédé une fois de plus à la fouille et ensuite les allemands* nous ont logé à la baraque. B. Aujourd'hui samedi 28 juillet, l'on vient de toucher le ravitaillement du comité de secours, 2 kos biscuits, 1 quart sucre, 1 quart café, 2 quarts de fèves, un gros morceau jambon, 1 quart de*

graisse environ 250 grammes, 1 boîte de conserve et 50 gr. tabac, tout cela pour 15 jours, a* part les biscuits que nous touchons les samedis. 3 juillet, je viens de passer la visite d'un major allemand qui m'a reconnu bon pour le travail dans ma profession, alors je pense que sous peu je déguerpirai du camp pour aller travailler. C'est dommage car on est pas trop mal puis il règne une grande animation, les soirs il y a football* entre Anglais et Français puis salle de lecture, en un mot la vie n'est pas monotone. Puis aussi j'ai fait la connaissance d'un Roannais, aussi nous parlons fréquemment de notre belle contrée. »

Progressivement, on voit Augustin s'acclimater à la vie du camp et y trouver des avantages par rapport à ce qu'il connaissait avant, et à ce qu'il redoute s'il sort du camp. Comme toujours, la connaissance d'un gars du pays, plus précisément de sa ville, est un facteur réconfortant. Mais il va sortir du camp de Giessen, qui sert de gare de triage, et à partir du 4 août la qualité de l'écriture se détériore brutalement :

« 1^{er} Août. Je suis dans la baraque-Strasse, baraque où l'on passe à la fouille et attends qu'une sentinelle vienne nous chercher pour nous conduire en Kommando. Je pars travailler dans une usine à Weideneau³⁸ (Westphalie), il me semble que ça ne doit pas être la vie (facile ?) enfin je verrai. Dimanche 4 Août. En effet je pressentais que la vie d'usine pour prisonnier ne serait guère belle, c'est bien vrai ; d'abord nous sommes logés dans une baraque entassés pêle-mêle et ou* la vermine vous dévore, depuis Le Quesnoy je ne l'avais plus revue, cette vermine, voilà qu'elle revient. Oh ! bon Dieu, que je la crains ! Pour comble de bonheur nous avons un mauvais chef de Kommando, un sergent allemand qui ne ménage pas les coups quand l'occasion se présente. Oh ! qu'il est méchant et brutal ! A l'usine la* ma foi je crois que ça pourra aller, je travaille à l'atelier sur mon métier, mais hélas ! je n'ai plus de force, je transpire au moindre effort et la nourriture n'est pas faite pour en donner, régime végétarien, betteraves, carottes, choux, pommes de terre, voilà ce que nous mangeons, et 250 grammes de pain par jour. Le Dimanche c'est un peu mieux, une soupe d'orge avec un petit morceau de viande. Hélas, que c'est maigre comme nourriture pour un travailleur. Que je languis de recevoir des colis au moins je me calmerai la faim, encore un mois au moins à attendre.

Dimanche 15 septembre 18. Voilà* longtemps que je n'ai pas écrit* quelques notes. J'en profite aujourd'hui dimanche. Cette semaine une amélioration est arrivée dans ma vie de géfange (adaptation francisée de « Gefangene », prisonnier). J'ai reçu lettres et colis. 3 lettres me sont parvenues de ma (nom illisible, d'une syllabe, semblant commencer par un Z majuscule, et se terminer par « d ») ainsi qu'un colis qui a été le bienvenu, et un beau colis de 5 Kos, de quoi bien manger pour une semaine, aussi ce matin je me suis envoyé un bon chocolat au lait. Je n'ai rien reçu de la maison, que diable font-ils ? A l'atelier ma foi c'est toujours pareil 10 heures de travail par jour.

Dimanche 22 septembre 1918. Cette semaine un colis m'est parvenu du comité de ma ville natale (Roanne). Le chocolat est partie* en d'autres mains. Pas de nouveau sinon que je languis la vie de prisonnier me devient pénible de plus en plus mauvaise. »

A partir de là, l'écriture se détériore à nouveau, comme en août :

« Le 13 Octobre. Un grand pas se fait vers la paix aussi quel enthousiasme pour nous prisonnier*. Quel soulagement nous voyons enfin nos jours de souffrance prendre le chemin de la fin. Quel délire le jour ou* nous prendrons le train pour rentrer dans nos foyers, nous serons libérés du joug qui nous pèse' de cette vie de captif qui n'a rien d'agréable, nous quitterons sans regret la fonderie ou plutot* le bagné ou* nous travaillons. Courage encore un peu la fin de nos tourments qui approche. »

Le journal se termine avec cette bouffée d'espoir, à moins d'un mois de l'armistice, mais dans une écriture totalement dégradée. Cet armistice, l'a-t-il vu ? Sa famille le croit mort en Allemagne. le journal a été renvoyé (avec quelques effets personnels) à sa famille qui n'a pas connu les conditions de son décès.... C'est son neveu, Louis Denis, de Roanne, informé de mes recherches par « *Le Pays Roannais* », qui me l'a transmis pour photocopie : qu'il en soit remercié ! Ce journal écrit au jour le jour, sauf dans les deux derniers mois, montre comment l'aspect de l'écriture peut être révélateur de l'état de fatigue physique et mentale du scripteur. Augustin Denis fait partie des quelque 40 000 prisonniers morts.

Or, le précieux site Internet memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr nous procure la fiche de décès d'Augustin Denis, caporal au 141^e R.I., né le 16 décembre 1890 à Roanne. Il a bien revu la France libérée, mais n'a pas profité de sa libération puisqu'il est annoncé décédé d'une broncho-pneumonie, à Montigny-les-Metz (Lorraine) le 11 décembre 1918, soit exactement un mois après l'armistice et cinq jours avant son 28^e anniversaire...

Un sergent qui finit par renoncer au privilège de ne pas travailler

Le sergent **Antonin Granet** (cl. 03), instituteur à Chamboeuf, retraité à Montrond-les-bains, dont nous avons les conditions de capture, le 9 mars 1916 à Verdun, les sensations et les sentiments subtilement

³⁸ En fait, la graphie correcte est Weidenau, qui se trouve, en Westphalie, à 80 km environ au nord-ouest du camp de Giessen

analysés, poursuit son récit (rédigé dès le début de sa captivité) par sa description de son voyage vers l'Allemagne :

« J'ai si peu faim d'ailleurs, mais je suis si las. L'épaule blessée me pèse de plus en plus, je sens le pus me couler dans le dos et une mauvaise odeur se dégage. Quand serai-je au bout ? Enfin le 13 (mars 1916) au matin un train sanitaire nous emmène vers l'Allemagne.

A Thionville (Diedenhofen) on nous sépare des blessés allemands parmi lesquels nous étions mêlés ; en queue du train un wagon spécial nous est réservé avec 3 sentinelles pour nous garder. Après de rares arrêts à Kaiserslautern notamment, nous traversons le Rhin vers Worms et à la nuit nous sommes à Francfort. Pendant le parcours, aux haltes, nous avons été l'objet de la curiosité où ne se montre aucune animosité. Nous constatons cependant que les marques de camaraderie, de sympathie que nous avons éprouvées de la part des soldats ennemis du front se changent en froideur circonspecte à mesure que nous nous éloignons ».

On conçoit aisément que la fraternité d'armes puisse, finalement, engendrer l'estime, surtout envers les blessés, et que les préjugés contre l'ennemi reprennent le dessus dans la population civile, ou même chez ceux de l'armée allemande qui n'ont pas connu le front. Antonin poursuit sa narration :

« En tramway nous parcourons la riche ville de Francfort, nous admirons également l'immense gare et à nouveau nous montons dans le train pour Giessen où nous débarquons à 1 h. du matin. Le tramway nous conduit directement au Lazarett³⁹ du camp de prisonniers. Nous sommes au terme de notre voyage.

Des infirmiers français nous déshabillent, nous lavent en entier, nous donnent des effets propres. Le dévoué pharmacien Bertout lave délicatement ma blessure. Belle plaie, dit-il. J'ai en effet une excavation profonde et c'est étonnant qu'aucun os ne soit touché, tant mieux.

C'est la chambre 50 qui nous est assignée, au 3^e étage d'une caserne de mitrailleurs. Nous sommes là sept nouveaux venus : Sallier, Decevaux, Ménard, Savigny du 409, Chapon du 208 et Benessy, moi du 38.⁴⁰ Des petits lits de planches, des paillasses remplies de copeaux de bois, un drap blanc, de chaudes couvertures nous servent de couchage.

Il est clair que ces conditions sont bien meilleures que celles qui nous ont été décrites par ailleurs, au camp de Giessen, notamment par Claude Murat et Augustin Denis. Mais ces hommes sont doublement privilégiés dans le traitement qu'ils reçoivent : ils sont sous-officiers et blessés. Le récit se poursuit ainsi :

« Nous éprouvons là un certain bien-être, inconnu depuis longtemps. Malgré la fièvre et la souffrance, je me trouve à demi-satisfait, cette situation loin du danger me fait songer à ceux qui luttent sous Verdun, en même temps qu'une triste pensée me reporte vers ceux qui, là-bas, attendent des nouvelles. »

Ici s'achève, à la page 186, le récit rédigé d'Antonin Granet. Heureusement qu'il a laissé par ailleurs six carnets, très hétéroclites dans leurs contenus (adresses de camarades, composition des escouades, chansons, recettes), dont trois nous renseignent sur sa captivité, mais un seul décrit ses activités (les deux autres étant des séries de mots allemands recopiés et traduits, des listes de phrases allemandes, et ses réflexions au camp de Limbourg qu'on retrouve dans le carnet relié).

Le carnet relié (C.R.) a servi de base au texte rédigé jusqu'à la page 59. Le texte se poursuit ainsi, dans une écriture très fine :

*« Notre chambre , un peu petite et étroite, est assez agréable, éclairée par 4 fenêtres avec vue sur le camp aux nombreuses baraques et sur la campagne qui en ces 1ers beaux jours commence à reverdir. J'ai passé d'assez bon temps dans cette petite chambre. Les premiers jours furent durs avec la souffrance, la fièvre et l'inquiétude pour les miens. Quel chagrin devait*avoir ma chère femme et mon gosse et toute ma famille lorsque l'arrivée de mes lettres serait brusquement arrêtée par suite de ma captivité. Plus d'une fois les larmes me montèrent aux yeux en pensant qu'au cher pays des êtres adorés me croiraient morts, car je me doutais bien que les bons camarades que j'avais laissés à la Cie ne pourraient écrire rien de certain sur mon sort. Aussi avec quel empressement écrivis-je la 1^{re} lettre le 17 mars, comme j'aurais voulu qu'elle arrivât vite ».*

Là encore, Antonin est privilégié, en pouvant écrire huit jours après sa capture. On a vu que certains ont dû attendre deux mois leur numéro d'enregistrement comme prisonnier pour être autorisés à écrire leur première lettre, et ainsi informer leur famille qu'ils n'étaient pas morts ! Antonin continue ainsi : *« Et c'est tout de suite des calculs de prévisions sur les dates d'arrivée et de réponse. Chaque jour nous allons au pansement. Le 1^{er} fut très dur pour moi. La plaie fut sondée et fouillée et il fallut séparer un fragment de chair pendant. Je souffris assez et c'est avec un œil apeuré que je regardais le major allant et venant pour choisir quelque appareil de torture. Oh ! L'affreux spectacle que celui de cette salle de pansement. Ces plaies béantes et suppurant, ces chairs meurtries, ces cris de douleur arrachés à des hommes courageux qui ne voudraient pourtant pas crier. C'est le cœur inquiet qu'on attend son tour d'entrée et c'est avec*

³⁹ Le « Lazarett » (de l'ancien français « lazaret », léproserie) désigne un hôpital militaire intégré au camp.

⁴⁰ Le 38^e R.I. est le régiment d'active de Saint-Etienne, le 208^e R.I. , le régiment de réserve de Saint-Omer, le 409^e R.I. le deuxième régiment de réserve de Chatellerault (après le 232^e R.I.)

soulagement qu'on en sort. Oh ! La souffrance humaine qui émeut le cœur ! Oh ! L'affreuse boucherie cause de ces douleurs ! »

Il décrit ensuite longuement la diversité de la nourriture de la semaine, donnée en très faible quantité. Puis arrive la première lettre de France, un petit mois après sa lettre : *« Enfin, le 14 avril, je reçois ma 1ère lettre. Oh ! la bonne joie de savoir les siens contents et rassurés. Les colis suivent et le 2^e (envoyé) arrive le 1^{er}. Nouvelle joie surtout pour l'estomac. »*

Fin mai, il faut quitter la petite chambre assez confortable, et se rapprocher des conditions de vie vécues par les soldats de base : *« Il faut songer au départ pour le camp qui arrive le 27 mai. Avec plusieurs blessés, nous sommes affectés à la 5^e Cie de départ. Là, la vie est plus dure. Nous logeons dans des vastes baraques de planches, nous couchons sur des paillasses à même le sol et la nourriture se compose de brouets clairs assez abondant. Le jus est fait d'orge grillé*. Notre Cie comprend des prisonniers qui ont travaillé 1 mois derrière les lignes allemandes. Leurs visages hâves et jaunis indiquent les privations et la faim. Aussi malgré la sévère consigne et les nombreuses sentinelles n'hésitent-ils pas à traverser les barrières barbelées pour aller chercher quelques victuailles dans les Cies voisines où il y a des anciens favorisés par les colis. La nourriture se compose de bouillies, maïs, pommes de terre, sarrasin*, bouillies abondantes mais très claires. Le dimanche saucisse et thé avec le soir hareng cru. Assez souvent, des pommes de terre cuites à l'eau. Avec tout cela, il n'y a que pour empêcher de mourir de faim. Moi j'ai encore des colis et du pain, mais de manger cela au milieu de tant d'affamés m'incommode fort. Après maints appels et rassemblements, un triage des ouvriers de métier, nous sommes désignés pour le camp de Limbourg où nous partons le 2 juin. C'est à 80 km environ de Giessen. »*

Ce camp de Limburg an der Lahn, en Hesse, verra arriver un peu après Claude Murat de L'Etrat. Laissons Antonin Granet le découvrir :

« Nous admirons du train la belle vallée de la Lahn avec ses champs de seigle, ses bois et de nombreuses carrières ou mines. Sur le passage du train les gosses nous montrent le train, quelques jeunes filles nous saluent et quelques femmes en deuil se détournent pour verser une larme sans doute au souvenir des absents. Il est 6 h à l'arrivée à Limbourg. Nous traversons la ville comme à Giessen. Nous remarquons spécialement que les vitrines des boulangers et autres commerçants d'alimentation sont vides de tout produit. En revanche, les magasins de modes, les débits de tabac font bonne figure. Nous voici au nouveau camp dont les baraques analogues à celles de Giessen sont placées sur une colline, tout autour des champs de seigle. L'air paraît très sain. Mêmes privations qu'ailleurs, heureusement qu'un comité de secours nous fait distribuer du pain, des boîtes de conserve, du chocolat, des biscuits et c'est de bonne aubaine. Les premiers jours sont pris par une désinfection minutieuse qui est poussée jusqu'à priver de leur duvet certaines parties du corps où pourrait nicher la vermine. La propreté est rigoureuse, c'est d'ailleurs une bonne mesure. Le mardi 6 juin nous sommes conduits dans nos baraques de la 1^e Cie des sergents mis à part avec adjudants et sergents-majors. Dans notre baraque se trouve justement un s/off. du 38^e 9^e Cie Proudhon. C'est le seul que j'ai trouvé jusqu'à présent. Dès les premiers instants, il m'apparaît que nous serons bien et que la vie sera menée en camarades. Nous trouverons là certainement beaucoup de camaraderie. Un grand nombre de soldats prisonniers amenés avec nous de Giessen m'ont produit mauvaise impression. Il y en a plusieurs notamment qui font sans cesse maintes réflexions à tout propos avec cet accent faubourien qui a le don de m'agacer souverainement. Je doute fort que parmi tous ces braillards et faiseurs d'esprit il n'y ait que de braves gens, et la solidarité n'est pas leur monopole. »*

On sent là un antagonisme entre le provincial pondéré et instruit qu'est Antonin Granet et les inévitables « titis » parisiens et banlieusards montés en mauvaise graine, vantards qui ont toujours tout vu et tout fait. Le document écrit a l'avantage sur le témoignage oral, surtout longtemps différé, de restituer les divergences entre compatriotes. L'inévitable question de la nourriture surgit peu après :

« Au camp de Limbourg comme à celui de Giessen la nourriture est exécration. Pommes de terre le plus souvent sont le meilleur aliment. Le pain noir est plein de pommes de terre écrasées. Bouillies d'orge, bouillies d'avoine ont un goût fade et odeur de cuisine sale. On mange tout de même car on a faim. J'ai la malchance de ne plus recevoir ni colis ni lettre, par suite du changement d'adresse. Jusqu'au 15 juin, pas de lettre et je trouve le temps très long. Enfin, à cette date, m'arrive 3 lettres, un peu en désordre, mais peu importe. Les camarades de la chambrée sont presque tous des sergents ou adjudants, tous gens sérieux et de bonne tenue. Certains d'entre eux me paraissent cependant un peu prétentieux. C'est avec un silence narquois que j'écoute sans mot dire leurs savantes prévisions sur les événements de la guerre. Quels beaux illusionnistes vraiment ! Je retrouve là comme ailleurs l'esprit d'orgueil national poussé à l'aigu avec le manque de sens des réalités. Aussi quel optimisme ! »*

Après avoir critiqué les « canards » (rumeurs non fondées) qui courent sur l'évolution de la guerre, voulant démontrer que les Allemands en sont à la dernière extrémité, Antonin fait part d'un changement notable dans la vie du camp et la sienne :

« Commencement juillet le Cdt du camp change et il nous vient un général qui nous réunit et incite les s/off à travailler. Beaucoup d'entre eux sont déjà partis mais ce n'est pas suffisant et on dirait que les

Allemands prennent plaisir à vouloir envoyer au travail des champs des hommes qui ne le connaissent guère. Les volontaires, car pour nous le travail ne peut être obligatoire, ne sont pas nombreux, d'où représailles. Tous les s/off. sans emploi sont réunis au 1^{er} bataillon auquel j'appartiens. La 1^{ere} Cie à laquelle j'appartiens complète les manquants partis au travail, soldats et caporaux, par sous-off. qui nous arrivent le 14 juillet. La plupart sont des prisonniers du début de la guerre. A leur tenue, à leurs manières, je constate là encore beaucoup de prétention. Notre chambre est vidée et nous voilà à 3 dans une grande carrée au milieu des anciens. Nous détonons plutôt par notre simple accoutrement et nos allures qui doivent sembler vulgaires à nos voisins. Leurs réflexions nous montrent qu'ils considèrent comme très peu notre long séjour aux tranchées et que la rase campagne est tout ; nous l'avons pourtant faite. Le milieu dans lequel je me trouve ne me plaît que très peu. »

Après avoir longuement pesté contre les manières de ces nouveaux compagnons qui tirent partie de leur guerre de mouvement de 1914 (qu'Antonin Granet a aussi faite !) pour revendiquer la suprématie en tant que guerriers, ou la morgue des artisans et pseudo-intellectuels méprisant les humbles, il en vient à décrire un emploi du temps de sous-officier qu'envieraient tous les caporaux et soldats :

« Je fais trêve à mes réflexions outrées sans doute et je veux parler un peu de notre vie et occupation journalière. Notre situation est très tolérable malgré le redoublement de surveillance et de discipline depuis l'arrivée des anciens. Nous sommes en août 1916, à 5 h 30. Réveil avec souvent cris du gardien de garde pour les flâneurs - à 6h appel. - de 9 h à 11 exercice ou plutôt promenade au champ de foot-ball - de 2 h à 4 h de même - le reste de la journée est employé aux travaux de propreté et à l'étude ; nous sommes ici très studieux, plus d'un apprend l'allemand ou l'anglais, d'autres se livrent à la lecture, au jeu de cartes, d'échecs ou de dames. Nous fuyons l'oisiveté et les jours coulent assez vite, agrémentés par la réception des colis ou des lettres. »*

Antonin fait ensuite une longue revue des événements survenus ou prévisibles quant au déroulement de la guerre, et s'arrête d'écrire jusqu'à octobre. Il signale quelques tentatives d'évasion, dont certaines ont réussi. Il n'écrit presque rien en novembre. Décembre 1916 apporte un nouvel événement important :

« Le bruit qui courait du départ se confirme et ce sera sans doute bientôt. Le dimanche 3 Xbre⁴¹ une surprise nous est faite. On nous avait annoncé le samedi soir une visite du général pour le dimanche matin. A l'appel au lieu de rentrer dans nos baraques on nous conduit aux isolés et fouille générale. Tous nos vêtements sont passés en revue, puis aux baraques c'est le tour de nos effets. Ce sont les cartes et les boussoles qui sont recherchés et dans leur zèle les soldats allemands enlèvent les géographies, les livres contenant cartes de France, d'Angleterre, d'Espagne, même d'Asie mineure. A quoi cela pourrait bien-t-il servir pour s'évader ? Après être restés enfermés ½ journée nous voilà à nouveau libres. Le lundi l'ordre de départ est pour le 5 au matin. Les ballots sont déjà prêts. Dieu qu'ils sont lourds ! »*

Ayant décrit les préparatifs de départ, l'autodafé des livres trop lourds pour être transportés, Antonin annonce le nouveau lieu de destination :

« Nous montons en wagons de voyageurs et en route pour Darmstadt. Nous passons près de Mayence, traversons le Main vers Bishof, vers 5 h nous arrivons à Darmstadt. Tout au long nous remarquons les gares vides, avec beaucoup de femmes à casquettes remplaçant les hommes partis. L'une d'elles en culotte nous amuse beaucoup. Darmstadt. Le camp est assez loin de la gare, suant soufflant nous parvenons avec peine. Nous sommes répartis entre bataillons et compagnie et on nous enferme toute la nuit dans une baraque. Par les anciens du camp à qui nous causons par la fenêtre, nous prévoyons que nous serons moins bien qu'à Limbourg. De grandes baraques divisées en travées - des cuisinières mais pas de charbon - peu de matériel - de rares tables. Comme litière des paillasses bourrées plus ou moins de papier de véritables bibliothèques, de journaux revues et cahiers scolaires, c'est plutôt dur. Les cabinets peu commodes sont au diable »*

Nouvelle interruption de l'arrivée des lettres et colis, comme à chaque changement de camp... Antonin évalue longuement les perspectives de guerre, sans doute en décryptant des journaux allemands qu'il parvient maintenant à comprendre un peu. Il est pessimiste. C'est la faim et la lassitude qui vont le pousser à renoncer à son privilège de sous-officier dispensé du travail :

« Janvier 1917- Lettres et colis arrivent enfin mais la faim nous guette à diverses reprises. Je me décide à partir au travail. Je suis las de cette vie de camp. Crise morale. Caractère grincheux. Je fais popote avec Croisic et Herment. Menaces de représailles ».

C'est tout ce qu'il écrit pour le mois de janvier 1917. Le passage au style télégraphique et ce laconisme, nouveaux chez lui, traduisent la perte du plaisir d'écrire. En février, il recommence, dans le même style haché :

« Le 8 février départ en commando avec Gerbet. Scrupules d'aller au travail - Curiosité de connaître l'Allemagne et de laisser le camp où le moral s'use - Désigné pour la culture sur ma demande -

⁴¹ On a déjà vu, au début de cet ouvrage, cette forme de notation abrégée, où le X ne signifie pas le dixième mois de l'année, mais « decem » en latin, soit décembre.

Nous allons à Münster à quelques km de Darmstadt – 2 h de trajet en train et nous arrivons – On s’empresse de nous conduire chez nos patrons – Gerbet le 1^{er} est choisi et je m’en vais chez Roskopf – 4 enfants – le mari à Hambourg – une petite ferme – 4 vaches – On fait nos paillasses- conduits à la baraque – puis de suite au travail – C’est l’essai un peu tout sorte de travaux – je me dis cultivateur – je suis l’objet de curiosité, naturellement –*

Il décrit Münster, bourgade de 3000 habitants, puis la nourriture, sans rapport avec la médiocrité de celle du camp, même si la pénurie alimentaire sévit aussi chez les civils : *« Nourriture essentielle Kartoffel – Nudelsuppe – purée claire de pois – sauce rousse vinaigrée – porc fumé et rôti, un petit morceau presque chaque jour – saucisse – café trink avec tartine de confiture ou beurre – 7h, 10 h, 3 h- repas midi sans pain, et soir souvent. Kartoffeln et fromage aigre, petit-beurre – Dimanche repas un peu plus copieux – J’ai un peu de pain noir de seigle mais bon – Avec biscuits nourriture suffisante, mais trop légumineuse, pas assez réconfortante. Intestin non habitué grouille de ces féculents – A table manger goulûment renvoi – Enfants se tiennent mal.. »*

Sans transition, sans paragraphe, il vient de glisser à l’observation du comportement de la famille :

« Enfants se tiennent mal – Pays très religieux, fanatique, prière à chaque repas avant et après – Je ris en moi-même. Choix du moment où je me lève -. Puis il glisse sans plus de transition à ses activités : « Travail, pansage, bois, transport de fumier - Les premiers jours pénibles mais les muscles se forment au bout de 8 jours, habitué – d’ailleurs je peux cesser à volonté – Le soir nous nous retrouvons dans une baraque salle d’auberge aménagée. Lit à 2 places superposées, espace restreint –

Un événement qu’il pouvait redouter survient : le retour du patron en permission.

« Le 14 avril, patron en permission, peu d’effusion. L’étable, les vaches, les champs font l’objet d’observation minutieuse . arrivé à 1h à 2 h nous partons aux champ semer- le soir il dévore pommes de terre et saucisses, et ajoute commentaires. Au front, ils n’ont que Kolhraben (choux-raves) – Réflexion haine de race n’existe pas – demoiselles et bambins – Manger poulet non connu, patronne ne l’aime pas – Evasion 3 camarades – Brimades – Camarades arrêtés le 8 mai à 40 km – misère dans les villes- Citadins à la recherche de pommes de terre – Lait beurre saisi - Début mai beau temps, chaleur – Récoltes en retard – Fin mai et juin chaleur accablante. Peu de foin dont récolte est faible. Menace pour la récolte de pommes de terre et de seigle. Les gens n’en paraissent pas trop émotionné* et ils y trouvent au contraire un prétexte pour la fin prochaine souhaitée de la guerre »*

Ainsi, au moment où la France traverse une période de crise sur le front, avec les mutineries, et à l’arrière, avec manifestation et grèves, l’Allemagne profonde, rurale, se serre la ceinture et aspire à la paix. Après, les autres retours du patron en permission seront seulement signalés, sans commentaires.

Grâce aux journaux qu’il peut maintenant lire assez correctement, les nouvelles du déroulement du conflit lui arrivent. Ainsi il note en novembre, toujours avec le même style télégraphique :

« Octobre, novembre – Récolte pommes de terre abondante – Vives attaques en Flandres et à l’Aisne. Lutte gigantesque, petite avance des Anglais et Français – Travaux moins durs- Russes battus à la Duna Riga et sa baie occupé par les Allemands. Novembre formidable recul des Italiens, Tagliamento, franchi Piave atteint, Udine aux mains ennemies Venise menacée. 200 000 prisonniers et 2500 canons – Formidable défaite – Nouvelle révolution en Russie. Maximalistes veulent pouvoir avec condition la paix sans annexion et sans dédommagement. 12 9bre Départ du patron pour Constantinople. 26 Novembre grande discussion à la baraque entre optimistes et pessimistes dont je suis. »*

Après un vaste développement sur la situation en Italie et en Russie, la narration saute d’un coup à la description de Noël 1917, avec une très longue évocation de la fête de Noël et de la tristesse du prisonnier, sur laquelle nous reviendrons un peu plus loin.

L’année 1918 est expédiée en cinq pages de carnet, ce qui accélère considérablement le rythme narratif. Il n’y a plus aucune remarque sur sa vie dans la ferme Roskopf (on sait simplement, sur une feuille séparée, qu’il y a travaillé jusqu’au 16 novembre) : tout est envahi par la description de l’évolution de la guerre vue à travers la presse allemande, dont les assertions sont relativisées par Antonin, et le carnet s’achève à la date du 9 novembre. Nous reviendrons sur ces derniers mois lorsque nous aborderons la vision de l’armistice en Allemagne.

Le plus riche témoignage oral est, sans conteste, fourni par **Jean Salanon**, agriculteur à Saint-Georges-Hauteville, qui a été fait prisonnier le 23 février 1915. On l’a vu raconter sa visite forcée de Strasbourg, avec sa population tantôt hostile, tantôt amicale :

T- *« Et puis Strasbourg, on est restés un jour ou deux, pas plus. On nous a emmenés dans un camp, à Landshut⁴², qu’on appelle. A Landshut, on a resté quelque temps. Puis on a été dans les fermes pour faire les fenaisons, pour faire les moissons, un peu partout. Je m’étais fait porter paysan, quoi !*

E- *Et vous étiez toujours les soixante ? Pas séparés ?*

⁴² Landshut est une ville située environ à 75 km au nord-est de Munich, en Bavière

T- *Après on a été séparés. On s'était tous émoi...⁴³ Y en a qu'un, si, il était de la Drôme, on a resté trois ans ensemble. Je lui ai écrit après la guerre, j'ai pas eu de réponse. Alors après, il nous ont envoyés dans un camp, comme ça aurait été à Bazourges⁴⁴, dans les forêts. Ils avaient pris un baraquement. J'ai resté six mois là. Ils nous faisaient manger des raves. Ah ! La faim ! J'avais tombé anémie (sic), moi ! Tombé complètement anémie ! Et puis ils ont demandé des volontaires pour aller travailler... Tout de suite ! Parti le 31 mai (1916). Parce qu'on a resté (dans la forêt) de décembre (1915) jusqu'au mois de février.⁴⁵ Et ça a été fini après : j'ai resté dans la même ferme [...] J'ai resté dans la même ferme pendant deux ans et demi. On était trois prisonniers. On était pas trop mal. On couchait dans un lit. Et c'était pas forcé pour travailler...*

E- *Attendez : votre camp, est-ce que vous savez où il était ?*

T- *Wetmoos ! C'était en Bavière, c'était du côté de Landshut, qu'on appelle.*

E- *Et la ferme était à quel endroit ?*

T- *Ah ! Elle était à côté ! Pas dans le village : c'était une maison seule. C'étaient des grosses fermes, attention ! Y avait vingt vaches à ce moment ! Y avait quatre chevaux ! Y avait pas de tracteurs alors ! Ils travaillaient qu'avec des chevaux. C'était pas nous qui les menions, c'était les domestiques. Les plus vieux avaient dix-sept ans. Et nous, on faisait le petit travail, quoi ! C'était la grosse ferme ! Il (le patron) avait que trente-deux ans, non, trente-cinq ans ; il avait pas été à la guerre, il était à la ferme, il était mobilisé : il fournissait le ravitaillement et il était comme gardien de prisonniers. Il nous gardait. Et il avait un oncle qui était général ! Voilà le patron ! Un piston comme partout, quoi ! (rire) Oh ! On était pas trop mal, là ! On a resté jusqu'à la fin de la guerre »*

La conversation bifurque sur la fin de la guerre vécue en Allemagne, ce que nous verrons plus tard. Je le ramène à cette ferme après avoir appris que le troisième français prisonnier, originaire du Puy-de-Dôme, après avoir eu une entorse en cassant du bois, pendant l'hiver 1916-1917, avait été renvoyé au camp par le patron et n'était jamais revenu. Il avait été remplacé plus tard par un soldat des Vosges, puis par un de la Somme qui étaient restés peu de temps, et avec qui Jean n'avait pas de points communs.

E- *« Mais avec celui de la Drôme, vous vous entendiez bien ?*

T- *Hola ! Comme deux frères ! On faisait même porte-monnaie. Il avait fait une marraine (de guerre), il recevait des colis. Des colis tout en conserve, hein ! Et j'en profitais, moi ! On faisait ensemble ! Mais ceux qui en avaient pas ! On était pas trop bien nourris ! A quatre heures, on avait pas grand chose, hein ! Un morceau de pain, un radis ! Un radis ! Ils coupaient ça et ils mettaient du sel ! Nous, on apportait une boîte de sardines, une table de chocolat, ce qu'on avait. Et les domestiques qui étaient avec nous, ils nous regardaient, bien sûr ! (rire)*

E- *Vous mangiez avec les domestiques allemands ?*

T- *Ah, mais à part ! Tous les trois, notre table à part ! Des domestiques, y avait cinq, six...domestiques ! Et trois bonnes ! On mangeait à part, on avait une assiette. Et eux, ils avaient qu'une chose en bois⁴⁶. Et pour manger, y avait qu'un plat !*

E- *On piquait dans le plat ?*

T- *Ils piquaient dans le plat ! Et nous on avait une cuillère, une assiette... On était ben bien vus. On travaillait. Et le patron, la première année, il a donné une petite étrenne, et la deuxième année, il a donné 50 marks à celui de la Drôme qui avait mieux travaillé, et moi 30 marks d'étrennes ! Il nous donnait des cigares, le dimanche. Parce qu'on travaillait pas le dimanche, hein ! Il venait après-midi, le dimanche, quand on avait dîné, quand les domestiques avaient parti, il nous apportait un cigare, des fois !*

On aura compris qu'il s'agit des étrennes traditionnelles du premier janvier, en l'occurrence le premier janvier 1917, et le premier janvier 1918. On remarque que Jean n'est pas jaloux de son collègue qui reçoit presque deux fois de plus que lui. Quant à la disparité de traitement avec les domestiques allemands, manifestée par des couverts spéciaux, une assiette, par le fait de manger devant eux des vivres reçus de France, elle devait susciter bien des jalousies chez ces domestiques ! Qui ne savaient cependant pas que leur patron octroyait parfois aux prisonniers français un cigare le dimanche ! Mais les rapports semblaient bons, aux dires de Jean, plus loin dans l'entretien :

T- *« Mais les domestiques aussi, on fraternisait. Ils couchaient pas dans le lit, eux, ils logeaient à côté des écuries, dans des bat-flancs, quoi ! On allait vers eux comme ça, ils venaient vers nous comme ça. On travaillait ensemble, quoi ! On fraternisait. Que voulez-vous ! On est des frères ! On était ennemis, mais enfin ... ».*

Je le ramène à leur occupation du dimanche :

⁴³ Jean amorce en français le verbe patois « émoïssa » signifiant se disperser, s'éparpiller, et par extension, se mettre en colère en parlant des guêpes ou des abeilles

⁴⁴ Lieu-dit de la commune voisine de Boisset-Saint-Priest, qui comprenait une forêt assez vaste

⁴⁵ S'il est resté, comme il l'affirme six mois dans la forêt, à partir de décembre 1915, ce n'est pas en février qu'il en reparti, mais fin mai, comme il l'indique d'autre part.

⁴⁶ Cette « chose en bois » est sans doute une plaquette mince, encore utilisée parfois comme « set de table »

E- « *Qu'est-ce que vous faisiez, le dimanche ?* »

T- *Le dimanche, moi j'allais à la messe, je peux vous le dire ! Et celui de la Drôme, il se reposait, lui ; il aimait dormir, voilà ! Et moi, j'allais à la messe le matin. Il fallait être accompagné par un civil, c'était loin ! Comme d'ici à Margerie, quoi !⁴⁷*

E- *Elles sont jolies, les églises, là-bas, en Bavière !*

T- *Ah ! C'était tout à fait catholique, attention ! Attention, là-bas, c'est catholique ! Ça doit ben avoir changé... Y avait pas une famille qui... Fallait voir à Landshut, y avait six ou sept églises, c'était plein partout ! Fallait voir à la sortie des églises, à la sortie des messes !*

E- *Comment on vous considérait vous, quand vous alliez à la messe ?*

T- *Eh bien, j'étais accompagné par les civils, quoi ! On montait à la tribune. Y avait une tribune : on montait en haut. Alors, la messe se disait en latin chez eux. Mais quand ils prêchaient... On avait appris. J'étais resté dans une ferme avant, j'avais acheté une grammaire, « Dolmetsch »⁴⁸, ils appelaient ça. On en avait appris un peu. Mais c'était ici comme là-bas : y avait le patois en campagne... Avec nous, ils parlaient le vrai allemand, et entre eux... (le patois / le bavarois) . On les comprenait pas ! »*

Il va sans dire que la ferveur catholique de Jean, qu'il a conservée toute sa vie, le rapprochait des Bavaois, et que c'était un facteur d'estime pour le juger. En dehors de l'assistance à la messe pour Jean, le dimanche est pour les prisonniers une occasion de se réunir avec d'autres captifs proches :

T- « *Alors le dimanche, y avait d'autres copains qui étaient avec nous, des copains qui étaient dans les fermes à côté, qui venaient avec nous. Y en avait un qui était de... Oh ! C'était un zèbre ! Il était de Paris... non, de La Villette, par là-bas. Et il arrivait : « Me touche pas, parce que je suis fragile ! » . Il avait ses pleines poches de... des œufs ! (rire). Il ratiboisait ça ! Parce que dans notre chambre, on avait tout ce qu'il fallait : y avait un fourneau, y avait des poêles, des casseroles, tout ce qu'il fallait ! ... On se réunissait, on prenait un morceau de pain à midi, du pain noir, on avait des biscuits, on faisait une omelette. Voilà ! On passait notre après-midi. On allait chercher de la bière, en payant quoi ! C'était pas cher : 5 ou 10 pfennigs ! (rire) C'était pas cher à ce moment-là ! On passait le dimanche après-midi comme ça. Et le soir, le dimanche, on avait pas grand chose : un bol de lait, pas plus ! Bol de lait écrémé, le soir, à cause qu'on travaillait pas ! Voilà ! » (rire).*

Le paysan qu'il est se trouve à même de comparer les cultures agricoles d'un pays à l'autre :

Fille de T : « *Y avait des betteraves qu'ils plantaient, je crois...* »

T- *Eh oui, des betteraves. Des pommes terre. Beaucoup de pommes terre ! De l'orge ! Beaucoup de l'orge ! Et pas beaucoup de froment ! Du seigle, des pommes terre (ils semaient à la charrue, comme ça), des betteraves... Des choux ! Ils faisaient beaucoup de choux pour faire la choucroute ! Les paysans, ils faisaient la choucroute, ils en mangeaient souvent ! Dans un grand tonneau, un tonneau de deux cents litres, ils faisaient ça. Ça sentait le fort quand on passait là ! (rire). Ils faisaient cuire ça à l'eau, pas plus ! A l'eau ! Ils donnaient ça ! La cuisine, par hasard (en revanche), ça laissait à désirer, hein ! »*

Il a pu voir que des pratiques rurales bien françaises, surtout en temps de guerre, se retrouvaient en Bavière :

E- « *Finalement, c'était dans les fermes qu'on était le mieux traité ?* »

T- *Ah ben, oui ! Et puis on mangeait notre aise ! On avait le pain à volonté ! Ils faisaient leur pain, le pain noir. Ils le cuisaient que la nuit, pour se cacher ! Et ils allaient au moulin la nuit ! C'est nous qui faisaient la cachette ! De la farine. Parce qu'il y avait des chiourmes qui passaient, ils demandaient pas à nous, vous comprenez. Ils auraient demandé à nous, nous on en savait rien ! On en profitait, nous ! Il (le patron) faisait confiance en nous. On faisait cachette dans le foin, dans la paille, dans un peu partout. Et ils cuisaient, ils faisaient le pain la nuit. Et pour tuer les cochons ! Ils mangeaient beaucoup de cochon. Le patron passait dans l'écurie où y avait trois-quatre cochons. Avec un petit marteau : hop ! sur la tête ! Ça couinait pas : pas de bruit ! Alors on aidait... On a compris qu'après : c'était pour que ça s'entende pas, vous comprenez ! Ça faisait pas de bruit ! On en profitait, on en mangeait, nous ! Et ils faisaient des écuries comme ça serait dans le vallon, là. C'est qu'il passait des contrôleurs à tout moment, hein ! C'est que le patron là, il fallait fournir des veaux, des vaches .. Y avait des moutons. Il fallait fournir le ravitaillement ! Comme ici, pendant la guerre, en 40, quand j'étais garde (champêtre). C'était un drôle de travail aussi ! Il fallait aller chez les paysans ! J'avais la note des contrôleurs qui passaient, hein ! Les gens me payaient pas trop un canon à l'époque ! (rire) Ils étaient pas contents !*

E- *Vous vous souvenez du nom de ce patron ?*

T- *Wirt Schlemmer ! Chez eux, ça finit presque tous par « er »...*

⁴⁷ De son hameau des Jeannettes, au-dessus de Saint-Georges-Hauteville, à Margerie-Chantagret, il n'y a guère que trois kilomètres pourtant...

⁴⁸ « Grammaire » se dit en allemand standard « Grammatik » ou Sprachlehre ». Le mot qu'emploie Jean est peut-être un terme bavarois apparenté à « Dolmetscher » signifiant « interprète »

En dehors de la période de guerre, en France, où beaucoup d'animaux ont été abattus en secret, tous ceux qui ont eu une enfance rurale dans les années 1950-60 (dont moi !) se souviennent de ces tombereaux qui partaient au crépuscule, chargés de maïs pour le village voisin, mais sous le maïs se trouvait un tonneau vide que l'on allait remplir de vin chez un paysan qui en vendait, afin de ne pas acquitter le congé de transport de vin en étant surpris par les gendarmes.

A part cette ferme où il a passé l'essentiel de sa captivité, Jean signale plus loin dans l'entretien une autre ferme bavaroise où il se trouvait en 1916, après l'épisode du travail dans les bois :

T- *« C'était en 1916, ça. J'ai été là au mois de mai, que j'ai resté jusqu'au mois de décembre. Là j'étais bien, j'étais tout seul dans cette ferme là. Je travaillais pas beaucoup. Ils avaient pris un prisonnier, je sais pas pour quoi faire ! Il pleuvait tous les jours comme les jours passés, là ! On pouvait pas faner. Y avait quatre filles, là, dans cette maison, et puis la mère : y avait cinq femmes ! Et puis le patron. Ils avaient un moulin, ils moulaient pour l'armée. J'étais embauché, moi. Les sacs étaient de 110 kg, hein ! Y avait une fille qui était de mon âge, elle attrapait les sacs comme une plume ! C'était courant, hein ! Et moi j'avais vingt-deux ans. Elle allait chercher à la gare le grain (blé) avec les chevaux. On avait le chariot, mais quand on arrivait, fallait décharger ! Là, j'étais bien dans cette maison-là. J'avais droit à un café dans la cuisine le matin. Parce qu'à la cuisine, y avait du pain blanc ! Les femmes, elles avaient le pain blanc, en cachette quoi ! Avec une tartine de beurre, un bon café au lait... Oh ! J'étais bien !*

E- *Et puis quatre filles ! Quatre filles !*

T- *Quatre filles ! Qui étaient de mon âge ! (rire). Je vous dis bien. Celui qui fréquentait cette fille, il a été tué. L'aînée avait deux ans de plus, l'autre vingt-deux ans, puis les autres dix-huit ans. Y avait deux fils à la guerre et un autre qui était au moulin, qui avait le gros cou, quoi, le goitre. Il travaillait dans le moulin avec son père. Y avait un domestique, là encore. Alors ils avaient demandé au consul d'Espagne pour me garder jusqu'à la fin de la guerre.*

E- *Pourquoi d'Espagne ?*

T- *Y avait un consul d'Espagne qui passait là-bas ! Qui visitait les camps ! Et ce jour, y avait à manger, ce jour-là ! Parce qu'ils y savaient, vous comprenez ! C'est le consul qui était accompagné par plusieurs. Le consul d'Espagne ! »*

En effet, progressivement au fil de la guerre, non seulement les délégués de la Croix-Rouge, mais aussi des officiels de pays neutres, dont l'Espagne, ont obtenu de pouvoir visiter les camps, camps importants, mais aussi camps réduits de commando, et on l'apprend ici, même des prisonniers isolés, afin de voir si les prisonniers étaient convenablement traités. **Annette Becker**, dans *« Oubliés de la Grande Guerre »* en précise la liste : *« Le CICR n'était pas le seul à visiter les camps : les neutres (Espagne, Danemark, Suède, Etats-Unis qu'en 1917) avaient aussi ce privilège, en tant que puissances protectrices de tel ou tel belligérant. Les Eglises elles aussi avaient l'autorisation d'envoyer des missions »*⁴⁹.

Mais retournons à notre entretien, après avoir noté que, bien entendu, tout était fait dans les camps pour produire une bonne impression sur les inspecteurs en mission dont la visite était annoncée...

E- *« Et vous étiez encore mieux traité que dans l'autre ferme ?*

T- *Ah là, j'étais bien ! Je vous dis bien ! Je me suis mordu les doigts d'avoir écouté le camarade qui nous a emmenés au café, là ! C'est ce que les filles, elles m'ont dit : « Oh ! Johann (elles m'appelaient Johann : Jean), « pourquoi que vous avez été au café ? » [...] J'ai regretté ! Je leur ai écrit à ces gens après, quand j'étais en occupation. Je couchais dans le lit que le fils a été tué à la guerre. Je me débrouillais, vous comprenez. Je savais parler l'allemand un peu... J'avais fait faire une veste. Et j'ai parti avec la capote. Ils m'ont envoyé la veste, hein ! Ils ont payé tout ! J'ai demandé combien je leur devais : ils m'ont dit que c'était bien ! Il avait fallu payer le tailleur. C'était le maire de la commune. Ils avaient encore un* dynamo électrique, une roue... deux roues avec un dynamo*⁵⁰

E- *C'était quelle commune ?*

T- *Aü bei Ebling ! Ça voulait dire « près d'Ebling » ; Et là où j'étais, la dernière (ferme), c'était à Weihmichl »*

Les deux fermes sont éloignées l'une de l'autre : la première est située à environ 30 kilomètres au sud de Munich, donc à presque 100 kilomètres au sud du camp de Landshut, la seconde à 6-7 kilomètres au nord de Landshut, ce qui montre qu'un camp pouvait diffuser ses prisonniers sur un large territoire

E- *Vous n'avez jamais été tenté d'y retourner ?*

T- *Oh ben, c'est trop loin ! C'est trop loin ! Quand on a parti, on a dit « Au revoir ! On se reverra plus ! ». Là, les gens, c'étaient des catholiques ! « Là-haut ! », ils m'ont dit comme ça ! (rire). J'ai rien dit. On se reverra plus. En effet, c'était trop loin, pour aller en Bavière. »*

L'épisode auquel il se réfère quand il s'est « mordu les doigts » d'avoir écouté un camarade, il l'a raconté auparavant. Voici son récit montrant que, même bien traité, on n'était jamais à l'abri d'une punition :

⁴⁹ Annette Becker, op.cit. p. 192

⁵⁰ Il s'agit sans doute d'une éolienne destinée à produire de l'électricité

T- *« J'avais resté dans une ferme que j'étais très bien. Alors là, on a été punis ! On a été au café : c'était défendu, mais c'était un maquignon qui nous a entraînés. Et on a été pris ! Et puis j'ai perdu ma place, moi !... J'ai vu, moi, tout de suite, j'ai dit aux copains... Un qui est sorti, un policier, je sais pas quoi, il est sorti en vélo. J'ai dit : « On ferait bien de partir ! ». En effet ! On avait une sentinelle qui s'occupait de nous. Il est arrivé avec son fusil : « Allez ! ». Alors, le maquignon de Paris (c'était une tête brûlée !), il s'est disputé avec, il a dit des mauvais mots. Et nous, on était présents, on avait rien dit. Mais au bout de trois semaines, quand je suis arrivé chez mes patrons, ils m'ont grondé, ils m'ont dit : « Pourquoi que vous avez été au café ? Vous saviez bien que c'était défendu ! ». Et j'ai dit : « C'est la compagnie ! ». Voilà. Au bout de trois semaines, la sentinelle est venue : « Allez, demain, rentrez au camp ! Vous avez quatorze jours de cellule ! » Hein, c'est pas rien ! De cellule ! Et là où j'étais, c'était le maire de la commune. Bon, alors on a rentré, ils nous ont menés à la cellule, un par un : on était pas deux ensemble ! On a resté trois jours, pas plus. On a fait que trois jours grâce à mon patron : il a écrit. Sans ça, on faisait quatorze jours ! Et on avait à manger que tous les trois jours ! Quatorze jours pour ça ! C'était sévère chez eux, attention ! » (rire).*

On est tenté de penser à une histoire d'amour entre une des trois filles disponibles, âgées de 18 à 22 ans, et le prisonnier qui n'a lui que 22 ans en 1916. Apparemment, elle n'a pas eu lieu. Mais il y a eu une esquisse d'idylle dans la seconde ferme, celle où il est resté en 1917 et 1918, très proche de Landshut, comme on le verra plus bas.

Deux prisonniers ayant connu quatre et cinq camps

Joannès Grand (cl.03) de Saint-Etienne, puis de Feurs après-guerre, a, comme on l'a vu dans le récit de sa capture, été fait prisonnier le 27 août 1914, près de Rambervillers. Nous avons vu son itinéraire en France occupée jusqu'à Sarrebourg. Il est emprisonné avec ses camarades un jour, puis on l'extrait de prison pour une activité insolite, mais hélas, très fréquente en temps de guerre :

« La 2^e journée au matin on nous fait sortir dans la cour de la prison et on choisit une douzaine pour aller travailler au cimetière moi j'étais de la bande, on arrive au cimetière, on nous fait finir une fausse commune de 50 mètres de long et d'au moins 6 à 7 mètres de large. Là au moyen du fossoyeur allemand on a pu de nouveau se procurer du tabac feuilles et allumettes pour pouvoir de nouveau gazer⁵¹ et on la sautait un peu moins pour manger. Mais les saucisses étaient chers* 1 franc pièce. Le 4 septembre au matin on nous embarqua pour Strasbourg. Là à la gare on n'est* de nouveau fouillés, le tabac et* de nouveau parti ainsi que couteau fourchette et autres ustensiles servant pour boire. On arrive à Ulm, Stuttgart⁵² et le soir on arrive à Augsburg à minuit, la* on nous mène au buffet et on a pu se restaurer comme on a voulu mais en payant avec son argent. La* on a trouver* un sous-of. allemand qui parlait bien Français* il nous a dit qu'on avait mobiliser* avant la déclaration de guerre et qu'on avait violer* la frontière ; moi je lui répondit* que j'avais été mobilisé le 10^e jour et que ça m'étonnait beaucoup. et nous dit que l'Allemagne avait une quantité de zeppelins qui étaient dessous hangards* mais que personne savaient* ou*. Et qu'ils attendaient le moment que nous soyons battus pour pouvoir transporter des troupes en zeppelins sur l'Angleterre. Et nous dit que dans le camp ou* l'on allait on serait pas mal mais qu'il fallait très bien écouter les ordres allemandes*. Le 5 au matin on s'embarque de nouveau mais pour une petite heure de chemin de fer on arriva au camp de Lechfeld⁵³ le déjeuner était fini il nous a fallu attendre jusqu'à midi l'heure de dîner⁵⁴ ; d'abord en descendant du train ils* y avaient* plusieurs officiers allemands qui nous attendaient pour nous lire la loi martiale allemande et nous disent qu'elle était très sévère plus qu'en France et nous disent qu'il ne faut pas compter de s'évader, qu'on est en plein centre d'Allemagne et nous conduisent dans notre baraque* ; là l'officier français qui était avec nous on lui donne le commandement de la 31^e Cie et en lui disant que d'ici 2 ou 3 jours on amènerait encore 2 à 3 mille prisonniers et qu'il en prendrait le commandement mais ils ont été longs pour venir. On nous a distribuer* serviette, assiette, cuiller, couteau, fourchette et on alla a* la soupe les uns derrière les autres chose que je n'avais encore jamais vue, il y avait bien des fois que les derniers avaient plus de viandes à manger. Il y en avait qui n'avait point d'argent et qui pouvait* rien se procurer à la cantine alors il* passait* 2 fois à la distribution de viande ; comme travail on travaillait pour la construction de baraques pour les prisonniers, on rentrait je crois 4 à 500 dans ses* baraques. Moi au début j'étais couché dans une écurie de chevaux et on couchait sur la paille, cela a durer* 2 mois et point de linge pour se changer. J'avais demander à l'adjudant français de me procurer une chemise que la mienne était en lambeau* il m'a toujours renvoyé d'un jour à l'autre et ce*

⁵¹ « Gazer » est un mot argotique pour « fumer » signalé par Albert Dauzat dans son ouvrage sur l'Argot de la Guerre (1918)

⁵² Joannès inverse l'ordre des deux villes dans le trajet ferroviaire : Ulm se trouve entre Stuttgart et Augsburg

⁵³ Lechfeld se trouve à environ 20 km au sud d'Augsburg (vers Bobingen) et à 70 km à l'ouest de Munich, en Bavière

⁵⁴ On a là un bel exemple de l'usage de la France du Sud dans l'appellation des repas, encore usité de nos jours chez certains

sous-of. était de mon régiment nommé Rétrozi. Un jour il nous rassemble tout ceux de St-Etienne et fait une demande au Maire de la ville et sur cette demande on n'avait* tous signer* les effets sont arrivés et (il) les a distribuer* aux amis et nous autres on n'était* parti* dans un autre camp q'il* nous a rien fait parvenir, voilà les choses comme elles se sont passées et il savait très bien le camp ou* on était. »*

On voit que Joannès a à cœur de dénoncer les injustices dont il a été victime ; elle est ici d'autant plus scandaleuse qu'elle provient d'un officier français. Mais Joannès continue en signalant son nouveau lieu d'internement :

« De Lechfeld je suis parti a Bernau⁵⁵ le 7 Novembre 1914 alors là on était dans un bagne réservé avant guerre pour les civils, là on est arrivé 250 français on était bien aménager*, un bon lit et assez de quoi manger et laver et linge de la maison. La* on était pas trop mal comme confort. Mais comme travail il fallait aller dans les marais, de l'eau jusqu'au genou. moi j'y ai échapper* depuis le 1^{er} jour, j'ai été embusquer* à la buanderie comme chauffeur j'avais une bonne place laver le linge des camarades et chauffer l'eau pour la cuisine et les douches. je suis resté là 14 mois. Jusqu'au mois de Décembre 1915.*

Apparemment, rien d'important ne s'est passé pendant toute cette année 1915 pour Joannès, qui se satisfait de son emploi de garçon chauffeur de buanderie, « embusqué » par rapport à ses camarades dont le travail précis dans les marais n'est pas décrit : s'agit-il de les assécher ? On est en bordure du lac Chiemsee, et très près des Alpes bavaroises. Un nouveau changement de camp se produit, pour un plus important, puisqu'il s'agit de celui de Landshut, à 80 km au nord-est de Munich, camp où a séjourné Jean Salanon, mais son séjour y est bref :

« Le 15 je suis au camp de Landshut j'étais affecté à la 1^{ère} Cie la j'ai connu personne ennuyer comme tout je voyais les copains faire la popotte* et moi je n'avais rien il a fallu la sauter pendant les 8 jours que j'y suis rester, enfin le 18 nous partons pour Augsburg, là j'ai trouver* des copains de St-Etienne, Gagnière, Sagnard, de la Croix de l'Orme, un chic copain, et puis bien d'autres, enfin là je me suis trouvé mieux à mon aise et on avait pas mauvais ordinaire et coucher sur des paillasses avec traversins. On nous a trillés* pour les usines j'ai été affecté à Machine fabrique, une des plus grandes usines d'Augsburg, fabrique beaucoup de machines à imprimer, le contremaître que j'aie* eu était Autrichien un nommé Germain type sévère, et ingénieur aussi enfin ça sait* un détail. la* j'ai fait du joli petit bouleau* et pas trop pénible et on était nourri à la fabrique et très bien, le samedi soir on travaillait pas, là j'ai connu aussi Poyet et un de la Place Carnot (à Saint-Etienne) que j'ai regretté beaucoup. Après avoir fait une réclamation pour changer d'atelier avec les camarades, un du Chambon et nommé Blachot, et l'autre Martou, et un autre de Moulins ; j'ai perdu les noms. Mais seul j'ai été porté sortant et renvoyer* à Landshut le 18 Mars 1916 avec gros sur le cœur laissant tout ce que j'aimais et habituer*.*

Comme on le voit, et comme c'est bien naturel, c'est la camaraderie, et notamment avec les gens de sa région, ou mieux de sa ville, qui rend la vie au camp supportable. Mais ce second séjour au camp de Landshut ne va pas plus durer que le premier :

« A Landshut de retour il a fallu aller en corvée et la 1^e semaine pas trop bonne, drainage à Aldorf (Aldorf, à l'ouest de Landshut) environ 10 kmtr du camp. A la semaine suivante, corvée de gare avec un camarade qui était bien avec moi, un nommé Roger qui était du Nord, Lille, pays envahi et qui lavait mon linge, type coufleur⁵⁶, mais bon garçon. ensuite je suis parti en campagne avec Roger laissant un de St-Etienne dont je n'ose pas nommer le nom, un qui m'avait suivi jusque là et que j'ai laissé comme un salot* à Landshut, le 30 mars 1916 départ pour la campagne avec Roger à Rupprechtsberg⁵⁷. La* on était 8 français mais il y avait pas bon accord au sujet d'une femelle mais moi je m'occupais pas de ça pourvu que le Dimanche je puis aller au restaurant c'était mon but principal avec un nommé Lamarque du Midi. La* Roger ne venait pas, il avait la frousse ; avec Lamarque beaucoup d'histoires à raconter au sujet de nos sorties du Dimanche ?! »*

Le lecteur aimerait bien que Joannès raconte justement quelques-unes de ces histoires, mais il n'en pipe mot ! Il ponctue simplement sa phrase de façon peu orthodoxe avec « ?! » en gras ! Il est clair que son journal ne lui sert ici que d'aide-mémoire. Laissons le poursuivre :

« Le 25 septembre une sentinelle arrive de Landshut et vient me chercher pour retourner à Landshut. De retour ennuyer me disant qu'il fallait retourner en fabrique, je suis rester* à Landshut jusqu'au 3 octobre et de la envoyé au camp de Puchheim⁵⁸. Je fis connaissance de nouveaux camarades de St-Etienne, un nommé Valette de Côtes* chaude, Cellard François de Rive-de-Gier, un autre de St-Etienne nommé Guignabert, bon chanteur et directeur de théâtre. Arrivé* à Munich le 10 octobre, depuis le 25 jusqu'au 10 nous avons fait aucune corvée. C'était très chique* Munich on est arrivé à l'usine Naffer constructions* de*

⁵⁵ Bernau am Chiemsee se trouve à l'extrême sud de la Bavière, à 15 km de la frontière autrichienne, en direction de Kitsbühel

⁵⁶ Un « coufleur », du verbe local « coufler » (enfler, gonfler), est un vantard, ou un menteur en français local forézien

⁵⁷ Rupprechtsberg est à 30 km au sud de Landshut

⁵⁸ Puchheim est à 18 km à l'ouest de Munich, donc à environ 100 km de Landshut

Machines-outils et Locomotives, moteurs pour sous-marins, grosses fabriques ; la j'ai changé de profession je me suis fait porter monteur alors on m'a mi au montage des tours. J'avais tombé sur un bon petit type mais il est pas rester* il partait dans la marine et je suis rester* quinze jours seuls* à dresser les bancs de tours, alors au palmère*, et vérifier* par le contremaître. Ensuite je suis été au montage de la raboteuse, alors là je faisais le montage mais il y a pas grande précision mais beaucoup de cachets. J'ai été renvoyer par suite d'un emmarrage (?) qui a cassé en montant un plateau de raboteuse la corde était pas assez forte »*

On peut imaginer, en l'absence de ce mot dans un dictionnaire pourtant fort précis⁵⁹, qu'il s'agit d'une manœuvre de treuillage qui a échoué par rupture de la corde soulevant le plateau de raboteuse, ce qui s'est traduit par la détérioration de la lourde pièce qui a dû chuter sur le sol. Toujours est-il que Joannès va en payer les conséquences :

« Le samedi une note arrive Grand renvoyé de l'usine pour sabotage et mauvaise volonté au travail et le 7 février 1917 de retour à Puchheim, laissant là encore tous les copains avec qui j'étais très bien habituer et on s'accordait très bien, on avait monter* une société* entre nous pacque* on était 7 qu'on mangeait ensemble. Dans notre baraque il y avait un nommé Abadi* de Lyon un bon chanteur alors en mangeant c'était défendu de dire des gros mots ou de s'insulter, tout type qui était pris était à l'amende de 0 f,05, et ça c'était pour acheter de la niole* pour réveillon et jour de l'an alors la on s'est tappé* la cloche et un déguisement superbe enfin ?! »*

On croit rêver : cette micro-société de prisonniers de tous horizons sociaux invente un gage pour châtier son langage, et pour punir les injures envers autrui, afin de constituer une cagnotte qui alimente en eau-de-vie les agapes de fin d'année ! On ne voit pas bien à quoi les amendes accumulées de cinq centimes pourraient leur servir en Allemagne, à moins qu'il ne s'agisse de 5 pfennigs. Et à nouveau la ponctuation suggestive « ?! ». Laissons le récit se poursuivre sur la punition pour sabotage :

« Arrivé à Puchheim je suis resté 2 à 3 semaines sans rien faire mais parmi j'en ai passé une en cellule, tous les jours pain sec et eau, tous les quatre jours paillasses jour (?) et à manger comme les autres camarades, enfin c'est très dur si on était pas ravitailler* par des camarades on la sauterait à pied join* avec un bout de pain comme il* donnait*. Je suis sorti le 21 février de cellule. Les autres jours jusqu'au 23 mars en corvée soit au canal soit à mener du fumier dans les terres avec une brouette et par n'importe quel temps, voilà ce qu'il y a de dégoûtant au camp et au canal. J'avais pris la confiance c'était moi qui rangeait les outils pelle* et pioches ; j'avais fait embaucher avec moi un nommé* Michel Marius de St Chamond un garçon de café type rigolo, et là au canal je fis connaissance aussi de l'interprète français nommé Joseph Gaudes, type de Grenoble bon garçon mais vite emporter et delà on s'est mis tous les 3 pour partir de nouveau en campagne et le 23 Mars 1917 nous sommes arrivés à Alzgorn canton de Neuötting⁶⁰ mais voilà le malheur en arrivant à destination on nous distribua un dans chaque ferme : Joseph à Lehneck et moi à Erber et Michel au fond d'Alzgorn. Moi et Joseph on était pas loin l'un de l'autre, sa ferme s'était* des parents avec la mienne, on se voyait comme on voulait mais plus tard Michel se fit changer de place et s'approcha de nous et alors on se voyait tous les... »*

Le carnet s'arrête brutalement à ce bas de page et on distingue que plusieurs pages ont été arrachées ensuite. Par qui ? Pour quelle raison ? La dernière page du carnet, non arrachée, ne fait qu'aviver le mystère : on y lit une citation en allemand, très littéraire, et deux suite alphabétiques, en majuscules puis en minuscules gothiques, comme si Joannès avait voulu reconnaître les lettres allemandes, si particulières, dans une correspondance... On verra plus loin dans ce chapitre que ce n'est pas pour son « malheur » que Joannès a été placé seul dans la ferme d'Erber, mais pour son bonheur...

Marcel Granjon (cl. 09) né à Paris, fils d'un fonctionnaire des Postes revenu en 1898 dans sa ville natale, Saint-Etienne, a été clerc de notaire avant guerre. Il a fait son service militaire au 38^e R.I. de Saint-Etienne, où il a été réincorporé en août 1914, comme cycliste du colonel Demanjou. Témoin des premiers combats du 38^e R.I. dès le 14 août à Ancervillers, au nord de Baccarat, en Lorraine, puis ayant participé à la retraite avec son régiment, il a été fait prisonnier le 17 septembre 1914 vers Ribécourt, dans l'Oise, entre Compiègne et Noyon. Envoyé en Allemagne d'abord au camp de Quedlinburg, à 50 km au sud de Magdebourg, en Saxe-Anhalt, où il séjourne jusqu'au début mars 1916, il est transféré ensuite brièvement au camp d'Altengradow, à 60 km à l'est de Magdebourg, en direction de Berlin, puis pour 45 jours envoyé en camp de représailles à Sydow, à 40 km au nord-est de Berlin, dans le Brandebourg, puis au camp de Stendhal à 60 km au nord de Magdebourg où il séjourne deux mois, jusqu'au 6 juillet 1916 où il est transféré en Russie, pour représailles, au camp de Marzinkanzy, près de Grodno en Biélorussie. Il y demeure jusqu'à une date indéterminée, puis est ramené au camp de Stendal, et travaille ensuite, tout en dépendant de ce camp,

⁵⁹ Le Grand Larousse de la Langue Française en sept volumes

⁶⁰ Neuötting est à 90 km à l'est de Munich, sur la route de Passau, et se trouve à moins de 20 km de la frontière autrichienne

dans une sucrerie, puis dans une ferme. Rentré en France en 1919, il entre dans la police et achève sa carrière comme secrétaire du service de police de Marseille où il décède en février 1949.

C'est de Biélorussie qu'il adresse le seul document important que nous ayons de lui (avec aussi un résumé de son parcours militaire et de prisonnier), une lettre très circonstanciée sur les conditions de vie dans son camp, adressée au directeur du syndicat d'initiative de Saint-Etienne et aimablement transmise par sa soeur, Mme Couchet, résidant à Saint-Etienne, qui a bien voulu nous donner aussi les renseignements biographiques.

« Le 26 Juillet 1916

Cher Monsieur,

« Je viens vous écrire ces lignes pour vous donner q.q. renseignements sur la vie au camp de Marzinkanzy, près de Grodno (Russie) où je vie actuellement. J'espère que cette lettre vous parviendra comme les précédentes, qu'il m'avait été permis de vous écrire en suite de la demande que vous en aviez faite.*

Vous savez que parti de Quedlinbourg en Mars, j'ai passé quelques jours à Alten Grabow, 45 jours à Sydow (représailles), 2 mois à Stendal. J'ai quitté Stendal le 6 Juillet. Et après quelques jours passés à Sagan, j'ai été envoyé à Marzinkanzy où je me trouve depuis le 13 Juillet. »

On voit l'éloignement progressif : les premiers camps sont encore en Allemagne, mais Sydow et Stendal ne sont pas très loin de Berlin, Sagan (Zagan) est en Pologne, et Grodno en Biélorussie, mais proche à la fois de la frontière polonaise actuelle et de la frontière lituanienne.

« Nous sommes ici environ 400 personnes, Français « profession libérales » y compris mon ancien groupe de Sydow, mais aucune explication ne nous a été donné* sur notre situation, nous ne savons pas si nous sommes ici en représailles ou non ; nous pensons y demeurer peu de temps. Le climat, croyons-nous, ne permettant pas d'y séjourner dans les conditions actuelles au-delà du commencement sept.*

Le camp où nous sommes comprend 2 tentes, sous lesquelles nous couchons – il n'y a ni plancher ni isolateur, pourtant en rapportant des branches de la forêt, nous avons pu nous fabriquer des matelas (hier 25 Juillet il nous a été distribué des toiles de paillasses, destinées à contenir la frésille). Nous sommes arrivés ici avec deux couvertures, mais les nuits sont fraîches, et comme nous sommes dans une période d'orage, nous recevons souvent pendant la nuit la pluie passant par les nombreux trous des toiles de nos tentes.

Nous avons été autorisés a emporter avec nous, de nos camps précédents, 15 kg de bagages, ce qui représente à peu près le nécessaire comme linge (chemises et caleçons, flanelles, tricots, chaussettes, mouchoirs, serviettes) et galoches ou souliers de repos.*

Nous n'avons pas reçu de lettre ou colis depuis le 5 Juillet, dernier jour passé à Stendal, nous en serons privés ici 2 mois dit-on (nos prédécesseurs ici étaient dans les mêmes conditions).

Le travail est assez pénible pour des hommes non habitués aux travaux manuels. Les soldats de 1^e classe, caporaux et caporaux fourriers sont astreints au travail et payés la même somme (0,30 pf par jour). Nous partons au travail à 5 h du matin après avoir bu une gamelle de boisson chaude aromatisé au café – pause de 10 h à 10 h ½ pour le déjeuner (boissons chaude aromatisé* au cacao) – retour au camp à 3 h où nous recevons une gamelle de soupe claire (orge, maïs, résidu de betterave, etc...) le soir à 6h boisson chaude (cacao) ou bouillon quelconque, parfois nous recevons en supplément une cuillerée de marmelade ou un hareng.*

Travail par tous les temps, repos le mercredi.

Le service sanitaire du camp (médecin et infirmiers) n'est pas payé ; en représailles, nous dit-on officiellement, de ce que le service sanitaire allemand en France n'est pas payé.

Pour l'hygiène, organisation nulle : 4 planches pour laver le linge, ni douches, ni bains, ni lavoirs ; pas d'eau chaude, pas de savon, ni baquets ni cuvettes (il faut se laver les mains ou les pieds, laver le linge dans la gamelle ou nous recevons la soupe).*

Dans le camp 2 pompes, elle portent toutes deux l'écriteau « eau non potable », l'une sert pour laver, l'autre pour la cuisine et pour boire.

Les W.C. sont remplacés par une fosse non couverte.

Sous la tente, des puces – au travail, dans la forêt, le voisinage des marécages ou mollards⁶¹ (?) nous procurent de nombreux moustiques qui font des piqûres* assez douloureuses. Aucun service religieux, pas de repos le dimanche. Aucune cantine, on nous vend seulement, environ 2 fois par semaine, cigares et cigarettes, petites savonnettes (0,70 pf) chocolat (0,75 pf) la tablette ayant moins de 100 g, cirage et graisse à chaussures.*

⁶¹ « Marécage » se dit « Sumpf » en allemand. S'agit-il d'un mot local, biélorusse ? Ce mot existe en patois et en français local foréziens (voir Saint-Etienne-le-Mollard, entre Feurs et Boën) mais il qualifie un gros talus, ce qui n'a aucun rapport avec un marécage, et ne suscite pas la prolifération des moustiques...

Il est interdit de faire de la musique, les instruments vendus dans les autres camps ont dû être mis de côté.

Les derniers colis que j'ai reçu à Stendal dataient du 13 Juin. Le pain a été retiré de tous les colis arrivés après le 30 Juin, pourtant à ce jour, nous n'avons encore vu aucune distribution du pain envoyé par le gouv' français – Nous recevons ici notre part de pain noir habituel.*

Pour l'argent, je n'ai encore pas reçu (malgré de nombreuses réclamations) les mandats envoyés par ma famille en Janvier, Février et les mois suivants. Beaucoup sont dans mon cas. On nous dit que ces retards proviennent de nos changements de camps. Pourtant ici, 4 jours après notre arrivée, on enfermait en cellule qq uns de mes camarades, pour les punitions infligées à Stendal et qui avaient suivies !). Je vous prie de ne pas faire part à ma famille de ma situation, il est inutile qu'elle se tourmente, du reste je suis en très bonne santé.*

Comme vous voyez cette lettre est rédigée sans littérature, sans exagération et sans parti pris, elle cite des faits scrupuleusement exacts. Je ne donne même pas d'appréciation, cela m'ayant procuré de la cellule à Stendal pour une lettre écrite à mon père lorsque j'étais à Sydow.

Je vous demande instamment de ne faire aucune démarche ou demande quelconque pour un changement de situation, du reste soyez persuadé que je suis prêt à supporter n'importe quoi avec le plus grand courage et que j'ai seulement le regret d'être prisonnier à l'heure actuelle au lieu d'être soldat.

Avec tous mes remerciements pour ce que vous avez fait pour nous, recevez l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Votre dévoué

Cette lettre, admirable de dignité et de retenue (que l'auteur explique à la fin par la prudence, pour ne pas encourir à nouveau une peine de cellule), décrit ce qu'est un camp de représailles, ici en Biélorussie, c'est-à-dire loin de tout pour un Français. Il est regrettable qu'on ne sache pas le motif des représailles, et pourquoi ces prisonniers paraissent avoir sélectionnés sur un critère socio-professionnel de « *professions libérales* ». L'absence de colis, les conditions de travail dans la forêt, le ventre quasi vide, la présence des marais infestés de moustiques, l'absence d'hygiène, l'eau non potable et pourtant bue, ne peuvent qu'engendrer une mortalité importante. Par chance, Marcel en est revenu...

Quelle est la raison de cette lettre, puisque Marcel supplie à la fin son interlocuteur de ne rien faire ? Sans doute seulement de témoigner (et en cela, de se soulager un peu moralement), auprès de quelqu'un qui a pu aider les prisonniers stéphanois en transmettant vivres et vêtements dans les camps précédents, et qui est apte à garder cette lettre secrète, car elle plongerait la famille de Marcel dans les affres de l'angoisse.

Un prisonnier qui n'a pas vu l'Allemagne

Pierre Dubanchet (cl. 18), le plus jeune de nos dix-huit prisonniers, n'avait pas encore vingt ans quand il a été capturé le 27 mai 1918, à Craonnelle, dans l'Aisne, puisqu'il était né le 5 juin 1898 à Saint-Genest-Lerpt. Fils de passementiers, passementier lui-même à Saint-Genest, il était artilleur au 113^e R.A. Lourde d'Issoire. Il est le seul à ne pas avoir foulé le sol allemand, car il a été employé pendant la demi-année séparant sa capture de l'armistice à démonter des machines en France occupée :

T- *« Je suis jamais allé en Allemagne, moi !*

E – *Ah bon ? Vous êtes resté en France ?* T- *Oui, oui !* E- *Dans quel secteur ? Dans les Ardennes ?*

T- *Oui : Monthermé !⁶²Vous avez jamais entendu parler de Monthermé ?*

E – *On m'a cité ce nom-là, mais je serais bien incapable de dire où c'est !*

T- *Sur la Meuse. C'est une ville. La vallée de la Meuse, c'était que des usines, y avait beaucoup de monde !*

E- *Et on vous à employé dans les usines ? A faire quoi ?*

T- *Démonter les vieilles machines, pour envoyer à la fonte quoi. C'était une usine qui fabriquait des pointes, des petites pointes !... Y avait un grand four Martin aussi ! C'était une grosse usine !*

E- *C'était une fonderie !*

T- *Une grosse usine. Alors, le four Martin, il coulait des lingots carrés comme ça, là ! ... Alors, il fallait les chauffer, pour les passer au laminoir. Alors, on les chauffait à blanc, ça coulait un peu. Alors, nous, on était chargés d'enlever les détritrus, quoi !*

E- *Quand vous dites « nous », c'étaient tous les prisonniers ?*

T- *Ah ben, nous, nous nous ! Les autres prisonniers. Ceux qui avaient le mieux réussi, c'est ceux qui étaient dans l'agriculture. Parce qu'en usine, on crevait de faim !*

E- *Et vous étiez combien de prisonniers dans cette usine !*

T- *Oh oh oh ! Je pourrais pas vous le dire ! Plusieurs dizaines et peut-être bien plusieurs centaines !*

E- *Et vous étiez logés dans quoi ?*

⁶² Localité située à 17 km au nord de Charleville-Mézières et à 18 km de la frontière belge

T- *Dans des usines ! ... Je crois qu'au début, on était dans des usines désaffectées . Et après, on nous a aménagé une usine ; cette usine qu'on cassait tout, on nous l'a aménagée pour nous. On est monté dans la montagne, parce que la vallée de la Meuse, c'est que des forêts ! On a coupé des arbres, et puis on a fait des poteaux, et puis on a mis des barbelés : ça entourait l'usine, quoi ! On peut appeler ça un commando, quoi ! Alors y avait des vieux prisonniers de 14 !*

E- *Qui étaient là depuis 14 ?*

T- *Oui ! Avec nous, oui ! Seulement eux, ils recevaient des colis ! Et nous rien du tout ! Je crois que mes parents m'en ont envoyé six colis : j'en ai pas vu la couleur !*

E- *Comment vous expliquez ça ?*

T- *Parce que ça tirait sur la fin !⁶³ Ça devait être la pagaille en Allemagne !*

E- *C'est-à-dire que les colis passaient par l'Allemagne avant de revenir en France ?*

T- *Bien sûr ! On était affilié à Garteleger ! Garteleger⁶⁴, c'est 80 kilomètres plus loin que Berlin ! Alors, ça passait tout par là-bas !*

E- *Oui : ça faisait un grand circuit !*

T- *Oui ! C'est pour ça que j'ai jamais reçu un colis ! Et les autres, ils en recevaient ! Je me rappelle : nous, on crevait littéralement de ... (faim)...Je sais pas si on aurait passé l'hiver ! »*

Cela n'explique pas pourquoi les anciens prisonniers recevaient, eux, leur colis, A moins qu'il n'y ait eu deux circuits postaux de distribution des colis, les plus récents prisonniers étant seuls affectés administrativement à ce camp très lointain, Gardelegen, qui se trouve au nord de Magdebourg, en Saxe-Anhalt.

Tout à fait à la fin de l'entretien, nous revenons sur cette question de la faim :

T- *« Nous, on crevait de faim ! Vous savez pas ce qu'on avait ? C'étaient des carottes qu'ils mettaient en allumettes et qu'ils faisaient sécher, ce qu'on appelle communément la julienne.*

E- *Des carottes, vous voulez dire des betteraves ?⁶⁵*

T- *Non, non ! Des carottes ! Oh ! C'était des colverts ! (= collets verts). Alors, ils en faisaient des allumettes, et puis ils faisaient sécher. Puis ils remettaient ça dans l'eau, puis ils le faisaient cuire, puis ils nous donnaient ça ! J'ai dû manger deux bouchées de viande tout le temps que j'étais prisonnier !*

E- *Cinq mois, ça fait ça ! Mais alors, vous n'avez pas dû épaissir !*

T- *Non (petit rire) Il paraît que j'avais mauvaise mine quand je suis rentré ! En plus, vous savez pas ce qu'ils faisaient ? Ils faisaient de la julienne avec des orties, vous savez, la julienne, on empile avec du sel. Et ils nous obligeaient à manger cette saleté-là avec des carottes ! Oh mon Dieu...*

E- *De la soupe d'orties, quoi !*

T- *Oui ! C'était affreux, affreux, affreux ! »*

La pénurie se fait sentir aussi dans les vêtements des prisonniers :

T- *« Alors, comme capote, j'avais une vieille serpillière ! Et à la fin, vous savez pas ce que j'avais comme pantalon ? Un pantalon en papier ! Ils en étaient là, oui ! Ils en étaient à ce point-là !*

E- *Mais c'était la pénurie chez eux aussi !*

T- *Ah, mais, c'est ce qui fait qu'on a gagné la guerre ! Pour une bonne partie ! C'était la pénurie totale ! Complète ! »*

Son homonyme et concitoyen de Saint-Genest-Lerpt, d'un an son aîné, **Pierre Dubanchet** (cl.17) qui a alterné les professions de passementier (à Saint-Genest) et de mineur (à Roche-la-Molière), capturé près de deux mois plus tard, le 13 juillet 1918, a exercé, pendant un mois, la même activité de démontage d'usines dans les Ardennes, à Rethel, et a bien failli aussi ne pas fouler le sol allemand. Sa mémoire est défaillante et il témoigne par bribes, aidé par son fils et sa belle-fille. C'est un mal d'oreilles persistant, sans doute consécutif à une explosion d'obus à proximité de lui, qui l'a fait transférer dans un hôpital, à Ingolstadt, en Bavière, jusqu'à l'armistice, séjour dont il ne garde que de vagues souvenirs...

On conçoit aisément que les Allemands, devant le coup d'arrêt donné en juillet 1918, à leur grande offensive commencée en mars, n'espèrent plus pouvoir tenir longtemps et exploiter les infrastructures industrielles des département français occupés. S'ils font démonter les machines, c'est au mieux pour les réinstaller en Allemagne, ou, pour le moins, en récupérer le métal.

⁶³ On peut comprendre cette phrase de deux façons : soit, en français correct, parce qu'on approchait de la fin de la guerre. Soit, en français local forézien, parce que la nourriture manquait et que les colis étaient volés par les Allemands

⁶⁴ On ne trouve aucun nom de ce type en Allemagne (Google map) ; en revanche, ce paraît être Gardelegen, qui se trouve à 50 km au nord de Magdebourg, donc pas à 80 km plus loin que Berlin, mais à une bonne centaine de kilomètres à l'ouest de Berlin (donc « avant ! »)

⁶⁵ Ma question provient du fait qu'en français local forézien, les betteraves sont appelées « carottes » et les vraies carottes « racines » ! Les « collets verts » sont des carottes fourragères, blanches ou jaunes.

La dureté de la discipline dans les camps

On a vu, dans plusieurs témoignages, que la discipline dans les camps, stricte en temps habituel, pouvait être impitoyable si une faute, ou ce qui était considéré comme une faute, était commise, en dehors même des camps dits « de représailles », comme le camp de Biélorussie. Jamais la stabilité dans une ferme n'était assurée, même si l'on donnait satisfaction au patron, et le retour au camp était déjà une punition, aggravée ensuite de représailles sur place. Le témoignage le plus fouillé nous est fourni par **Jean Roche**, de Roanne, qui a été renvoyé au printemps 1918 de la ferme de Kleinansbach (à l'ouest de Rothenburg ob der Tauber) où il venait de passer dix-huit mois relativement paisibles :

T- *« Parmi les Français, y avait des saligauds !*

E- *Ah bon ? Par exemple, qu'est-ce qu'ils faisaient ?*

T- *Ah oui ! Y avait un type qui était un mineur de Lens. Lens était occupé par les Allemands. Mais il recevait des colis de la Croix-Rouge, le colis par mois par l'intermédiaire de la Belgique. Et tous ses colis, il les donnait aux Allemands : à ses patrons ! On disait, on se regardait tous : « Ben, mon vieux ! ». Tout par un coup, y a un de Tours, Jules Breton, de Nouzilly, près de Tours : « Mais t'es plus Boche que les Boches, toi ! Tu donnes des colis français à nos ennemis ! ». Alors, le type vient vers moi, et il me dit : « T'écoutes ce qu'il me dit, que je suis un Boche ! ». – « Ben, mon vieux, il t'a dit que la vérité ! Tu reçois des colis de la Croix-rouge, tu les donnes aux Allemands ! ». Il nous a fait coffrer ! Il nous a fait coffrer, il a porté plainte, ça y est !*

E- *Au camp !*

T- *A la sentinelle, puis c'est parti au camp. Trois jours après, on venait nous chercher : « Allez, pliez bagage ! ». Ah ben, ça y est : dix jours de prison. C'est le type qui nous avait vendus ! ... C'était un saligaud ! Dix jours, à trois : Poyet, le Tourangeau et moi, on a fait dix jours de tôle ! Et on mange tous les quatre jours là-bas ! Quatre jours ! Quand tu vois la porte de la cabane... parce qu'ils nous sevrèrent ! On avait une heure de pelote par jour, d'exercices une heure, avec un sac de sable sur le dos, un sac de vingt kilos ! Mais vous savez pas ce qu'on faisait d'un rang à l'autre : y en a qui donnaient un coup de dent dans le sable, alors le sac s'écoulait ! Quand ils ont vu que le sable partait, ils ont mis des briques ! [...] Eh ben, on était contents de sortir, de s'étaler les côtes ! C'était le cachot, c'était le cachot ! C'était pas la prison ! Tout seul dans un cachot ! Ça nous aidait un peu l'exercice, ça nous allait. Après, on rumine, couché sur le bat-flanc !*

E- *Ben j'imagine ! Qu'est-ce qu'on pense ?*

T- *On pense : « Est-ce que tu sortiras de là ? Est-ce que tu sortiras de là ? ».*

E- *On doit penser à sa famille ?*

T- *Ah ! On pense à la famille ! On pense : « Qu'est-ce qu'ils vont te foutre, là ? ». S'ils te foutent une balle dans la peau, tu seras délivré, au moins...*

E- *A ce point-là ?*

T- *A la fin de la guerre, en 18, quand (inaudible) fut perdu, les prisons n'abondaient pas, ils en faisaient de tous les côtés ! Ils punissaient pour rien du tout ! J'allais demander à repartir en campagne, j'allais chez le coiffeur me faire raser, je prends ma veste, je sors, je me boutonnais. Un officier qui passe : « Halte ! Bouton pas boutonné ! Quatre jours de tôle ! » J'étais en train de me boutonner, y avait qu'un bouton qui était pas fermé ! C'est qu'au mois de mai 18, ils étaient furieux ! C'est quand il y a eu l'attaque là-haut, qu'on les avait pris de flanc en Champagne et qu'on attaquait en Picardie : ils ont bien senti que ça allait mauvais pour eux ! »*

On voit que l'évolution défavorable de la guerre pour l'armée allemande (dont l'attaque de printemps 1918, d'abord victorieuse, commence à subir des revers) peut se traduire par une mauvaise humeur des officiers et des sentinelles dans le camp, d'où une prolifération de punitions pour des motifs futiles. Mais poursuivons la conversation :

E- *« Vous connaissiez les nouvelles des batailles ?*

T- *Eh ! Par eux, et puis y avait, figurez-vous, un journal français qui arrivait là-haut, mais fallait le savoir. Il arrivait dix jours après, on le trouvait dans une poubelle, dans la rue, en face du camp dans une poubelle ! On le disait pas entre nous de peur d'être vendus ! Alors on savait des nouvelles comme ça.*

E- *Vous arriviez à le lire ? C'est un journal qui venait d'où ?*

T- *Ah oui ! C'était « Le Matin ». Mais on le voyait pas (celui qui le mettait), il se cachait...*

E- *C'était un Allemand qui était abonné, alors ?*

T- *Oh ! Je pense pas ! »*

En ce mois de mai 1918, les peines de prison tombaient « comme à Gravelotte », comme disaient les anciens. Jean en a eu une troisième :

T- *« Et l'autre fois, un dimanche, je regardais les affiches. Un officier allemand qui passe, je l'ai pas salué : « Salue pas auchourt'hui ? ». Trois jours encore ! Le mois de mai 1918 : dix jours, quatre et trois ! »*

Un prisonnier chanceux

Le sergent **Jean Fontaney** (cl. 12) de Montrond-les-Bains- instituteur, puis directeur d'Ecoles Normales (Parthenay, puis Poitiers) n'aurait jamais dû être prisonnier, car son exemption pour faiblesse de constitution le dispensait de faire la guerre. Mais comme on l'a vu beaucoup plus tôt dans cet ouvrage, c'est à la fois son patriotisme et sa mauvaise conscience (vis-à-vis de frères aînés déjà chargés de famille et incorporés) qui l'ont fait s'engager, dès septembre 1914, pour toute la durée de la guerre. C'est lui qui aura la captivité la plus originale, par son aboutissement, de nos dix-huit prisonniers.

On l'a vu, au début de ce chapitre, être soigné par les Allemands dans la zone des Etapes, à l'hôpital de Bapaume, puis de Saint-Quentin. Son bras droit cassé par un shrapnell sera aussi soigné en Allemagne, dès qu'il y parvient :

T- *« On m'a dirigé sur Cologne. Alors là, c'était un hôpital réservé à des prisonniers. Y en avait cinq cents à peu près dans un ancien lycée de filles, très propre, très bien installé, mais improvisé, et sur les cinq cents, y avait quatre cent quatre-vingt dix Russes qui mouraient de tuberculose ! C'étaient des prisonniers qui travaillaient dans la Ruhr, qui étaient sous-alimentés comme tout bon prisonnier qui se respecte et qui ne recevaient aucun secours de Russie. Mon rôle (je suis resté assez longtemps) consistait à passer le thermomètre, et puis y avait le médecin. Moi, je commençais à ce moment-là à trotter, j'étais plus alité.*

E- *Avez-vous l'impression, comme on l'a souvent dit, que les prisonniers russes étaient beaucoup plus maltraités que les autres prisonniers ?*

T- *Oh oui ! Y avait trois sortes de prisonniers. Les numéros un, c'étaient les Anglais, ils étaient peu nombreux, les Allemands s'inclinaient devant eux, et ils avaient de l'assurance.. Les Français, nous étions assez nombreux (je parle du camp plus tard) ; et puis alors les Russes qui ciraient nos chaussures, si on peut dire ! En tout cas, ils mendiaient un bout de pain et des mégots de cigarettes, ils recevaient aucun colis ! Tandis que nous, nous avons été gâtés ! J'en finis : donc à Cologne, je suis resté assez longtemps⁶⁶, et puis comme tout a une fin, je suis parti dans un camp. Mais ma plaie suppurait toujours, elle m'a sauvé !*

Le premier camp, c'était Stendal⁶⁷. J'y suis resté trois jours. Il fallait un commando pour aller en Poméranie, sur les bords de la Pologne, deux-trois ans. Je sais pas pour quelle raison évidemment on a choisi les derniers arrivés, car le camp était en partie autogéré par les prisonniers eux-mêmes. Y avait un groupe théâtral et s'annonçait déjà un grand chanteur dont le nom m'échappe et qui a fait fureur après⁶⁸. Enfin bref, je suis donc parti en plein désert creuser des canaux...

E- *En Poméranie ?*

T- *En Poméranie !*

E- *Vous avez donc eu de très nombreuses heures de train, je suppose ?*

T- *Oh oui, bien sûr ! Je sais pas comment j'y suis arrivé... Le lendemain matin, on nous amené des pelles et des pics, et on nous a conduit sur un chantier, je pense que c'est des canaux d'irrigation. Moi, j'ai montré mon bras : l'Allemand qui commandait a juré dans sa langue et m'a renvoyé au camp, je suis resté une huitaine de jours. On recevait pas de colis là puisque dans les camp ordinaires... (on en recevait). Et puis on m'a renvoyé au camp de Wittenberg⁶⁹, la patrie de Luther, je crois. J'étais dans des baraquements, exempté de travail, et où je suis resté dans des conditions acceptables, non pas que... La nourriture des Allemands commençait à manquer sérieusement, et de produits pharmaceutiques, et de nourriture. En tout cas, pour nos sentinelles, y avait le corps des « Kartoffeln » (pommes de terre) et la « Fleisch » (viande). Mais pour nous, j'ai jamais pu manger la nourriture du camp, alors qu'à l'hôpital, on était nourri convenablement. Mais nous recevions des colis, je recevais un colis par semaine. Nous étions deux à faire popote ensemble, nous avions la possibilité moyennant quelques pfennigs de faire cuire. Mon copain breton, il recevait des haricots. Jamais ma femme elle a voulu m'en envoyer parce qu'elle croyait que c'était...demander une nourriture aussi vulgaire ! On m'envoyait des conserves. »*

E- *Et donc, à ce séjour à Wittenberg, quelles étaient vos occupations ?*

T- *Fumer ! Fumer, faire notre cuisine. On faisait tous les jours un plat, on faisait un repas par jour, y avait une cuisson organisée à notre service, on payait quelques sous pour cuire les haricots (c'est long à cuire !), des haricots secs, ou des pâtes, ou autre chose, et on faisait un repas par jour. Et puis on mangeait peut-être quelques biscuits, ce qu'on avait . Mais j'ai vécu uniquement avec mes colis à partir du moment où j'ai quitté l'hôpital...*

E- *Je suppose que ceux qui ne devaient pas recevoir de colis avaient des difficultés tout de même ?*

T- *Oh ! C'était inégal ! Mais on s'entraidait un peu. Moi j'ai toujours eu un ou deux copains avec lesquels on partageait nos avoirs. A un moment donné, l'Etat français nous a même envoyé des biscuits, mais à la fin*

⁶⁶ Vers la fin de l'entretien, Jean indique qu'il a passé 5 ou 6 mois à Cologne

⁶⁷ Stendal est un camp important, situé à 45 km au nord de Magdebourg et à 90 km à l'ouest de Berlin, en Brandebourg

⁶⁸ La mémoire lui reviendra plus tard : il s'agit de Maurice Chevalier !

⁶⁹ Wittenberg se trouve à 70 km au sud de Berlin, en Saxe-Anhalt

de mon séjour en Allemagne, on recevait des biscuits envoyés par la Croix-Rouge française. On recevait même du tabac français, envoyé par la Croix-rouge : j'ai appris à fumer en ce temps-là ! Depuis j'en ai consommé des tonnes, mais enfin !

E- Donc l'existence était vivable dans ces camps ?

T – Ah ! Vivable ! Je veux dire : pas maltraités, mais très mal nourris ! On nous apportait un baquet de bouillon clair, quelquefois des poissons crus nageant dans l'eau ! J'ai jamais pu manger une gamelle de ces ratatouilles ! Alors évidemment, quand je suis arrivé en Suisse, j'ai mangé trop, j'ai eu des troubles intestinaux, parce qu'on arrive à vivre avec peu de chose, en somme...

E- Mais on ne vous obligeait pas à travailler, donc ?

T- Ah non ! J'étais dispensé de travail !

E- A cause de votre blessure. Mais les autres, que faisaient-ils ?

T- Ben, y avait que des éclopés dans ma compagnie, dans un baraquement. Les autres, on les emmenait travailler n'importe où, soit dans les champs, soit dans les usines, et puis ils restaient dans le camp. Dans le camp y avait surtout ceux qui étaient inaptes à être utilisés. On utilisait les soldats. Les officiers étaient dispensés de travailler, mais les soldats et les sous-offs étaient astreints à un travail dans les camps de prisonniers.

E- Mais alors, on devait vous considérer comme des improductifs !

T- Ah oui !

E- Ça se traduisait pas par des brimades ?

T- Non ! On nous fichait la paix, on nous faisait lever le matin. Le jour du 14 juillet (1916), ils avaient peur qu'on se révolte, je pense, ils nous ont envoyés ramasser des doryphores ! (rire) Et puis un autre jour, on nous a fait décheniller un champ de choux. Je nous vois encore : on avait un bâton pour écraser les chenilles vertes qui dévoraient les choux et... on perçait quelquefois le choux, enfin... Mais c'est tout. Le reste du temps, on était désœuvré. Moi, j'avais mon journal allemand, je crois, le « Berliner Tageblatt », quelque chose comme ça, alors je traduisais mon communiqué, je lisais, on bavardait, on fumait, on jouait aux cartes (pas moi, mais les gens jouaient aux cartes). Puis on se baladait, on tournait autour ;..

E- Est-ce que la propagande était sensible dans ce journal que vous lisez ?

T- Ah ben, forcément, comme les journaux français !

E- Mais vous arriviez à compenser pour avoir une idée ?

T- Bien sûr ! Bien sûr ! Mais on suivait en gros les opérations quand même. Mais enfin les communiqués étaient toujours flamboyants, et les communiqués, c'est le mensonge organisé ! [...]

Enfin, bref. Un beau jour... J'étais brouillé avec le docteur du camp. On attendait une commission suisse et le docteur.. (parce que je m'étais déclaré paysan en arrivant au camp en pensant que peut-être on m'enverrait dans une ferme : c'est la seule occasion de manger)... Et ma fiche m'avait suivi, j'étais « Volkshuler », instituteur, il m'a traité de Judas et il n'a pas voulu me présenter à la commission suisse qui venait recruter des clients pour être internés en Suisse. Mais la commission a demandé s'il y en avait d'autres qui voulaient se présenter d'eux-mêmes. Je me suis présenté, j'avais toujours ma plaie qui suppurait, je l'entretenais sérieusement : il y avait des esquilles, je les renfonçais ! (rire). J'avais appris aussi que j'avais eu le nerf (celui qui permet de soulever le poignet) un peu touché, mais pas coupé. Alors j'ai joué un peu la comédie, j'ai dit : « T'es bon pour la Suisse ! ». Et pas coupé ! J'ai été bon pour la Suisse !

E – Et ceci s'est passé quand ?

T- Ah ! Exactement décembre 16 !

E- Décembre 16 : vous étiez prisonnier depuis un an et demi ?

T- Oui. »

Jean a la chance à la fois d'être blessé durablement (et il s'y emploie !) et de tomber sur la visite dans le camp d'une des missions du CICR, le Comité International de la Croix-Rouge, sous législation suisse, donc neutre, qui avait pu progressivement faire admettre son intervention auprès des prisonniers. **Annette Becker** dans *Oubliés de la Grande Guerre* définit ainsi ses buts : « Renseigner sur les prisonniers militaires, les protéger au nom des décisions humanitaires et améliorer leurs conditions dans un présent plus épouvantable que ce qui avait pu être imaginé depuis un demi-siècle, tels sont les trois axes du travail acharné du CICR, axes où il croise tous les belligérants et tous les volontaires de l'humanitaire, à un moment ou à un autre ».⁷⁰

Selon l'historienne, le CICR aurait mandaté 54 missions itinérantes dans 524 camps de prisonniers, avec une méthode comparable pour les visites : « Ils établissaient une liste de camps qu'ils souhaitaient visiter. Là où ils étaient admis, ils étudiaient avec précision les conditions matérielles et spirituelles des détenus, depuis les rations alimentaires et la masse de travail exigée jusqu'aux lazarets, à la correspondance reçue, au travail, aux loisirs et aux services religieux. Puis ils s'entretenaient avec le commandant du camp

⁷⁰ Annette Becker, op.cit. p. 181

pour lui faire part de recommandations mineures ou l'informer qu'une enquête plus approfondie serait demandée. Une des conditions exigées par le CICR pour les visites était la possibilité de s'entretenir sans gardien avec des groupes de prisonniers pour que ceux-ci puissent exercer leur liberté de parole et de critique sans risque de représailles personnelles. »⁷¹

En 1915, une nouvelle initiative, annexe, avait vu le jour : « interner en pays neutre, la Suisse, les prisonniers pas assez atteints pour être rapatriés, trop malades pour les laisser en camp de prisonniers. En mai 1915, les négociateurs suisses et ceux du Vatican se mirent d'accord sur un projet, qui fut accepté en octobre par la France et l'Allemagne »⁷². » . L'obsession des belligérants étaient de ne pas laisser repartir dans leur pays des prisonniers presque rétablis qui pouvaient reprendre les armes ! **Annette Becker** précise : « Ce système fut aussi mis en place au Danemark, au Pays-Bas, en Suède et en Norvège, mais c'est la Suisse qui recueillit le plus de ces malades, des Français et des Allemands, 30 000 par an à partir de 1916, qui ont été désignés par des commissions médicales franco-suisses et germano-suisses qui parcourent les différents camps. »⁷³

C'est donc de cette mesure qu'a bénéficié, au bout d'un an et demi de captivité, Jean Fontaney, qui poursuit ainsi son récit, qui n'est plus celui d'un prisonnier :

T- « Oui. Donc nous voilà partis quelque temps après pour Constance, mais en cours de route, sur le Danube par là, à une station qui s'appelait Tauberbishofsheim⁷⁴, le train s'arrête. On nous a débarqués parce qu'il y avait une histoire avec des prisonniers allemands en France, et nous sommes restés huit jours en attente. Une attente à quelques kilomètres de Constance.⁷⁵ Puis nous sommes repartis. Arrivés à Constance, nouvelle visite médicale. J'ai pu être bon pour traverser le Rhin.⁷⁶ Nous avons tombé sur des gardes suisses, et à partir de ce moment-là, ça a été la vie d'hôtel. J'ai d'abord été à (inaudible) sur le bord du lac de Neuchâtel. Nous étions à l'hôtel moyennant de rentrer le soir, à neuf heures je crois. Assez mal nourris. La France payait 5 francs par jour en ce temps-là pour les soldats hébergés ; la réciproque était vraie pour les Allemands. On m'a envoyé à Berne, on m'a opéré, on m'a gratté mon os très profondément, j'ai fait un peu de mécano-thérapie (je sais pas comment il faut l'appeler) parce que j'avais quand même un peu d'ankylose. Je passai une quinzaine de jours à Berne, très amusants. C'était neutre. Y avait pas d'habits... de soldats en militaires, là, mais ça fourmillait d'espions allemands et français. Nous allions à la brasserie et nous étions quatre ou cinq à l'hôpital. Les Suisses étaient heureux d'avoir l'occasion d'exercer leurs chirurgiens... Mais nous allions à la brasserie : très bien reçus, la plupart du temps, nos consommations étaient payées quand nous ressortions ! On ne savait pas... des tables voisines. J'ai l'impression que la moitié des Suisses espionnaient pour la France et l'autre moitié pour l'Allemagne !

Et voilà comment je suis revenu. Après j'ai demandé d'aller à Neuchâtel, ville universitaire où j'ai fini mon séjour en Suisse. J'ai fait deux semestres ; j'étais inscrit à l'université gratuitement. J'ai surtout profité de la salle de lecture qui était plus chauffée que ma chambre individuelle chez l'habitant. Passé en somme une villégiature heureuse ! Et peu avant l'armistice, on nous a... J'ai été parmi ceux qui devaient rentrer en France parce qu'il faudrait faire la place à d'autres. Puis la grippe espagnole a atteint Neuchâtel. On faisait des enterrements, les cortèges étaient interdits et notre convoi a été retardé. Je suis donc rentré en France au mois de... fin août ou en septembre... ».

Jean Fontaney est le seul des dix-huit prisonniers à avoir bénéficié de cette incroyable « villégiature heureuse » et studieuse en Suisse... Il veut bien reconnaître honnêtement, de cette phase finale de sa captivité :

T « Ah ! C'était l'embuscade totale ! Mais il fallait se trouver entre deux eaux : pas être trop malade, la Suisse m'a gardé, ni trop peu parce sans ça, on était bon pour le service ! »

Evasion ou tentatives d'évasion

Quand la captivité s'éternise, surtout si les conditions de détention sont mauvaises, on ne peut qu'être tenté par l'évasion, si l'on est aventureux. Mais les camps ne sont pas à proximité de la frontière française, très peu de prisonniers parlent allemand (deux parmi nos dix-huit parviennent à lire assez correctement la presse allemande : les deux instituteurs Antonin Granet et Jean Fontaney, qui se sont employés à apprendre la langue, attendu aussi, en dehors de leur niveau d'études, que comme sergents, ils disposaient de plus de temps, n'étant pas au début astreints au travail). Par ailleurs, les habits signalent

⁷¹ Annette Becker, op.cit., p. 190

⁷² Annette Becker, op.cit. p. 206

⁷³ Annette Becker, op.cit. p. 208

⁷⁴ En Bade-Wutemberg, à 25 km environ au sud de Wurtzburg

⁷⁵ Ici, le témoin se trompe de beaucoup, car cette petite ville au sud de Würzburg se trouve à un peu plus de 300 km de Constance !

⁷⁶ Jean se trompe à nouveau lourdement, car le Rhin se trouve, à vol d'oiseau, à plus de 130 km de Constance ! Mais cette expression est pour lui le signe du quasi rapatriement !

automatiquement le prisonnier s'il est vu marchant en campagne ou en agglomération. Et il faut bien se nourrir si l'on marche sur des centaines de kilomètres. Quelques-uns de nos prisonniers nous ont raconté des tentatives d'évasion de leurs camarades, un seul ayant tenté la « belle »...

Jean Salanon, agriculteur à Saint-Georges Hauteville, fait prisonnier le 23 février 1915, ayant passé toute sa captivité en Bavière, au-delà de Munich, a fait l'objet d'une incroyable proposition qui résolvait la question de l'habillement:

T- *« Mais en Allemagne, que j'étais prisonnier (j'étais chez les paysans, et un peu dans les camps), un qui était à Lille, un Allemand) qui était en permission, il m'a dit : « Oh ! Ça me fait de la peine de partir ! ». Il avait appris le français, un peu. Il m'a dit : « Partir à ma place, toi ! » ; - « Oh ! j'ai dit, ça se peut pas, ça ! » - « Prends mon habillement et puis là-bas, y a les Français, tu feras comme ça, tu lèves les mains, tu rentres chez toi ! » - « Oh ! j'ai dit, mais ça peut pas faire ! ». Quatre jours après, quatre-cinq, huit jours après, dans la ferme où j'étais bien... Il fréquentait une fille de là où j'étais... La fille était assise comme ça (il mime une posture d'affliction). J'ai dit : « Qu'est-ce qu'elle a ? » « Ah ! ». Il s'appelait Jean (Hans) comme moi. - « Ah ! Jean ! Tot ! Tot ! ». Il était mort ! Eh ben, voyez qu'il sentait sa mort ! »*

Ce récit, qui vise à illustrer ce que nous avons vu auparavant, le pressentiment de sa mort, nous montre que le port d'habits militaires allemands pouvait, en partie seulement, permettre au prisonnier français de progresser plus discrètement. Mais s'il est saisi, c'est l'exécution assurée, et s'il dénonce le marché conclu, c'est sans nul doute l'exécution de l'Allemand qui a profané sa tenue militaire et foulé aux pieds le patriotisme et l'honneur de l'armée.

Jamais Jean n'a été tenté par l'évasion, d'autant plus qu'il était bien traité dans les deux fermes où il a séjourné le plus longtemps. Mais il a connu des cas, dont un qu'il narre plus longuement :

E- *« Et personne n'a essayé de s'évader ? »*

T- *« Oh ! J'en ai connu plusieurs, quand j'étais dans le camp. Y en a un, il était de... Je m'en rappelle plus. Bon, il a parti, il voulait traverser le Rhin... C'est qu'il fallait pas passer n'importe où ! Il voulait traverser le Rhin⁷⁷. Il s'est déshabillé, il a mis ses affaires dessus ses épaules. Et puis le Rhin, c'est qu'il a du courant ! Il a emporté ses affaires ! Quoi faire ? Il a été obligé de se rendre chez les paysans tout nu ! (rire) Et on l'a ramené ! Il a eu deux mois de cellule ! Voilà ce qu'il a eu ! Et puis après, on a parti, nous ! Celui qui s'évadait, c'est qu'il y avait des chiens policiers partout ! Pour passer la frontière, attention ! Y en a un qui s'était évadé (je m'en rappelle, il était de Saint-Chamond), il a trouvé le moyen, on l'a su après, dans une gare, il avait passé dessous les wagons... »*

E- *« Sur les moyeux des roues ? »*

T- *« Oui ! Il paraît qu'il avait passé la frontière comme ça ! Mais ils avaient des chiens policiers qui sentaient. Oh ! Y en avait pas beaucoup qui s'évadaient ! Pour s'évader, attention ! On était prisonniers, on a attendu... »*

Si les deux mois de cellule d'isolement ne comportaient qu'un repas sommaire tous les trois ou quatre jours, comme dans le cas précédemment signalé, on imagine dans quel état de maigreur devait sortir le candidat malheureux à l'évasion ! Si le prisonnier tente de traverser une rivière ou un fleuve, c'est qu'évidemment tous les ponts sont gardés.

Jean Fontaney (cl. 12) de Montrond, est passé au camp de Wittenberg (Saxe-Anhalt) en 1916, où il a connu quelques cas de complicité de gardiens se retournant dramatiquement pas les candidats à l'évasion :

E- *« Y avait pas d'animosité particulière envers vous ? »*

T- *« Ben, vous savez, j'avais affaire à des bons territoriaux, vous savez, des Allemands qui ne demandaient qu'une chose, c'est que la guerre finisse (rire). Y a eu quelques histoires amusantes, des gens qui ont tenté de s'évader avec la connivence de sentinelles ! A côté de moi, des camarades, au camp de Wittenberg. La sentinelle a servi d'intermédiaire pour acheter un vélo, des équipements, de la nourriture, et puis le jour où ils devaient partir, il les a fait arrêter ! Ils ont perdu leur temps et ils ont fait un certain nombre de jours ou de mois de prison : c'était la peine pour toute tentative d'évasion. C'est un souvenir, mais il faudrait pas en faire une généralité, mais c'est un souvenir cuisant ! »*

E- *« Ils jouaient sur les deux tableaux, là ! »*

T- *« Oui, évidemment ! Mais les Allemands sont comme nous, y en a des bons et des mauvais. »*

E- *« J'ai remarqué que vous disiez toujours les Allemands et pas les Boches ! A l'époque, disiez-vous les Allemands ou les Boches ? »*

T- *« Je ne sais plus. On disait les Boches quand j'étais enfant. Mais quand j'étais en Allemagne, on disait bien les Boches encore, c'était le mot courant, c'était bien les Boches ! Ça dépend à qui on parlait, mais entre »*

⁷⁷ Le Rhin étant très éloigné de Landshut (au moins 350 km en ligne droite), on a peine à croire qu'il puisse s'agir de ce fleuve ! En revanche, le Danube est à 35 km environ au nord-est de Landshut, mais ce n'est pas la plus courte direction pour rejoindre la France ! Et on voit mal comment un homme pourrait traverser ce fleuve à la nage sans se faire emporter par le courant ! A moins qu'il ne s'agisse de l'Isar, rivière affluent du Danube, qui traverse Landshut.

soldats, c'étaient bien « les Boches », la populace, c'étaient « les Boches », mais si j'avais parlé à mon capitaine, j'aurais pas dit « les Boches ! »

Une tentative d'évasion n'a pas que des conséquences sur ceux qui se font reprendre. Elle entraîne un durcissement de la discipline du camp, des fouilles et des saisies. Rappelons un instant ce qu'a dit le sergent **Antonin Granet**, instituteur à Chamboeuf, alors qu'il était interné au camp de Limbourg an der Lahn, en Hesse :

« A l'appel au lieu de rentrer dans nos baraques on nous conduit aux isolés et fouille générale. Tous nos vêtements sont passés en revue, puis aux baraques c'est le tour de nos effets. Ce sont les cartes et les boussoles qui sont recherchés et dans leur zèle les soldats allemands enlèvent les géographies, les livres contenant cartes de France, d'Angleterre, d'Espagne, même d'Asie mineure. A quoi cela pourrait bien-t-il servir pour s'évader ? »*

Claude Murat (cl.16), agriculteur à L'Etrat, capturé le 6 décembre 1916, décrit plus précisément la réaction des autorités au camp de Wahn, en Rhénanie, après une évasion et explique sagement pourquoi il n'a pas songé à s'évader:

T- *« Ah là ! Quand il y avait un Français qui s'évadait, c'est là que ça gueulait aussi ! Oh oh oh ! (rire)*

E- *Ah bon ? Vous, ça vous a pas tenté, de vous évader ?*

T- *Ils nous auraient mordu, vous savez ! (long rire) Quand ils étaient en colère ! ... Oh ! Moi, ça m'a pas tenté, parce que je savais que je passerai pas ! Y en avait qui le savaient ben, qu'ils passeraient pas, mais ils pouvaient pas demeurer, alors ils partaient ! Autrement, comment voulez-vous qu'on puisse partir, dans un pays qu'on connaît pas la langue ?*

E- *Ben oui ! Et alors, ceux qui étaient repris, on les ramenait chez vous ou on les mettait dans des camps spéciaux ?*

T- *Oh ! Ils les ramenaient pas ! (long silence)*

E- *Vous voulez dire qu'on les tuait ?*

T- *Non ! Je peux pas dire, j'en sais rien...*

E- *Et les tentatives d'évasion, y en avait souvent ou rarement ?*

T- *Oh ! Plutôt rarement...(silence)*

E- *Et donc, quand il y avait une évasion, tout le monde payait pour...*

T- *Ah ! Ils nous faisaient sortir dehors*, dans la cour, et puis ils nous comptaient, ils nous comptaient, ils nous recomptaient, et jamais ils trouvaient le même compte ! On aurait demeuré toute une nuit, là, vous savez ! Ils seraient demeurés à nous compter !*

E- *Dans le froid ? Dans la pluie ?*

T- *Oh oui, oui, oui ! Ça faisait rien ! Ah ! Il fallait bien qu'ils sachent combien il en était parti ! Ils savaient pas ! Ils avaient pas laissé leur adresse, ceux-là ! (rire) Et il fallait rien dire !*

E- *Mais alors, vous aviez des appels régulièrement ?*

T- *Oh ! Bien sûr ! Tous les soirs ! Tandis que ceux qui étaient chez les paysans, ils étaient bien. Ils allaient au... (commando) le dimanche, je crois »*

Paradoxalement, le paysan de l'Etrat, du lieu-dit La Côte, n'a jamais été placé dans une ferme allemande en deux ans de captivité...

Une préparation d'évasion, et une tentative

Jean Roche de Roanne, capturé le 10 mars 1916, s'est trouvé en 1916 dans le Bade-Württemberg, dans une ferme, à Weldingsfelden, tout en logeant avec un petit commando surveillé par une sentinelle Il avait préparé soigneusement son évasion :

T- *« J'avais une carte et une boussole que j'avais achetées en cachette. Et pour pas me les faire prendre par la sentinelle (il fouillait tout !) ...Y avait une vieille tuilerie qui ne marchait plus, avec un four ; je l'avais repéré, je les ai mises là-dedans avec une tuile dessus, ma carte et ma boussole. Il m'avait fouillé. J'avais trouvé moyen d'avoir un tissu de la couleur allemande pour me faire un pantalon... Ah ! La sentinelle me l'a bien pris ! La couleur gris fer...*

E- *Parce que vous pensiez à vous évader ?*

T- *Eh ben, je pensais à m'évader, oui, j'avais la carte et la boussole. Seulement, il fallait s'embarquer par la Suisse, et on avait des renseignements. Ah ! Y a le journal qui... Y en a qui recevaient des colis, et au fond des colis, y avait des renseignements d'après les derniers évadés, où il fallait passer ; Eh ben, c'était entre la Forêt Noire, Donaueschingen et Sigmaringen⁷⁸, c'est là. Mais attention, toutes les passerelles sont gardées*

⁷⁸ Ces deux localités du sud du Württemberg, proches (20 km pour Donaueschingen) du lac de Constance et de la Suisse, sont distantes d'une cinquantaine de kilomètres. Toutes deux sont sur le début du cours du Danube.

sur le Danube ! Alors, on était avertis ! Et je voulais tenter, moi ! Fallait pas partir en bande, deux au maximum. Si on est trop nombreux, ça va pas, on arrive à se faire prendre ! Et jusqu'à froter de l'ail sous les clous des souliers ! Pour éviter que les chiens ne sentent pas ! Ah ! Ça coupe le flair des chiens, ça ! Eh oui, on le savait pas, on y a su comme ça !

E- Par les conseils qui étaient donné par les journaux ?

T- Des uns aux autres ! Ah ! Pas les journaux ! Les uns aux autres. Les types du Midi, ils étaient débrouillards pour ça. De l'ail, y en a qui réclamaient de l'ail, ils (les Allemands) se demandaient pour quoi c'était ! Frotter les chaussures, les semelles des souliers, alors le chien perd le pied (la trace) là !

E- Vous avez fait une tentative ?

T- Hé, j'ai essayé dans ce pays, et puis c'était pas la peine ! A Kleinansbach⁷⁹ y a eu trois partis, trois types qui sont partis de là-bas. Ils sont partis pour quitter le pays parce qu'ils étaient mal tombés chez le paysan. Alors il (son patron) me dit comme ça le matin : « Le Franzose Kamerad fort ! » (parti). Ah ! Je faisais semblant de rien savoir ! Je savais : ils allaient se rendre dans un pays (localité) à côté où un qui était de l'Ardeche avait travaillé. Il était pas mal, il était chez un meunier, il voulait y revenir là-bas. Il était à Mistlau. Le lendemain, quand ils ont su : « Ils ont pas été loin, les camarades ! ». Moi, je faisais l'ignorant ! »

Finalement, Jean ne dit pas pourquoi il a renoncé à tenter vraiment l'évasion de sa première ferme (où il est resté cinq mois) puisque l'exemple de l'échec de ses camarades vient de sa deuxième ferme, où il a passé dix-huit mois. Est-ce la seule perte de l'étoffe gris fer dont il pensait se faire un pantalon qui l'en a dissuadé ? Ou le risque trop grand, en raison de la distance, et de la difficulté à franchir le Danube, avant d'aborder la trouée qui menait à la Suisse, à la pointe nord du lac de Constance ?

Un autre de nos témoins, **Joseph Gilfaud** (cl.12) d'Ambierle, a, lui, commencé son évasion. Il le raconte par bribes, ce qui m'amènera à recoller des éléments de son témoignage, en escamotant parfois mes questions, quand elles n'orientent pas sa réponse. Il est alors dans une ferme-scierie, en Bavière, à Reichertshofen (au sud d'Ingolstadt) à 75 km au sud de Nuremberg, et cela se passe dans l'été 1918 après quatre années complètes de captivité :

E- « Est-ce que l'idée vous est venue d'essayer de vous enfuir ?

T- Je l'ai fait une fois ! Mais c'était pas à cet endroit-là, j'étais dans la scierie. On est parti deux, on a fait six-sept kilomètres, je crois, mais c'était guère avant la fin de la guerre....

E- Et alors, qu'est-ce que vous avez manigancé comme plan ?

T- Eh ben, voilà ! C'était un Parisien, un nommé Rouelle, un charcutier : il était bien nommé ! (rire)... On en avait marre ! C'est pas qu'on était mal, mais enfin... Je sais pas s'il m'avait convaincu... On s'est préparés pour partir. Puis le jour qu'on est partis, un soir... Bien sûr, on a voulu partir avec nos effets. Alors, on avait chacun fait un gros sac à mettre sur le dos. Mais il fallait pas qu'on nous voie sortir avec ça sur le dos ! Alors, on a imaginé qu'on s'amuse à des conneries. On a pris une brouette, on a mis les sacs dessus, et puis un s'était mis à plat-ventre sur la brouette et puis l'autre menait la brouette ! On l'a menée comme ça ! On avait deux –trois cents mètres à faire pour rejoindre la route. On est partis comme ça. Quand on a été sur la route, on a pris les sacs... Je crois pas qu'on ait ramené la brouette... Les Allemands nous ont bien vu faire, mais ils ont cru qu'on s'amusait ! C'était le soir ! Et puis on s'est pas cachés du tout !

E- Et arrivés à la route, qu'est-ce que vous avez fait ? Vous avez laissé la brouette...

T- Je me rappelle pas ce qu'on en a fait. Elle a dû rester sur la route, je pense ! ... Vous pensez ben qu'on l'a pas ramenée ! Et on a mis nos sacs et on est allés dans le bois. Puis alors, bien sûr, ils nous ont pas vu partir (non : revenir !) et ils ont donné l'alerte. Et le lendemain, on était déjà arrivé dans des fermes... On était dans une ferme, et je crois bien qu'ils nous auraient pris (comme ouvriers agricoles). Mais on nous cherchait : y avait des patrouilles un peu partout ! Alors, ils ont appris que deux Français étaient là. Ils sont venus nous chercher dans la ferme qu'on (où) avait échoué.... On était à Groheim (confus)

E- Donc vous êtes allés dans une ferme spontanément ? T- Oui ! E- Mais c'était la meilleure façon de vous faire découvrir !

T- Oui, mais vous comprenez, s'ils avaient pu nous embaucher, ils nous auraient laissés...

E- Vous croyez qu'ils auraient pris le risque de vous embaucher ? Des Français pas déclarés ?

T- Il me semble qu'on avait pensé à ça !

E- Et vous aviez des cartes ?

T- Oh non ! On avait rien du tout !

E- Vous partiez à l'aveuglette, comme ça !

T- A l'aveuglette... On était en Bavière, toujours en Bavière. On était pas très loin de la Suisse, à cet endroit. On était au fond de la Bavière, alors on pensait fiché le camp par la Suisse ! »

⁷⁹ La seconde ferme où il a été, toujours dans le Bade-Württemberg

Joseph et son compagnon se trompent totalement : la ville d'Ingolstadt, près de laquelle se trouve leur village, est à 80 km au nord de Munich, donc à environ 150 km de la frontière, non pas suisse, mais autrichienne ! S'ils voulaient aller en Suisse, ils auraient dû partir en direction non du sud, mais du sud-ouest, avec un biais très long, le point le plus proche de la Suisse, Schaffhausen, au nord de Winterthur, étant à environ 280 kilomètres ! Et ceci par le plus droit chemin, difficile à tenir ! Et ils étaient bien naïfs de croire qu'un fermier bavarois pouvait les accueillir un temps en toute illégalité !

E- *« Donc en fait, votre tentative d'évasion a duré moins d'un jour ? »*

T- *« Le lendemain, quoi ! On a été repris le lendemain. Le patron de la ferme nous a fait rechercher de son côté, et puis les gendarmes s'en sont occupés : on nous a retrouvés tout de suite ! »*

E- *« Et alors, est-ce que vous avez été cueillis avec brutalité ? »*

T- *« Non, non ! Pas du tout ! Pas du tout ! »*

E- *« On ne vous a pas fait payer votre tentative d'évasion ? »*

T- *« Non, non, non, non ! D'aucune façon ! (rire) Oh ! On était bien vus par la population... »*

E- *« Donc on vous a réinstallés à la scierie comme si de rien n'était ? »*

T- *« Absolument ! Mais c'était très peu de temps avant la fin de la guerre, ça ! Si on avait pensé qu'on allait être libérés peut-être six mois après... »*

Cette absence totale de représailles est tout à fait incompréhensible, si elle est vraie, car elle est en infraction complète avec le sort réservé aux autres évadés : retour immédiat au camp d'affectation, avec une longue peine de cachot et une mise à la diète forcée, draconienne, avec parfois des exercices épuisants pour aérer mais aussi briser l'ex-évadé. Ont-ils bénéficié d'une mansuétude particulière ? Est-ce l'approche de la fin de la guerre qui a désorganisé la discipline ? Le patron est-il intervenu en leur faveur ? On ne le saura pas...

Une évasion réussie

Curieusement, la seule évasion réussie, après un échec, nous est racontée par un tiers, qui n'a jamais été prisonnier, **Joseph Sorgues** (cl.15), né à Romanèche-Thorins (Saône-et-Loire) et enseignant au pensionnat catholique de Neuville-sur-Saône au moment de son incorporation, en décembre 1914. Gravement blessé à la colonne vertébrale depuis le 25 septembre 1915, en Champagne, il a effectué deux ans d'hôpital, de rééducation et de convalescence, sans cesser de tenir son journal. Ainsi il écrit le 15 septembre 1917 :

*« Hier, j'ai dirigé mes pas vers Romanèche, où j'ai retrouvé ma mère et mes sœurs. Toutes les fois que je retourne dans mon petit village, je sens battre mon cœur de joie ; je ne pourrai pas y rester, maintenant que toute ma famille est à Lyon, mais je vais toujours y faire une visite avec plaisir. Le pauvre Romanèche n'a pas changé, il est toujours enveloppé de la même douceur que je lui découvrais il y a environ un an, en revenant de Bretagne. Tout le monde était en bonne santé. J'ai eu le bonheur de rencontrer un de mes amis, **Albert Large**, qui vient de s'évader d'Allemagne, après dix-sept mois de captivité ; il m'a fait de ses souffrances et de son évasion un récit qui m'a fortement ému et qui a soulevé mon cœur de colère et de haine contre les bourreaux allemands. Il a essayé à deux reprises de s'évader, il a été repris, une fois à 22 kilomètres de la frontière hollandaise. Aussitôt qu'il a été fait prisonnier, le 8 mars 1916 à Verdun, on l'a emmené à Munster pour le faire travailler dans une usine à munitions. Il a naturellement refusé, et il est resté attaché pour ce fait 48 heures au poteau sans manger, essuyant les insultes et les coups de cravache de ses bourreaux. N'ayant pu vaincre sa résistance, les Boches l'ont descendu travailler dans les mines de charbon, où il est resté près d'un an et demi. L'idée de s'évader lui est venue du jour où il a été capturé. Ainsi, pour la réaliser, il a acheté une grammaire allemande qu'il a étudiée avec ardeur ; il s'est procuré, par l'intermédiaire d'une Allemande, une carte, une boussole et des vêtements civils. Avec un camarade, il est parti, en franchissant la porte de sa baraque ; il a marché pendant dix nuits, ne mangeant que des betteraves arrachées dans les champs et des grains de blé. Un invincible espoir le soulevait, de revoir la France et les siens. Enfin, le 4 août, il franchissait la frontière, traînant son camarade à demi-mort, en criant « Vive la France ». « Je vivrai toujours, m'a-t-il dit, que je n'oublierai jamais le sentiment de joie inexprimable qui m'a saisi lorsque j'ai dépassé le poteau et que je me suis senti libre ». Nous nous sommes embrassés frénétiquement, mon camarade et moi, en pleurant à chaudes larmes ! En écoutant parler ce fils de France, tout simplement, comme s'il n'avait fait que son devoir, j'admiraais ce cran merveilleux du soldat français, ce ressort de la race latine qui défie tous les chocs, tous les événements. Jamais notre Patrie ne mourra, tant qu'elle possédera son âme, et cette âme, c'est la foi, l'amour de la gloire, la générosité, la vaillance ; ne désespérons jamais de la France ! »*

Même si le récit est un peu théâtralisé, sans doute, par le narrateur, l'évasion de son ami Albert Large témoigne d'une belle obstination. Notons que les accessoires indispensables ont été acquis par l'entremise d'une Allemande, peut-être aimée, qui elle, n'a pas trahi, à la différence de la sentinelle du camp de Wittenberg stipendiée qui a dénoncé le prisonnier français qui l'avait payée pour acquérir des effets et un vélo, dans le cas signalé par Jean Fontaney. La marche de nuit diminue sensiblement le risque d'être vu, mais

ne facilite pas l'orientation. Il est évident que la frontière est ici celle de la Hollande, pays neutre, éloignée de Münster de 60 km seulement, à la ville d'Enschede. Finalement, l'évasion par le Nord était sans doute plus facile, pour les camps proches de la frontière, que la si fameuse évasion par le Sud, en direction de la Suisse.

Emotions et sentiments

Bien que les conditions de vie et de travail accaparent une part très importante du temps et de l'esprit des prisonniers, on a vu apparaître, au cours des témoignages cités, des éléments forts de vie psychologique reliant les prisonniers entre eux (la camaraderie, voire l'amitié, parfois l'inimitié) et plus intéressant encore, reliant les prisonniers et les Allemands, notamment ceux qui les hébergent et les font travailler dans les longues périodes de séjour dans les fermes. Parfois on a cru deviner des relations amoureuses qui ont pu s'esquisser entre le prisonnier et une des jeunes filles de la maison. Cette partie va essayer de regrouper des éléments forts allant dans ce sens.

La mort à la guerre d'un fils de la maison

Jean Roche (cl.14), de Saint-Symphorien-de-Lay, puis de Roanne, se trouvait dans sa troisième ferme, à Neuffen, au sud de Stuttgart, en 1918, sans homme à la maison, le patron et un fils étant à la guerre, quand survient l'épisode qu'il raconte :

T- *« Et la mère était bien avec moi. Un jour, il avaient embauché une femme, une vieille femme de quatre-vingts ans pour piocher des pommes de terre avec les filles. Tout par un coup, quand on est ensemble, la pauvre femme qu'ils avaient embauchée, elle venait pour manger à quatre vingt-ans... pas un mot ! On vient chercher les filles : ils avaient reçu un télégramme qu'il y avait un fils qui avait été tué à la guerre. Il a été tué à la Tête de Champagne. Alors les filles sont parties. Alors la petite mère qui était avec moi, elle me dit (elle s'est mise après à parler quand on était que deux) : « Die Steine sint hart in Frankreich also », « les pierres sont dures en France aussi ! ». Et hop, hop ! J'aurais pas voulu ça. Dire : « Die Steine sint überall hart », « les pierres sont dures partout ». Et puis après un moment, il a fallu nous retourner*. Ah ! Quand on est arrivé à la maison, la mère monte les escaliers. J'avais porté une cruche qu'ils nous avaient donnée, on mettait un peu de cidre dedans. « Mein Fritz⁸⁰ ist tot ! Mein Fritz ist tot ! », « mon Fritz est mort ! ». Moi, j'étais... Je pouvais pas rire devant la douleur d'une femme. Je pensais que moi, j'avais trois cousins qui étaient restés à la guerre, hein ! Je pensais : « Ça en fera un de moins ! » J'ai fait semblant de... »*

La chute de ce témoignage est déroutante : alors qu'on s'attend à un moment de fraternisation, de vraie compassion de la part de Jean vis-à-vis de la mère qui a perdu son fils, des deux filles qui ont perdu leur frère, il n'en est rien, et l'esprit de guerre prend le dessus, bien que la simple décence l'oblige à simuler le partage de l'affliction générale. Par ailleurs, on voit qu'au terme de sa captivité, Jean peut tenir une conversation simple en allemand, et s'en souvenir soixante-dix ans après.

Impressions et sentiments de Noël pour le prisonnier français

Le sergent **Antonin Granet** (cl.03), instituteur laïc à Chamboeuf, marié et père d'un très jeune fils, est prisonnier depuis presque deux ans (capturé le 9 mars 1916) quand il décrit dans un de ses carnets de captivité la fête de Noël 1917 (il est alors âgé de 34 ans) à la ferme Roskopf, au village de Münster, à 20 km au nord-est de Darmstadt, où il se trouve depuis février 1917 :

« 25 Décembre 1917 – Noël, le 4^e en guerre, souvenirs des autres du temps de paix, des 2 passés sur le front, du précédent en Allemagne et enfin de celui-ci. Que sera le prochain ?

Noël. Comme ce mot sonne aux oreilles de tous. Mille convoitises pour les enfants, de joie pour les parents d'offrir à leurs chérubins de douces choses et de chers objets. Fête religieuse pour le croyant, et fête tout de même pour le profane – Noël en Allemagne loin des siens, loin des joies de la famille qui en ces circonstances se réunit dans un festin où l'affection chaude remplit tous les cœurs. Noël en Allemagne, le 2nd, et en captivité. L'an dernier, ce fut au camp simplement qu'il s'écoula, travail pareil aux autres jours, entre les murs d'une froide baraque, avec le pressentiment de la faim qui rôde toujours autour de cet amoncellement de chair humaine. Heureux ceux à qui les bons paquets de France peuvent permettre une douce collation mais le rationnement des arrivages avait rendu plutôt triste cette fête solennelle.

Cette fois, un peu plus de liberté grâce au travail. Depuis plusieurs jours les préparatifs se font dans la maison et la ménagère allemande chaque jour cuit ces gâteaux, ces Kuchen, obtenus non sans peine grâce à la bonne farine dissimulée à l'abri des investigations des autorités chargées de surveiller le

⁸⁰ « Fritz » est l'abréviation de « Friedrich » (Frédéric) prénom si courant en Allemagne que les Français ont surnommé notamment les Allemands : « les Fritz ». Un des rois très importants a été Frédéric II de Prusse, roi francophone, écrivant aussi très bien en français, qui avait fait venir Voltaire dans son château de Potsdam, où l'on peut encore visiter « la chambre de Voltaire ».

rationnement. Plus d'un larcin a été commis à la réserve de friandises pour Weihnachten (Noël), et le bambin de la ferme tout heureux de m'offrir journallement quelques Lebkuchen ou Nüsskuchen en me demandant mon avis. Versuchen (« goûter ! ») me dit le plus endiablé, Karl, en me fourrant dans la main, oui même dans la bouche, un de ces gâteaux fruit de rapine à la mère. C'est à pas de chat qu'il me montre comment ils vont dans la chambre où sont déposées les friandises. Enfin le 24 décembre, le père est arrivé de Berlin. Depuis quelques jours j'ai taillé le Christbaum (arbre de Noël) qui se dresse à présent sur la commode dans la Stübe (pièce commune, salon). Aux fines branches étincellent les boules brillantes, les pommes factices. De toutes petites bougies multicolores attendent le moment de l'embrasement. La botte de foin, en souvenir sans doute de l'âne de la crèche sainte, a été déposée dans la cour, vieille coutume. Souper habituel, on attend la venue du Christkindchen (l'Enfant Jésus). Des coups à la porte et une jolie Fraulein (jeune fille) vêtue de blanc apparaît suivit* du vieux bonhomme. Le Christkinchen frappe les uns et les autres comme recommandation d'être sages et puis distribue aux uns et aux autres les Geschenke (cadeaux) à eux destinés. Le sapin s'allume, les petites lumières se reflètent sur les miroirs des boules qui étincellent. La prière n'est pas oubliée et la cérémonie se termine. Les gâteaux, pommes, noix sont dévorés à belles dents. Cérémonie empreinte de simplicité, de gravité même. C'est la guerre et les ressources manquent* sans doute, non pas en argent mais les provisions de toutes sortes sont si rares. Christkindchen et son bonhomme est parti ailleurs, et la joie est sur toutes les figures. Nous prisonniers, c'est dans l'humble baraque que nous célébrons notre Noël, à peu de chose. Une veillée un peu plus longue, quelques victuailles de France et un supplément de bière. Où sont-ils les joyeux Noëls de France ? L'âme se sent envahie d'une noire tristesse. Encore le cafard qui revient. Au travail, il a moins de prise, l'esprit est davantage occupé quoiqu'il chasse sans cesse divaguant ça et là. Et dans la froideur glacée du local spécial qui nous sert d'abri se passe notre vie. Là-bas, des êtres chers pensent à nous et leurs (nos) pensées va*vers eux . dehors le blanc tapis de neige, le froid glacial. Nous, nous sommes à l'abri, mais là-bas, les bons camarades qui luttent, comme ils doivent souffrir ! Triste Noël pour eux. La sollicitude militaire a dû sans doute améliorer l'ordinaire, mais que sera le lendemain ? Et pour nous exilés, sera-ce le dernier ? Oui sans doute, mon espérance grandit, les événements vont sans doute se précipiter. Noël, Noël, l'espérance... ».

Antonin Granet a cependant eu la chance de vivre deux fêtes de Noël : une traditionnelle, à l'allemande, dans une famille rurale unie qui a bien voulu admettre le prisonnier un moment (qui a lui-même choisi et installé le sapin de Noël) une autre, plus que frugale, avec ses compagnons de commando, travaillant dans des fermes voisines. Inévitablement, Noël est un marqueur calendaire qui renvoie au passé, à la vie libre, aux fêtes familiales, et ne saurait, pour le prisonnier, qu'être empreint d'une profonde tristesse liée à l'éloignement des siens, à l'incertitude de les revoir, à la durée interminable de la guerre, même si, fin 1917, avec l'entrée en guerre des Américains au printemps, leur arrivée massive en été et en automne, la donne a changé, et la « petite fleur Espérance » peut croître... Mais ceux qui vivent Noël dans les camps n'ont même pas droit à un ersatz de Noël !

Amour avec des Allemandes

Amours vénales ou intéressées

Jean Chantelouve (cl.09) de Chuyer, puis Pélussin, prisonnier depuis le 20 mars 1916, a été le seul prisonnier parmi nos dix-huit témoins à exercer, pendant deux ans et demi, le dur métier de mineur, à Dortmund, qui a failli, comme on l'a vu, lui coûter la vie à cause d'un effondrement d'une galerie. Il symbolise par deux gestes évocateurs le changement d'attitude des femmes allemandes envers les prisonniers français entre 1916 et 1918 :

E- « Vous me disiez qu'ils crevaient de faim, les Allemands ?

T- Oh ! C'est vrai, à la fin ! Les femmes venaient pleurer vers les prisonniers ! Ça c'est vrai ! Oh ! On avait fait des copines ! C'étaient les Fraulein ou les femmes qui venaient nous caresser pour pouvoir (geste conventionnel de la main, doigts serrés, vers la bouche) Hein ! Ça avait changé ! Ils crevaient de faim là-bas ! Moi, je recevais des colis de chez moi, j'avais encore assez... Des femmes qui au début des prisonniers (moi, j'y ai pas été au début), faisaient des gestes comme ça (geste du pouce pour indiquer qu'il faut couper le cou !)

E- Attendez : au début, elles faisaient le geste de couper la gorge ?

T- Et quand on est partis, c'était le mouchoir de poche ! (mime le fait d'essuyer ses larmes)

E- [...] Donc, en fait, y avait plus d'ennemis ?

T- Oh non ! Autrement, là-bas... moi, j'étais pas libre, mais j'aurais été en Allemagne, j'aurais eu des femmes tant que j'aurais voulu !

Fille de T, éclatant de rire : Ah ben ! C'est la dernière ! »

De fait, au moment de la grande pénurie alimentaire de la dernière année de guerre, en Allemagne, les Français, recevant des colis de France, de leur famille et de la Croix-Rouge parfois, se trouvaient

avantagés par rapport à de nombreux Allemands. Par ailleurs, on reviendra sur les relations sur les Français et les Allemandes au moment de l'occupation en Allemagne, après l'armistice.

C'est aussi vers la fin de la guerre, en 1918, que **Jean Roche** (cl.14), de Saint-Symphorien-de-Lay, puis Roanne, fait prisonnier le 8 mars 1916, ayant fait trois longs séjours dans des fermes du Bade-Wurtemberg puis du Jura souabe, pour finir comme jardinier à la ville de Stuttgart, situe l'anecdote suivante :
T- « *Chez Daimler y avait toujours quatre-vingt prisonniers français qui travaillaient là-bas, mais à partir de 1918 on a mis des Italiens ! Plus un Français ! C'est qu'ils débauchaient les ouvrières là-bas ! Pour une tablette de chocolat, elles auraient vendu l'empereur Guillaume !* » (rire)

E- *C'est ce qu'on m'a dit, que la tablette de chocolat, c'était la monnaie d'échange !*

T- *On a enlevé les Français, hein ! Parce qu'aussi, il y en avait un, je crois que c'était un Stéphanois, qui était parti avec une hirondelle⁸¹ Ils l'ont trouvé quelques jours après, chez elle : elle lui avait donné les habits de son mari, mais il a été vendu (dénoncé) quand même !* ».

On verra, dans le chapitre consacré à l'Occupation en Allemagne au premier semestre 1919, que la fameuse tablette de chocolat, dont disposaient les Français, et dont étaient privées les Allemandes, (et les Allemands) qui ne disposaient pas de liens avec des colonies productrices de fèves de cacao, a servi à acheter bien des faveurs féminines...

Un autre prisonnier, **Joseph Gilfaud** (cl. 12) d'Ambierle, prisonnier depuis le 24 août 1914 dans le nord de la Bavière, vers Ingolstadt surtout, attribue certaines relations amoureuses faciles, non à la vénalité des femmes, mais à la liberté de mœurs qui régnaient en Bavière :

T- « *Tandis qu'eux, entre eux, fallait voir ça ! Dans la population, les jeunes gens et les jeunes filles...*

E- *Ah bon ? Y avait moins de moralité que chez nous ?*

T- *Oh la la ! Oh ben oui, alors ! Fallait voir ça ! Y avait beaucoup de filles qui avaient des gosses ! J'ai connu... Quand j'étais dans la carrière (pour l'extraction de la pierre !), y avait une petite auberge où on mangeait, y avait une bonne : elle a eu six gosses avant de se marier !*

E- *Pas du même père, peut-être !*

T- *Je sais pas : j'ai pas assisté à l'opération !* »

Il est facile de généraliser abusivement à partir d'un cas spectaculaire, qu'on retrouverait dans la plupart des pays. Mais il avance un autre exemple

E- « *Donc votre copain, qui a eu cette relation avec cette jeune fille, ça ne lui a pas valu d'ennuis ?*

T- *Non, non, non, non !*

E- *Mais c'était une jeune fille de la ferme ? Une servante de la ferme ?*

T- *C'était la fille d'un des ouvriers de la scierie. Mais il y allait ! Il venait chez les parents de la fille, il se gênait pas ! Et la fille non plus !* »

Ce dernier exemple nous fait glisser vers une relation amoureuse suivie, où il y a peut-être une part d'intérêt autre que la relation sexuelle, ce qui nous amène à des amours plus éthérées.

Amours idylliques

Jean Salanon, (cl.14) agriculteur à Saint-Georges-Hauteville, fait prisonnier le 23 février 1915, a, en dehors des camps, travaillé dans plusieurs fermes bavaroises, dont deux où il est resté longtemps (six mois en 1916, deux ans de septembre 1916 à décembre 1918)

Dans la première ferme, à Au bei Bad Aibling, au sud de Munich, c'est nettement après la mort à la guerre du fiancé, Hans, d'une jeune fille, fiancé dont nous avons vu le pressentiment de sa mort lorsqu'il ne voulut plus repartir au front et proposa ses habits militaires au prisonnier pour faciliter son évasion, que s'esquisse une relation qui restera tout à fait platonique :

T- « *Comme celui, je vous ai dit, qui voulait me faire partir à sa place... Cette jeune fille qu'il fréquentait, pendant un mois, elle m'avait soigné ! J'avais pris des rhumatismes intestinaux*. C'est elle qui m'a soigné pendant trois semaines, mais bien simple. Elle m'apportait un plat d'eau chaude avec un torchon. Elle le tordait et elle me le mettait sur le ventre. Et puis des pastilles. Eh ben, elle a passé un mois qu'elle m'a pas parlé ! Eh ! Y avait une petite rancune ! C'étaient les Français qui avaient tué son bon ami ! Y avait une petite rancune ! Elle m'a pas parlé ! Je parlais, elle me répondait pas ! Après, c'est revenu. Elle était brave (bonne, gentille) cette jeune fille. Elle était de mon âge. C'était elle qui m'avait soigné. J'avais un livret où j'avais marqué tout où j'avais passé. J'avais marqué : « J'ai été bien soigné par Mademoiselle Elise Schlemmer ». Elise, elle s'appelait ! Elise ! Elle avait un joli nom !... Elle avait un joli nom : Elise ! « Bien*

⁸¹ S'agit-il du fameux vélo de marque « Hironnelle » produit par la Manufacture d'Armes et de Cycles de Saint-Etienne, et qui avait équipé la police, au point que son nom d'Hironnelle avait été attribué aux agents de la police cycliste ? Ou est-ce une façon de nommer, par métonymie plaisante, la femme qu'il a séduite ?

soigné par Mademoiselle Elise Schlemer ». Schlemer ! Le père était le maire de la commune. Des gens qui étaient... La mère allait à la messe tous les jours. Attention, c'était des gens... (pratiquants ?) ! J'avais pris la confiance. Parce qu'ils m'avaient demandé si je voulais aller à la messe, le premier jour. J'avais dit que oui : j'avais pris la confiance ! La mère, quand y avait quelque lapin, quelque poule, qui était crevé(e), elle me disait... Je faisais le travail. Elle me donnait une petite étrenne, la mère !

E- *Mais vous auriez pu vous y marier, là-bas !*

T- *Eh ! (rire de bonheur) Ah non ! Non !*

E- *Y en a bien qui y sont restés !*

T- *Ah ! Y en a ben ! Oh mon Dieu ! Y en a qui ont laissé des enfants ! C'est affreux ! Là où j'étais, y en a un qui avait couché avec une bonne. Et puis elle a été enceinte. Et combien ! Quand on a parti, y en a deux ou trois qui attendaient vers le train, avec leurs enfants. Alors, elles nous disaient : « Untel ? Vous connaissez Untel ? ». En allemand, quoi ! Elles pleuraient, elles voulaient... Mais moi, par hasard (en revanche), là, j'ai été correct ! Ah non ! »*

On aura compris que Jean narre d'abord une histoire de 1916, puis, dans sa dernière réplique, saute au départ des prisonniers par le train fin novembre 1918, voire en décembre. Elise avait vaincu sa haine des Français qui lui avaient tué son Hans, pour en arriver à soigner un de ces Français, de son âge, qu'elle a appris à estimer, et a vaincu son mutisme, et qu'elle a peut-être aimé secrètement, tout comme lui l'a fait. Par ailleurs, on a ici la confirmation que la religion a été un puissant facteur d'intégration des prisonniers catholiques pratiquants en Bavière catholique.

Dans la seconde ferme, à Weihmich, tout en restant platonique, l'idylle est allée jusqu'aux baisers. Jean Salanon est alors très près de Landshut, et c'est son plus long séjour dans une ferme, puisqu'il a duré les deux dernières années de guerre. Il revient deux fois dans l'entretien, à près d'une heure de distance sur l'épisode. Voici la première narration, brève :

T- *« Y avait la sœur du patron... Ils (ses parents, sans doute) habitaient en ville, à Landshut. Ils venaient presque tous les dimanches. Alors, elle m'a dit un jour : « Je te fais une pochette ». Elle me l'avait apportée pour faire voir, avec mes initiales « J », « Jean », et « S ». Elle m'a dit : « Il faut que tu me fasses un cadeau toi aussi ! ». J'ai acheté une broche, une broche pour mettre là (geste vers la poitrine), c'était l'habitude alors.*

E- *Mais elle était amoureuse de vous ?*

T- *Hein ? Eh oui ! (rire). C'était la sœur du patron, elle avait dix-huit ans, mais elle se donnait vingt ans (rire). Elle montait dans nos chambres, elle faisait nos chambres. Elle avait pris ma photo un beau jour (rire). Enfin, il faut bien rire, que voulez-vous ? On faisait pas de mal ! ».*

Une heure après, juste après l'épisode consacré à Elise, Jean revient sur son second amour :

T- *« La sœur du patron, elle avait dix-huit ans. On riait comme ça, on s'embrassait des fois comme ça... Mais enfin, non ! Elles sont trop jeunes !*

E- *Mais certains s'y sont bien mariés !*

T- *Alors, c'est elle qui m'a dit : « Je veux faire un petit....(cadeau). C'était à la mode alors. Alors, je lui ai acheté une broche après. Quand j'ai parti (après l'armistice), j'ai été les voir (à Landshut). Elle m'a dit : « Au revoir, Johann, on se reverra plus ! ». Et j'ai dit : « Oui ! » Alors elle m'a fait (prend une voix gémissante) : « Hé ! Là-haut ! ». Elle m'a fait au revoir. On s'est embrassés. On s'est embrassés. »*

Le dernier baiser, celui de l'adieu définitif, avant d'hypothétiques retrouvailles au Ciel (mais certaines pour eux deux, très croyants) a dû être bien différent des baisers d'amoureux sages, qui ne savaient pas encore que la guerre allait finir un jour, et sceller leur séparation...

Sur la piste d'une histoire d'amour

Nous avons laissé, il a y a quelques pages, l'itinéraire de captivité de **Joannès Grand** (cl.03) ajusteur aux Ets Barroin à Saint-Etienne avant guerre, capturé le 27 août 1914, au moment où il arrivait dans ce qui s'avèrera sa dernière affectation, une ferme près de Neuötting, à 95 km à l'est de Munich, sur la route de Passau, en compagnie de deux autres camarades, l'un de Saint-Chamond, l'autre de Grenoble :

« le 23 Mars 1917 nous sommes arrivés à Alzgorn canton de Neuötting⁸² mais voilà le malheur en arrivant à destination on nous distribua un dans chaque ferme : Joseph à Lehneck et moi à Erber et Michel au fond d'Alzgorn. Moi et Joseph on était pas loin l'un de l'autre, sa ferme s'était des parents avec la mienne, on se voyait comme on voulait mais plus tard Michel se fit changer de place et s'approcha de nous et alors on se voyait tous les... »*

Et le texte s'arrête net, les dernières pages étant déchirées, sauf la dernière qui se présente ainsi :

⁸² Neuötting est à 80 km à l'est de Munich, sur la route de Passau, et se trouve à moins de 20 km de la frontière autrichienne

* en haut : « *Die Erinnerung ist das einzige Paradies aus dem der Mensch nie vertrieben werden kann* ». La phrase est d'abord écrite en écriture allemande gothique, puis recopiée d'une écriture qui paraît française, très appliquée. La seconde porte, comme une sorte de signature, les lettres majuscules A.A., en graphie gothique.

* en- dessous, les lettres de l'alphabet sont recopiées dans leur ordre, en gothique allemand, d'abord les 26 majuscules, puis les 26 minuscules.

Il paraît évident que ces lettres paraissent destinées à un Français lisant, ou cherchant à déchiffrer, un texte manuscrit allemand, tracées peut-être par la main qui copie la citation, et peut-être par celle qui semble signer A.A.

Un des petit-fils de Joannès Grand, Michel, né en 1949, habitant Civens, comptable à Feurs puis à Saint-Etienne, avait été très intéressé par les histoires de guerre de son grand-père, mais celui-ci mourut à Feurs en 1966. Tombant sur ce carnet, il avait rédigé, en puisant aussi dans les souvenirs de sa grand-mère, une biographie intéressante et détaillée de Joannès en 40 pages. Par ailleurs des photos rapportées de captivité montraient notamment un Joannès plus que trentenaire (il a 34 ans quand il arrive dans cette ferme d'Erber) paraissant étonnamment épanoui, pipe bavaroise à la main, en compagnie d'une famille où figurent au centre une dame qui paraît avoir la bonne cinquantaine, à l'opposé de lui un jeune homme paraissant un peu plus jeune que lui, des jeunes filles et des enfants. Sur une autre, il pose, l'air presque conquérant, en compagnie d'adultes seulement : un couple très âgé assis au premier rang, et derrière, un homme qui paraît avoir cinquante ans, et entre les deux hommes du second rang, deux jeunes femmes qui paraissent avoir la trentaine.

Grâce au jumelage de Feurs avec la ville bavaroise d'Olching, Michel et son épouse Danielle, nantis des renseignements du carnet, avaient pu faire retrouver la ferme en question et avaient noué en premier contact, en juin 1985, sans lendemain, mais avec une réponse confirmant toutefois que les photos en question étaient aussi en possession de la famille Weismuller. Quand il a lu, dans un journal, un article sur mes recherches sur la Grande Guerre, Michel a pris contact avec moi, en novembre 1987, et m'a envoyé la biographie ainsi que la photocopie du fameux carnet.

Mon épouse Françoise, germaniste, a pu traduire la citation : « *Le souvenir est le seul paradis dont l'homme ne puisse jamais être banni* ». Superbe pensée, dont il s'est avéré, par l'entremise d'une collègue professeur d'allemand, Dominique Delorme-Duc, qu'elle était de l'écrivain allemand **Johann Paul Richter** (1763-1825) qui avait adopté le pseudonyme français de **Jean Paul** par admiration pour Jean-Jacques Rousseau. Quant au sens de la citation, il évoque inmanquablement l'état d'esprit de personnes qui se quittent, mais qui conserveront toujours le souvenir de l'autre dans leur mémoire.

C'était trop beau pour laisser en suspens cette histoire. Nous avons décidé en juillet 1988, alors que nous conduisions nos deux fils au port belge de Zeebrugge pour une traversée en direction de Hull - où habite la marraine galloise de notre aîné, Anne Chesters - pour un séjour d'une quinzaine de jours, de retrouver la famille Grand au complet (Michel, Danielle, et les deux enfants Thierry et Isabelle) à la sortie de Fribourg, en Forêt Noire, pour aller en Bavière sur les pas du grand-père, la famille Weismuller ayant agréé notre visite.

Elle fut riche en péripéties et dura presque quatre jours, au lieu de la journée que nous avions prévu d'y passer, mon épouse servant constamment d'interprète. Nous apprîmes, par M. Weismuller, né en 1921, venu comme gendre dans la ferme, que le A.A. signifiait Anna Aigner, alors âgée de 32 ans, qu'elle avait aimé Joannès et...que de leurs amours était né un enfant, Karl, avec qui M. Weismuller, natif de l'endroit, était allé en classe. Les recherches faites sur le moment pour retrouver l'acte de naissance ou de baptême de Karl furent vaines, tant dans les archives civiles que religieuses. Mais le samedi soir, jour d'une grande fête, réunissant plus de quatre-vingt personnes, en l'honneur de l'arrivée du descendant du prisonnier français, nous apprîmes d'une participante qu'elle possédait la photo de la tombe de Karl. Nous la vîmes le lendemain : c'était une tombe militaire provisoire, récente au vu de la terre craquelée, de « *Karl Maurus* » surmontée de la croix de fer, où apparaissaient deux dates : « *30-6-19 --12-1-43* ». Le jeune soldat de la Wehrmacht, né de la guerre, était mort de la guerre en Russie, à moins de 24 ans, peut-être devant Stalingrad. Sa mère Anna, avait épousé un M. Maurus qui lui avait donné son nom, ainsi qu'un second fils. Les photos de Karl en soldat ressemblaient trait pour trait au père et aux oncles de Michel...

L'histoire pourrait s'arrêter là. Michel (né le 30 juin 1951, juste trente-deux ans après Karl !) qui aurait bien voulu savoir si son grand-père était parti d'Allemagne en sachant Anna enceinte ne le sut pas, car la grossesse remontait au début d'octobre 1918, et pouvait bien avoir été méconnue, ou dissimulée. Mais il savait, par tradition familiale, que son grand-père aurait bien voulu repartir en Allemagne. Ce dernier, marié depuis 1908 à Antoinette, sans enfant, eut la fâcheuse surprise de découvrir à son retour que sa femme avait quitté le domicile conjugal depuis plusieurs années pour vivre en concubinage avec le meilleur ami de son époux, sans jamais cesser de lui écrire. Les parents de Joannès, pour ne pas le démoraliser, ne l'avaient pas informé du fait. Il obtint le divorce à son profit en novembre 1919 et se remaria en avril 1921, avec une

jeune ardéchoise, Berthe, qui avait perdu son amoureux à la guerre... Depuis ce voyage, les couples Grand et Barou sont amis...

Ce divorce n'est qu'un des multiples divorces qui furent prononcés à la fin de la Grande Guerre. **Jean-Yves Le Naour**, dans « *Misères et tourments de la chair durant le Grande Guerre* » constate leur accroissement très sensible à la fin de la guerre : « *Le taux de divortialité, c'est-à-dire le nombre de divorces pour 10 000 mariages, passe de 561 en 1913 à 1 235 en 1920, pour ne plus revenir au niveau d'avant-guerre* », et note l'évolution de leur motivation principale : « *D'ailleurs, les divorces de 1918 n'ont rien à voir avec ceux de 1913 : avant la guerre, les femmes sont majoritairement à l'origine de la demande de divorce (58,5%) selon l' « Annuaire statistique de la France ». En 1919, par contre, 61% des demandes sont motivées par les maris. Une situation exceptionnelle, comme à l'issue de la Seconde Guerre mondiale... »⁸³*

L'adultère des épouses à l'arrière était constatable par l'entourage, celui des époux au front ou en captivité dans une ferme ne l'était pas, tout au moins par les juges...

Vers le mariage ?

Il est arrivé que le prisonnier, s'il était célibataire, revienne avec sa « bonne amie » allemande, pour qui l'amour dépassait la crainte d'affronter un pays ennemi, une langue étrangère, des coutumes différentes, l'hostilité prévisible de sa future belle-famille. Un cas nous est signalé par **Marius Gondy** (cl.11), de Chauffailles (Saône-et-Loire) qui fut prisonnier du 30 septembre 1915 jusqu'à l'armistice, dans le nord de la Bavière :

E- « *On m'a dit que souvent des prisonniers avaient noué des relations amoureuses avec des Allemandes...*

T- *Ah oui ! Ah oui ! Il y en a un, à Saint-Germain-la-Montagne, qui a ramené une Allemande. Je me rappelle pas de son nom. Il est mort, d'ailleurs...Il avait un café...Il s'appelait...Buisson ! Je crois bien qu'il était marié avec une Allemande ! »*

De son côté, **Jean-Baptiste Biosset** (cl. 18) de Renaison, qui n'a pas été prisonnier, mais a « fait » l'Occupation en Allemagne en 1919, raconte une anecdote qui permute les lieux de mariage, et sans doute de résidence, entre le Français et l'Allemande :

T- « *Ah ! On pouvait pas toutes les ramener ! Moi, écoutez, moi, il y en a une ou deux que j'ai regrettées ! Mais je pouvais pas les amener : elles parlaient pas un mot de français ! Et puis enfin, je pouvais pas ramener ça chez moi ! Mais c'étaient des femmes de valeur !*

E- *D'autres l'ont bien fait !*

T- *Je sais bien ! Il y a même un ancien prisonnier qui est venu se marier là-bas pendant que j'étais à la tête de pont de Mayence. Un beau jour, en allant au mess, je descendais la rue, je vois un gars sur le trottoir opposé avec une valise à la main. Je dis : « Ça, c'est pas l'allure d'un Boche ! C'est un Français ! » Arrivé à ma hauteur, il m'interpelle. Il me dit : « Alors, le Poilu, ça va ? » - « Oui, ça va, pourquoi ? ». On se met à causer et je lui dis : « Où vous allez comme ça, avec votre valise ? » - « Je viens me marier ! ». Il m'emmène un peu plus loin, dans une rue qui donnait sur le Main, et on découvrait une colline de l'autre côté du Main. Il y avait une ferme là-haut. Il me dit : « Tenez, j'ai passé tout mon temps de prisonnier dans cette ferme et je reviens pour me marier avec la fille. ». Il a bien dû le regretter, cette guerre (la Seconde), je pense, enfin c'est comme ça... »*

Le très bon et prolifique écrivain régionaliste auvergnat **Jean Anglade** a fait de ce thème la matière d'un de ses romans : « *Le faucheur d'ombres* », paru en 1998, où son héros, prisonnier, Maurice Poudevigne, paysan de Haute-Loire (de Venteuges) faisant des campagnes estivales de fauchaison et de moissons dans le Cézallier (Puy-de-Dôme), ne revient de la guerre qu'en 1925 (et trouve son nom sur le monument aux morts !) car il avait lu dans un journal allemand que les prisonniers français rentrant en France allaient passer en conseil de guerre pour s'être rendus. Ayant appris par une lettre qu'Erika, la jeune femme allemande qu'il aimait, mais n'avait pas osé séduire, était devenue veuve, il la fait venir en France et l'épouse.

Nous avons signalé au début de ce chapitre, en citant l'ordre du jour du Grand Quartier Général des armées de l'Est en date du 28 novembre 1914, la lourde charge d'opprobre qui pesait, pour l'Etat-Major, sur tous les prisonniers : « *Tout militaire qui se rend ou tombe entre les mains de l'ennemi, avant d'avoir épuisé tous les moyens de défense en son pouvoir, est un lâche* ». Un lâche à qui l'on promettait à son retour en France sanctions disciplinaires exemplaires, voire traduction devant « *un conseil de guerre pour capitulation, désertion à l'ennemi ou abandon de poste en présence de l'ennemi* ». Dans le cas du jugement des six Martyrs de Vingré, le 4 décembre 1914, les neuf prisonniers (avec le caporal de Voguë) faits par les Allemands juste avant l'épisode du retour précipité en seconde ligne furent tous condamnés à mort, et durent attendre un jugement militaire d'octobre 1921 pour être absous de cette condamnation ! Dans l'esprit des prisonniers, cette angoisse a dû se surajouter à leurs souffrances, même si l'opinion publique, et l'opinion

⁸³ Jean-Yves Le Naour, op.cit., éditions Aubier, Paris, 2002, p. 245 et p. 247

politique a évolué sur ce point au cours de la guerre, en raison notamment du nombre considérable de prisonniers. **Annette Becker**, dans l'ouvrage qui a servi de référence à ce chapitre, « *Oubliés de la Grande Guerre* » le note fortement : « *Entre Joffre et Nivelle, entre 1914 et 1917, la perception des prisonniers a fortement évolué. De déserteurs en puissance, ils sont devenus « nos camarades » ou « nos soldats ».* En 1917 et en 1918 « *L'état-major rappelle par le biais des prisonniers que le sens du combat n'a pas changé, et que tout refus « antipatriote » ne peut que mener à la victoire allemande. Où que l'on soit, y compris dans un camp, on se doit d'être parmi « les braves qui ont vaillamment résisté à leurs gardiens ».* » dit l'historienne, citant la note 16 N 1646 de l'Etat-Major Général, présente dans les archives du Service Historique des Armées de Terre (SHAT)⁸⁴

Les prisonniers ne furent pas condamnés à mort à leur retour. Mais ils furent condamnés à l'oubli, et méprisés, notamment parmi leurs camarades combattants, pour avoir fait une « sous-guerre », surtout s'ils avaient été capturés au tout début du conflit, d'où une souffrance indéniable et inavouable. Certains ouvrages historiques de valeur sur la guerre de 1914-1918 ne les mentionnent même pas, ou par raccroc, en un paragraphe. Ce n'est pas pour rien qu'Annette Becker les classe, au même titre que les populations des départements occupés pendant quatre ans, qui furent parfois déportées aussi en Allemagne, parmi les « *Oubliés de la Grande Guerre* »...

Il nous restera à traiter, en temps utile, la façon dont nos prisonniers ont vécu l'armistice en Allemagne (sauf Jean Fontaney, qui est déjà en Suisse) et la façon dont ils furent rapatriés, qui laissa chez quelques-uns un souvenir très fort...

⁸⁴ Annette Becker, op.cit., p. 293 et pp. 294-95

“Pourquoi est-ce qu’on l’appelait le Chemin des Dames ?... Ça ressemblait à quoi ?”

“Eh ben, je sais pas... C’était une ligne, une hauteur qui était assez longue, qui allait de Cléry jusqu’à Soissons, pour ainsi dire... Un plateau... Le plateau de Craonne, le fameux Craonne ! J’avais été à moitié enseveli dans des cailloux ! Ils nous envoyaient des bombardements, des pièces de 400 ! On aurait dit des trains qui vous arrivaient dessus ! Moi, j’avais été enseveli aux trois-quarts dans des pierres ! Je m’en étais sorti quand même...”

Claude Chaume,
classe 1912, Bully